



LA

THÉORIE DES RELATIONS

CONSIDÉRÉE COMME BASE

DE LA SCIENCE ET DU PROGRÈS ACTUEL.

LA
THÉORIE DES RELATIONS

CONSIDÉRÉE COMME BASE

DE LA SCIENCE ET DU PROGRÈS ACTUEL;

PAR M. L'ABBÉ CAUPERT,
PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU GRAND SÉMINAIRE
DE VERSAILLES.

Tradidit mundum disputationi eorum.
Dieu a livré le monde à la controverse des savants.
ECCL. *c.* III, *v.* 11.



A PARIS,

CHEZ LEROUX ET JOUBY, LIBRAIRES,
Successeurs de Méquignon,
7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

VERSAILLES,
Chez l'Auteur.

MENDE,
Chez PÉCOUL, Libraire.

1852.

A M. LAMBERT,

CHANOINE TITULAIRE, SUPÉRIEUR DU PETIT SÉMINAIRE DE VERSAILLES.

Monsieur le Supérieur,

Publier un ouvrage sous vos auspices, c'est lui donner une recommandation bien significative, et dont je sens tout le prix. C'est même sur cette appréciation que je vous prie de mesurer ma reconnaissance : alors, seulement, vous en aurez une juste idée.

Et quel nom, Monsieur le Supérieur, pouvait mieux que le vôtre, figurer sur le frontispice d'un ouvrage de ce genre, spécialement destiné au clergé. Le clergé de ce diocèse, ce sont en grande partie vos enfants. Tous se sont formés et ont grandi à l'ombre de votre touchante sollicitude, et vos exemples et vos leçons ne sont-ils pas toujours des titres à leur confiance? Votre nom peut-il manquer de concilier leurs suffrages à ce mince travail!

Au reste, Monsieur le Supérieur, s'il n'est rien de plus déplacé que de dédier un ouvrage à ceux qui sont peu versés dans la connaissance des matières qu'il traite, l'on me félicitera d'éviter, en cette circonstance, jusqu'à l'ombre même du reproche et de parer si heureusement à un semblable inconvénient. Et si la vérité, qui d'ordinaire vous est si chère, ne cessait pas ici de vous être agréable, je vous eusse dit que cet ouvrage ne pouvait rencontrer un juge de plus de

vous abordez certaines questions épineuses, vous faites très-bien de proclamer d'avance votre soumission pleine et entière aux jugements de l'autorité ecclésiastique. Cette disposition doit être celle de tout écrivain catholique, et tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître, savent que votre déclaration est l'expression fidèle et sincère des sentiments de votre cœur.

Recevez donc mes félicitations pour le travail que vous avez entrepris. Vous avez voulu, pour votre part, contribuer à replacer la science sous la sauve-garde de la foi. Puissent vos pieuses intentions se réaliser ! C'est le vœu très-ardent de celui qui aime à se dire cordialement,

Monsieur l'Abbé,

Votre très-humble et tout dévoué serviteur,

LAMBERT,
Chanoine, supérieur du Petit Séminaire.

LA

THÉORIE DES RELATIONS

CONSIDÉRÉE COMME BASE

DE LA SCIENCE ET DU PROGRÈS ACTUEL.

APERÇU GÉNÉRAL.

Fluctuation perpétuelle de la science humaine; avantages de l'étude des Relations; utilité, pour le clergé, de suivre le mouvement scientifique; objet et division de cet écrit.

Tradidit mundum disputationi eorum.
Dieu a livré le monde à la controverse des savants.
Eccl. c. III, v. 11.

Que cette épigraphe, tirée de nos saints livres, est frappante! qu'elle est pleine de vérité pour quiconque étudie attentivement l'histoire de nos sciences, leur origine, leur progrès, leur décadence et les applications diverses qu'en a faites l'esprit humain!

Dieu proportionne toujours les moyens aux fins, disons-nous, et c'est effectivement le caractère de la vraie sagesse; mais, en présence de l'imperfection et des incertitudes

de nos connaissances, il y a lieu de s'étonner que l'homme ait de la peine à reconnaître qu'il n'est pas fait seulement pour la science et que cette dernière, quelle qu'en soit d'ailleurs l'importance, n'est ni la fin de son existence, ni une condition indispensable à son passage sur la terre. Cette vérité ressortira, je l'espère, parmi beaucoup d'autres, du sujet si grave que je me propose de traiter. Il est pénible, sans doute, de faire un pareil aveu à la tête d'un ouvrage presque didactique, mais il en montre de suite le but et en fait pressentir les moyens.

Du reste, cette considération est moins propre à décourager l'homme qu'à ranimer son ardeur et à redoubler sa marche, puisque l'on n'a hâte d'avancer que quand on se croit en arrière, ou que l'on ne désire grandir que quand on a conscience de sa petitesse et qu'on la compare à la taille élevée de ceux qui nous entourent. Ne suffit-il pas, d'ailleurs, à l'homme, pour le porter aux pénibles labeurs de l'intelligence, de savoir que le succès scientifique, quelqu'incomplet qu'il soit, n'est jamais que la récompense du travail, et que la satisfaction suave de la

vérité ne s'achète qu'au prix des efforts les plus constants.

Quant au sujet que nous présentons aux méditations de l'homme, il ne peut en être de plus intéressant ni de plus digne pour quiconque appartient à son siècle, et aspire à l'ambition bien légitime de profiter et de jouir de ses bienfaits : il s'agit de la science expérimentale et du progrès moderne, dans ce qu'ils ont de plus philosophique et de plus secret. Matière aussi vaste que grave, nous ne pouvons, sans doute, la considérer ici que sous des traits généraux, soit que nous indiquions son origine et sa nature, soit que nous jugions et apprécions la portée réelle ou prétentieuse de ses résultats.

Cette étude immense, si digne à tous égards de fixer l'attention du philosophe, a pour nom la Théorie des Rapports. Elle est, selon nous, la clef de toute science et doit en être le pivot; comme une veine féconde, elle étend ses nombreux rameaux, en tous sens, dans l'immense sphère des connaissances, et y répand partout la lumière et la vérité. Par conséquent, cette théorie nous semble être le point de vue où

le philosophe doit se placer pour bien apprécier tout ce qui se présente de nouveau dans le monde des intelligences ; alors il n'y aura plus pour lui de vérités ou de propositions isolées; ce ne seront plus des vues partielles qui se présenteront à son observation; mais son œil, placé au foyer de la lumière, au vrai centre de la science, en découvrira plus facilement l'extension, l'ensemble et l'ordonnance; plus il avancera dans ses études, fidèle à suivre cette méthode, à tenir en main ce fil d'Ariane, et plus il reconnaîtra les avantages qui en découlent, ainsi que l'unité de combinaison qui y préside et qui peut seule constituer une base solide et vraie dans tout système scientifique.

La disposition générale d'un système philosophique ne peut pas être, en effet, un bizarre assemblage d'opinions disparates ou même contraires, entre lesquelles on aura cherché à établir un certain alliage en les jetant, comme dans une fusion commune, dans l'alambic étroit d'une raison sceptique ou égarée; une semblable philosophie ne doit pas être non plus le résultat forcé d'une combinaison artificielle et imaginaire, faite

au coin du foyer domestique ou dans l'isolement de son cabinet; mais il faut que nos constructions scientifiques aient un fondement solide et plus de réalité; il est utile, à cette fin, de bien nous rappeler que les choses ne sont pas vraies parce que nous les énonçons, mais que nous les énonçons parce qu'elles sont l'expression de la vérité. En agissant autrement, nous donnerions peut-être du corps à des ombres ou des sophismes pour des arguments, mais nous ne pourrions contribuer en rien à l'avancement de la science et encore moins nous arroger, comme dus, les lauriers qui doivent seulement orner le front de la vérité. Et si l'on nous permet d'employer ici une comparaison un peu singulière, mais très-exacte et qui explique parfaitement notre pensée, nous dirons que, comme le plus hardi des navigateurs, au moyen d'une aiguille en quelque sorte intelligente, put se diriger sur les plages encore inconnues de l'océan, de même nous pourrons avancer sûrement à la découverte d'un nouveau monde scientifique, si nous trouvons le moyen sûr de nous y diriger; et ce moyen, disons-nous, doit être cherché dans l'efficacité merveilleuse

des relations. Comme l'aiguille aimantée se met naturellement en rapport avec les pôles du globe terrestre, ainsi notre théorie unit par un lien secret, mais réel, les choses et les idées; car le monde intellectuel a son magnétisme non moins que le monde physique, et l'acte désigné par la philosophie moderne, sous le nom d'*Association d'idées*, exprime une grande vérité et constituerait notre système s'il était mieux entendu et plus généralisé; je le répète, en effet, les idées sont douées d'une vertu propre qui les attire les unes vers les autres pour les rattacher à quelques groupes ou à un seul centre commun; et la science des relations peut seule nous en découvrir le secret.

Cette théorie doit donc être regardée comme une des grandes clefs de la science et du progrès que peut faire notre siècle; si, à ces avantages, on ajoute qu'elle dissipe bien des nuages qui nous empêchent de goûter l'aliment naturel des intelligences, qu'elle renverse un grand nombre d'obstacles qui divisent les esprits et les tiennent dans un perpétuel conflit; si l'on remarque qu'elle procure à l'homme les plus douces jouis-

sances et lui fait connaître la première comme la plus noble des sciences, je veux dire celle de ses destinées futures; si cette étude, dis-je, renferme en elle-même de si précieux avantages, l'on comprend dès-lors que tant de titres puissent nous la rendre chère et nous sollicitent à la cultiver avec un vif intérêt.

Il n'est donc pas étonnant que les hommes sérieux et les vrais philosophes en aient fait et en fassent encore l'objet spécial et continuel de leurs études. Ils comprennent que cet univers est perfectible et que nous pouvons pénétrer de nouveaux rapports et agrandir la sphère de nos connaissances à mesure que nous suivons le cours du temps. Ils savent, par conséquent, que la société n'est pas, ne peut jamais être stationnaire; il faut qu'elle marche en avant ou en arrière, qu'il y ait toujours décadence ou progrès; et de fait, il ne se passe guère de jours qui ne voient éclore quelque découverte, et chaque découverte passant tôt ou tard des idées aux faits ou de l'individu à la société, vient nous enrichir de nouveaux avantages et nous procurer de nouveaux agréments.

Voilà pourquoi, aux yeux de ces esprits d'élite dont nous parlons, le progrès, quoique trop souvent nuisible dans ses applications et ses résultats, se présente ordinairement sous une forme agréable, trouve en eux domicile et bon accueil, et s'identifie généralement avec l'idée de bien-être et de prospérité. Voilà pourquoi, s'il se produit quelque chose de nouveau dans la science, cette découverte, empreinte d'un cachet de nouveauté et forte d'ailleurs de preuves, a pour eux tant de charmes et réveille toutes leurs sympathies en sa faveur.

Il n'est pas rare cependant de rencontrer des esprits qui la dédaignent et l'ignorent presque absolument. La vérité, fille de la Sagesse éternelle, demande du feu sacré dans l'ame qui la recherche, et l'homme est froid à notre époque et lui tourne la tête. La vérité commande des études, des recherches, des sacrifices, et les esprits insouciants et légers n'aiment que la vie commode, leur bien-être et se croient à ce prix amplement dédommagés des lumières dont ils se privent et de l'ignorance dans laquelle ils ont établi leur repos. Aussi, incapables de ce genre d'étude

ou trop paresseux pour s'y livrer, ils trouvent ces matières arides et détestables; et quoiqu'il n'y ait pas lieu de s'en étonner, puisqu'on ne saurait goûter ce qu'on ne peut comprendre, nous disons que c'est triste et d'autant plus déplorable, que tout notre perfectionnement intellectuel et physique n'est fondé que sur la connaissance ou l'observation de la théorie que nous allons exposer et des règles qui en sont la conséquence.

Et quelles douces jouissances au cœur de l'homme, quel triomphe remporté sur la nature, de pouvoir approfondir ses mystères, résoudre des problèmes dont la solution est si glorieuse et de les utiliser en faveur de l'humanité et à la gloire de son pays. C'est pour mettre sur la voie du progrès réel et légitime; c'est pour y diriger et y suivre, autant qu'il dépend de nous, tous les amis sincèrement dévoués aux idées saines et religieuses, que nous nous déterminons à livrer à la publicité ce mince travail écrit parmi les occupations multipliées de notre charge et au milieu de nos fugaces moments de loisir.

Et pourquoi ne le dirions-nous pas ici sans détour et sans voile? Prêtre avant tout, livré

exclusivement depuis déjà un certain nombre d'années à l'enseignement de la philosophie dans un Grand Séminaire, heureux de consacrer tous nos soins et nos veilles à former aux travaux de la milice sacerdotale les jeunes Lévites qui nous sont confiés, désirant enfanter à notre mère la sainte Église des soldats pour la défendre et des amis pour la faire chérir, nous avons cru remarquer un besoin particulier à notre époque, réclamé, du reste, par un vœu universel et assez hautement exprimé, celui d'initier le jeune clergé aux études théologo-philosophiques, et de prévenir aujourd'hui plus que jamais le divorce qui menace de s'établir définitivement entre la science et la foi. Voilà pourquoi, dans ce premier aperçu, nous avons cru faire marcher de pair, sans les confondre, le sacré et le profane, l'obéissance et la liberté, je veux dire la raison et la foi; et nous sommes convaincu qu'une étude semblable peut très-bien ne pas cesser d'être sainte en elle-même, ainsi que dans sa fin, et demeurer par conséquent conforme à l'esprit de notre saint état.

Il y a même lieu de craindre et de s'effrayer,

en voyant le chemin qui a été fait depuis 93 dans cette sécularisation ou plutôt dans cet antagonisme perpétuel des sciences religieuses et profanes, et nous sommes étonnés qu'on n'ait pas songé à y apporter plus d'obstacles. Il est donc temps que chacun de nous apporte à cette œuvre de restauration et de concorde, son tribut, quelque faible qu'il puisse être, avec le concours de ses facultés; qu'il travaille selon les ressources que peut lui offrir sa position à remédier à un si grand mal, et qu'il prévienne, par tous ses efforts, ce qui en serait la conséquence inévitable, je veux dire la perte totale de l'influence que le clergé peut et doit légitimement exercer.

La tâche nous semble devoir être facile et le succès n'en saurait être long-temps douteux, si le clergé possède des connaissances suffisantes non moins dans la science humaine que dans la science sacrée; si, saisissant leurs rapports nombreux, il sait faire tourner l'une à la défense et à la propagation de l'autre, et s'il fait servir enfin l'une et l'autre à l'affermissement de la foi dans les esprits et à la pratique de la vertu

dans tous les cœurs. C'est alors, ce nous semble, qu'il réalisera parfaitement en lui l'idée attachée communément à tout corps hiératique, qui est d'être en même temps religieux et savant.

Quand je dis savant, je n'entends pas seulement que le clergé doive briller et tenir le premier rang dans les sciences ecclésiastiques, c'est un devoir rigoureux attaché à son caractère; mais nous croyons encore qu'il lui est indispensable d'être au moins initié dans les sciences purement humaines, s'il veut recouvrer son antique gloire, diriger les opinions et maîtriser les esprits.

Ceux qui nous accuseraient de prendre parfois des sentiers difficiles et de remuer quelques questions nouvelles qui ne sont pas sans dangers, trouveront la réponse à leurs craintes dans l'impérieuse nécessité des besoins de l'époque dont nous allons parler; il nous semble, d'ailleurs, pourrions-nous leur dire, qu'il vaut mieux connaître la présence d'une vipère ou d'un abîme, que de s'exposer à la mort en les ignorant. Et qu'importe, après tout, le chemin que l'on suive, pourvu que le bien se fasse et que Dieu en

soit glorifié. Enfants du même père, n'est-ce pas là que doit tendre le but commun de nos efforts?

Mais de peur que nous ne soyons mal compris et qu'on ne nous accuse peut-être de lancer le jeune clergé à la poursuite d'une science vaine et d'un but tout mondain, qu'il nous soit permis d'étendre, malgré nous, cette préface et d'expliquer un peu plus au long notre pensée.

La théologie, reconnaissons-le tout d'abord, est la science sacerdotale par excellence, et quoique le monde n'en tienne pas assez compte, il sera toujours vrai de dire que l'étude principale et finale du prêtre, est celle qui tend au bien spirituel de l'homme et favorise ses intérêts éternels. Nous le savons tous, en effet, notre vocation, notre but n'est pas de nous rendre célèbre dans le monde, de nous faire un nom parmi les sages du siècle, ou de briller dans les académies et les institutions savantes, mais bien d'instruire et de diriger les peuples dans les voies de la vérité et de la justice, en lui ouvrant les trésors de la grace, en faisant pénétrer dans son esprit une lumière toute divine.

C'est ce que supposent évidemment les titres si glorieux que la Sainte-Écriture et les Conciles nous donnent de flambeaux de l'Église, de guides des fidèles, de juges des consciences et autres qualités, qui toutes supposent la science ecclésiastique la plus consommée.

Avouons-le cependant et hâtons-nous de le reconnaître, le clergé, en prenant une légère teinture des sciences humaines, est loin de compromettre la dignité de son caractère ou d'aller contre la fin de la noble mission qui lui est confiée. Quiconque penserait autrement aurait contre lui l'histoire de l'Église toute entière et verrait s'élever en masse contre son absolutisme scientifique, les plus grandes lumières du sacerdoce chrétien. Nous ajouterons même que si le clergé était dans les sciences profanes au-dessus ou du moins à la hauteur des savants du siècle, il réussirait peut-être mieux à réconcilier les classes élevées à la foi catholique, que les missions et les prédications ordinaires. C'est du moins ce que permet de supposer la grande autorité que Bossuet et Mallebranche exerçaient sur les grands esprits de leur temps, qui tous reconnaissaient facilement l'empire

de la religion et en recevaient la douce influence. Et afin que l'illusion ne nous égare pas sur un point à la fois si délicat et si important, laissons parler ceux que Dieu a chargés de veiller aux intérêts de son Église, à l'affermissement et au progrès de la foi dans notre pays : « Quelque vaste, s'écrie le dernier Concile provincial de Paris, quelque vaste que soit la science sacrée, et bien qu'on puisse la regarder comme la mère et la reine de toutes les autres sciences, les besoins de notre temps, la direction imprimée aux esprits, la nécessité de les atteindre là où le courant du siècle les a entraînés, tout cela rend indispensables quelques modifications dans les études ecclésiastiques. Il faut qu'elles contiennent au moins les éléments des sciences profanes, etc...... (1) » Ces paroles, qui

---

(1) *Lettre Synodale* 1849, p. 35.

Le vœu exprimé ici par le dernier Concile de Paris, est depuis près de trente ans celui de l'épiscopat français tout entier ; s'il n'a pas eu sa réalisation, dans tous les diocèses, cela n'a tenu qu'à de regrettables impossibilités des temps ; mais nous pouvons dire que ce projet a déjà eu son exécution dans un grand nombre d'établissements

expriment mieux que nous ne pourrions le faire, le fond de notre pensée, nous dispensent donc d'insister sur un point où tous les esprits s'accordent aujourd'hui et nous permettent de conclure que si les études théologiques doivent tenir une large place et marcher en première ligne dans l'éducation cléricale, les sciences humaines ne sauraient en être bannies et doivent y tenir le second rang. Si les premières sont le centre de notre puissance intellectuelle et constituent

---

ecclésiastiques. Les élèves du séminaire de Beauvais assistent au cours de géologie qui se fait dans cette ville. Les Évêques de Moulins, d'Auch et de Tours ont introduit récemment les sciences naturelles dans l'enseignement de leurs séminaires. Saint-Flour, Bayeux, Coutances ont vu s'introduire de nombreuses améliorations dans les cours d'études de leurs séminaires. Tout le monde connaît, enfin, l'intention des autorités ecclésiastiques de Paris au sujet des fortes études qui conviennent à notre époque. A l'égard des petits séminaires, l'esprit de l'Église est toujours le même et il se manifeste admirablement dans le dernier Concile provincial de Lyon, qui veut que ceux qu'on y élève et qu'on destine à l'état ecclésiastique, soient parfaitement instruits dans toutes les lettres et les sciences humaines : *Insuper humanioribus litteris scientiisque apprime exerceantur.* (Conc. *Lugd.* p. 77.)

notre force, les dernières en sont les rayons et ne seraient pas mal représentées par ce dernier poli et tout ce brillant système d'ornementation, qui vient après la pose des fondements et la construction des murs principaux dans un édifice.

C'est pour répondre, autant qu'il est en nous, à ce besoin généralement senti de notre époque, que comptant moins sur notre insuffisance personnelle que sur les conseils de ceux qui nous entourent et surtout dans la lumière et les secours d'en-haut, nous nous sommes mis à l'œuvre et nous avons essayé de réunir, dans un seul cadre et dans un même enseignement, ces deux éléments de la science ecclésiastique. Remplirons-nous notre tâche et le but que nous nous sommes proposé? je l'ignore; mais si nous n'arrivons pas au terme de nos efforts, nous aurons du moins indiqué un service à rendre aux études ecclésiastiques et tracé la route pour y arriver; peut-être même qu'en jetant les premiers fondements d'un édifice reconnu aujourd'hui nécessaire, fournirons-nous à d'autres plus capables et d'une science consommée, la pensée et le

désir de reprendre ou de parfaire notre œuvre et d'élever cet édifice à la hauteur dont il est susceptible. Puisse du moins ce nouvel aperçu, première expression de nos désirs, contribuer en quelque chose à ramener dans un meilleur chemin et à des idées plus saines, les esprits qu'auraient dévoyé les doctrines arides et décevantes du siècle; puisse-t-il, loin de morceler et d'avilir la science, contribuer sous quelque point à l'unifier et à l'ennoblir, en la dirigeant vers son véritable but; alors nous devrons en remercier le Ciel et lui en rapporter toute la gloire; car un aussi heureux résultat ne peut être que l'effet de la grace et n'a jamais lieu qu'autant que Dieu bénit et féconde sa semence, en lui donnant lumière et vie. Comme nous avons cru devoir faire entrer dans notre théorie plusieurs notions qui sont du domaine de la foi et que négligent trop souvent les philosophes, nous croyons devoir, autant à la dignité de notre caractère qu'à l'acquit de notre conscience, de faire la déclaration suivante, sans aucune espèce de réserve et avec le plus tranquille abandon, savoir : que, si sur ces questions difficiles,

ainsi que dans tout le cours de cet ouvrage, il se trouvait quelque chose de répréhensible ou de contraire aux enseignements de la foi ou à la doctrine de l'Église catholique, nous le désavouons et le condamnons d'avance, voulant que la foi soit toujours notre guide et que sa lumière infaillible l'emporte dans notre esprit sur l'évidence, même rationnelle, si souvent victime de l'illusion et sujette à toute sorte d'écarts.

Notre théorie des Relations est plutôt appliquée que spéculative; les différents sujets qu'elle aborde, elle les transporte sur l'immense domaine des sciences historiques et expérimentales en général, ainsi que sur le champ des opinions et des disputes philosophiques et les y fait voir sous plusieurs modes d'application ; mais soit que je parle de Dieu, de l'homme ou de la nature, je ne prends et ne traite, dans ces différents cadres, que les questions qui me paraissent les plus utiles et promettent les conséquences le plus en rapport avec la fin que je me propose. Si j'insiste un peu plus long-temps et à plusieurs reprises sur la dynamique de la nature, c'est que cette question me semble

fondamentale en science et malheureusement trop peu répandue.

Quelque abstraits ou incomplets que soient les principes que nous aurons à établir, quoiqu'on ne doive pas y rechercher l'unité et la marche d'un système, ou un ensemble de parties qui se supposent et s'appellent nécessairement, mais qu'on doive les considérer plutôt comme les pierres éparses d'un édifice ou comme une première jetée de pilotis sur lesquels nous bâtirons plus tard, nous osons espérer qu'ils ne manqueront pas de quelqu'attrait et d'une certaine utilité.

Pour mettre plus d'ordre et de clarté dans ce court opuscule, nous le diviserons en quatre parties principales. Dans la première nous traiterons de la nature, des relations et de leurs nombreux avantages pour la science et le progrès actuel. Dans la seconde, nous pénétrerons dans l'étude de l'homme au point de vue de notre théorie, et nous en exprimerons les conséquences. La troisième nous découvrira les analogies et les dissemblances profondes qui se trouvent entre l'ordre de la nature et celui de la grace, ou bien entre les œuvres de Dieu et les pâles

opérations de l'homme. Enfin, dans la quatrième, qui est comme le corollaire des trois autres, nous poserons quelques principes généraux qui peuvent être considérés comme des jalons plantés dans le vaste champ des sciences, destinés à guider tout voyageur qui s'aventure à le parcourir.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA NATURE.

PARAGRAPHE Ier. — Considérations préliminaires ; deux sortes d'ouvrages dans la nature ; conséquences qui en découlent pour l'homme.

Dieu destinant l'homme à devenir le roi de la nature et l'intermédiaire entre le ciel et la terre, soumit les êtres à son empire et mit à son service un esprit intelligent et des organes de chair pour qu'il pût atteindre cette double fin. Mais l'homme, pour ne pas s'égarer et outrepasser son pouvoir, ne doit pas oublier que sa domination s'exerce seulement sur des êtres créés, placés en dehors de lui et qui lui préexistent. De là deux sortes d'ouvrages bien distincts, celui de Dieu, architecte par excellence et premier construc-

teur du mécanisme du monde, et l'ouvrage de l'homme, cause seconde et dépendant en tout de Dieu, la cause première. L'ouvrage de Dieu tire du néant les esprits et les corps, les mondes visibles et invisibles avec leurs lois constantes et leurs propriétés essentielles, si fécondes et si diverses; puis l'ouvrage de l'homme met en présence les esprits et les corps, opère en eux des combinaisons ou des dispositions nouvelles; il les arrange, les gouverne, les exploite, les façonne de mille manières, toujours dans des limites posées par le Créateur, et les fait servir à ses usages et aux besoins de la société. Or, il est bon d'observer en passant, que ces modifications des êtres, ces usages divers auxquels l'homme peut les faire servir, constituent l'objet propre et unique de la production et de la science humaine; c'est l'essence même de ce que nous appelons communément *Progrès social*.

Nous pouvons faire remarquer maintenant que l'homme comprend son ouvrage et peut l'anéantir parce qu'il est son ouvrage; il peut, par exemple, briser un vase précieux, renverser un édifice, couler à fond un na-

vire, mais il ne peut en faire rentrer les débris dans le néant ; il ne peut pas plus détruire qu'il ne peut créer, soit les êtres, soit leurs lois ou leurs propriétés essentielles. Son pouvoir dans l'ordre physique est toujours restreint à son ouvrage et sa science expérimentale a les mêmes limites que son pouvoir, c'est-à-dire que la mesure de notre progrès et de notre science est toujours en raison directe avec nos épreuves et nos opérations. Il faut donc rendre gloire à la science et encourager ses travaux, tant qu'elle s'exerce sur un objet légitime, livré aux recherches de l'activité humaine; ses efforts persévérants peuvent être couronnés de brillants succès; mais cette science, si raisonnable quand elle se renferme dans sa sphère, deviendrait ridicule, la raison humaine se montrerait peu digne de son nom et ne pourrait faire qu'un triste naufrage dès le moment où elle porterait ses prétentions au-delà des limites que Dieu a prescrit à ses investigations ; la science véritable, le progrès réel doit cesser, en effet, là où le terrain manque et où l'homme ne peut plus agir. Dieu donne une puissance relative et

se réserve la toute-puissance; il communique à l'homme une demi-science et la capacité d'inventer, mais lui seul est l'omniscience, le trésor par excellence de toute lumière et de toute vérité (1).

Si l'on me demande maintenant pourquoi nous connaissons quelque chose, d'où naît le progrès dans l'homme et par l'homme dans la société, je dirai que le progrès scientifique dépend des propriétés nouvelles que l'homme découvre dans les êtres au moyen des Relations. Les Relations entre tous les êtres créés sont infinies et nous pouvons dire que chaque pas que nous faisons, que chaque découverte qui surgit au milieu de la société, n'est qu'une Relation nouvelle saisie entre plusieurs êtres et dérobée au silence mystérieux dont s'enveloppe la nature. Voilà la clef véritable de toutes nos découvertes et de notre progrès réel, soit qu'on le considère dans les sciences abstraites ou concrètes, dans celles de Dieu, de l'homme ou de la nature. C'est une con-

(1) *Colos.* cap. II, 3.

sidération que nous aurons bientôt à développer.

Et si, d'un autre côté, l'on me demande pourquoi nos connaissances sont si bornées, si vacillantes, si incertaines, si lentes à se développer, je dirai que c'est parce que les matériaux qu'il emploie n'étant pas son œuvre, l'homme ne peut les saisir dans leur ensemble ni en connaître les propriétés et les rapports, ni en apprécier les usages ou la fin; il n'y parviendra même jamais. Que si poussant plus loin nos investigations, nous voulons nous rendre compte de ce que Dieu ne nous a donné qu'une demi-puissance et un savoir incomplet, nous découvrirons aisément que c'est d'abord pour encourager l'homme au travail, puisque ses découvertes grandissent avec ses efforts; c'est ensuite afin de l'humilier ou d'abaisser son esprit prétentieux, en ouvrant à sa vue un horizon immense qui s'étend et recule à mesure qu'il croit en approcher; et, enfin, si Dieu a mis dans l'homme la faiblesse à côté de la puissance, et tant d'ignorance avec un demi-savoir, c'est pour lui faire comprendre que la science humaine, loin d'être son terme,

n'est pas même un moyen indispensable pour y arriver, et que s'il n'est pas d'œuvre sans ouvrier ni de machine si compliquée qui ne suppose une intelligence capable de l'expliquer, il faut bien dès-lors, que l'étude de la nature, pour ne pas devenir une science isolée et aveugle, trouve son explication et son dernier mot dans l'intelligence divine, la raison suprême de tout ce qui est dans l'univers.

Les considérations dans lesquelles nous allons entrer, en développant cet aperçu général, le rendront, j'espère, plus intelligible et facile à saisir.

PARAGRAPHE II. — Notion de la Relation; ses éléments; existence des Relations générales et particulières; deux grands principes des Relations.

Par Relation ou Rapport on entend en général la liaison ou l'enchaînement qui existe entre plusieurs êtres, de telle sorte que l'un ne puisse exister ou être conçu sans l'autre; en d'autres termes, le rapport exprime toujours la tendance actuelle d'une chose vers une autre, ou ce par quoi une chose connue

mène à la connaissance d'une autre chose, soit qu'on les considère comme des substances ou des modes, des esprits ou des corps. Dans toute Relation, on remarque que la matière du rapport se constitue essentiellement de trois éléments qui sont : le sujet, la raison ou le fondement, et le terme. Si l'on veut se rendre compte du mode dont ces trois éléments se rapportent l'un à l'autre ou les uns aux autres, ils prennent le nom de cause, de moyen et d'effet. Le sujet de la Relation, c'est l'élément que l'on regarde ordinairement comme exerçant une action ou ayant tendance vers quelque chose; le terme, c'est l'élément qui reçoit cette action où est le but de cette tendance ; enfin, la raison ou le fondement, c'est le lien au moyen duquel le sujet et le terme trouvent une voie de communication. La Relation, envisagée dans ses trois éléments essentiels, peut très-exactement être comparée à une sphère, dont le centre représenterait le sujet, la périphérie le terme, et le rayon le fondement; c'est, enfin, comme les deux rives d'un même fleuve, unies entre elles par un pont.

Quant à l'existence des Relations, elle n'est pas mise en doute par ceux qui veulent voir et raisonner; mais le nombre des aveugles volontaires et de ceux qui voient sans regarder, est si grand, dans tous les temps, et surtout à notre époque, qu'il n'est pas inutile de guérir ce myopisme ou de contribuer du moins à le prévenir. Pour ceux qui en sont atteints ou menacés, nous dirons donc que rien n'est isolé dans l'immense mécanisme du monde : tout y occupe un poste, y remplit une fonction, y joue un rôle, et chaque poste, chaque fonction, chaque rôle, sont parties intégrantes de l'ordre et de la vie de cet univers. En effet, soit que les anges président au mouvement des corps célestes, selon l'opinion de saint Thomas, soit que ces créatures, infiniment heureuses, demeurent étrangères au mouvement de ces grands corps de la nature, il est incontestable que les astres exercent une grande influence sur notre planète, influence qui se répercute et porte d'abord sur nos corps et par nos corps sur nos esprits; mais nos esprits étant, selon les données de la raison et les inspirations de la foi, en communication

constante avec les anges qui sont les ministres et les messagers de Dieu (1), il suit qu'il y a entre tous les êtres une influence réciproque, active ou passive, ou un ensemble universel de rapports, en vertu desquels tous les êtres créés ~~perdent~~ ou reçoivent, vivent d'une vie commune et se prêtent un mutuel appui.

Et si de l'univers, consideré d'une manière générale nous descendons à quelqu'une de ses parties, par exemple à notre monde, nous dirons encore qu'il y a, entre tous les êtres qui le composent, des rapports de plusieurs sortes et en nombre infini. Il y a des rapports entre la nature de ces êtres, entre leurs dimensions, leurs formes, leurs aptitudes, leurs qualités, leurs forces; il y a des rapports de ressemblance ou de dissemblance en genre de durée, d'énergie, de mouvement, de direction ; tout être, chaque partie d'être est une merveille, un système complet de rapports, c'est-à-dire de causes, de moyens et d'effets.

---

(1) Du moins avec ceux que Dieu a préposés à notre garde.

Il faudrait être bien aveugle, en effet, pour ne pas reconnaître dans cet univers un ordre admirable, auquel préside une intelligence supérieure à celle de l'homme, des principes arrêtés et coordonnés pour de certaines fins, en un mot, pour nier ou ne pas admirer la théorie des Relations qui se manifeste à nous, sous toutes les formes et par tous nos sens. Et cependant il s'est rencontré des hommes, notre siècle matérialiste a produit quelques savants, qui, contrairement au sentiment des meilleurs esprits, de tous ceux qui se distinguent par le génie ou la vertu et même de ceux qui sont étrangers aux sciences, il s'est rencontré des hommes qui sont tombés jusqu'à ce point d'aveuglement et de barbarie. Ils reconnaissent, il est vrai, une certaine énergie dans la nature, des forces aveugles qui donnent naissance à des impulsions et à des chocs fortuits en vertu desquels la matière, modifiée au hasard et sans règle, se trouve nantie de certaines propriétés; mais quand on parle à ces philosophes incrédules de certaines facultés qui déterminent des fonctions assignables d'avance, des moyens qui

appellent et atteignent régulièrement certaines fins, en un mot, quand on leur démontre et fait saisir ce lien d'intelligence et d'amour qui existe entre l'ouvrier et son ouvrage, dans le monde moral et physique, on les voit se cabrer, se raidir; ils craignent d'avoir, en vertu des conséquences logiques, à reconnaître trop de sagesse et de perfection dans l'auteur de toutes ces merveilles. Mais alors, vous qui niez si légèrement la beauté et la richesse de l'édifice, de peur d'y reconnaître un architecte trop habile, sauriez-vous nous expliquer l'inexplicable énigme des Relations, que l'esprit le plus épais ne saurait nier d'une manière sérieuse; sauriez-vous nous dire pourquoi, dans les êtres, tant de pièces avec des formes, des propriétés et une destination différentes? Pourquoi ces leviers, ces poids, ces ressorts, ces engrenages si exacts et dont le jeu est si régulier; pourquoi ce système de proportions que l'on observe toujours entre les figures saillantes et rentrantes, angulaires ou arrondies, si Dieu n'a pas assigné d'avance au tout et à chaque partie du tout, sa nature, sa place, sa vertu? pourquoi, en un

moi, tant de mouvantes machines, s'il n'y a point de mécanicien qui les monte, les meuve et les règle, tant d'ordre et de vie, s'il n'y a à l'origine des choses, qu'un principe de désordre et de mort. Et comment donc les hommes procèdent-ils dans leurs inventions mécaniques? Ils ne construisent pas sans doute des êtres vivants; mais quelque froides, quelque muettes que soient leurs formes, dépourvues de sentiment et de vie, ne sont-elles pas encore conçues en vue d'une fin, d'un but à atteindre? et si l'œuvre de l'homme, pâle reflet de l'œuvre du Grand-Maître, porte déjà tous les caractères d'une intelligence qui domine et dompte la matière, ne faut-il pas reconnaître qu'une intelligence au moins égale en sagesse a dû présider à la construction et à l'arrangement des parties de cet univers?

Quand donc nos rationalistes athées seront convaincus que l'œil n'est pas fait pour voir ou l'oreille pour entendre, et qu'en conséquence ils cesseront de chercher les moyens de perfectionner leurs instruments d'optique ou d'inventer des acoustiques, nous cesserons aussi d'avoir foi et de placer

notre admiration dans les Relations. Jusqu'alors nous sommes autorisés, par leur exemple et en dépit de leurs protestations, à admettre et à admirer cette théorie vivante et universelle que Dieu seul a mis dans les êtres et dont il est le modèle.

Mais ce qui doit être surtout l'objet de l'admiration et de l'étude du philosophe, c'est que toute la nature, malgré ce nombre infini d'êtres divers ayant chacun leur entité, une vie, des lois générales et des lois particulières, toute la nature soumise ou plutôt enchaînée d'une manière constante, sous la main providentielle de Dieu, marche en silence et avec ordre, harmonisée dans son ensemble par deux ressorts aussi simples que puissants : ils créent et résument tous les rapports que la sagesse infinie a mis dans son œuvre inenarrable.

Le premier de ces ressorts, qui nous conduit dans la connaissance du monde, peut être appelé *lien physique* ou *dynamique*. C'est celui en vertu duquel tous les êtres dépendent les uns des autres, et originairement de Dieu, dans leur existence, leur conservation, leur ordre, leur bonté et leur

beauté relatives; c'est celui dont parle un orateur-philosophe, très-célèbre (1), quand il dit que « tout se lie depuis l'infiniment petit, jusqu'à l'infiniment grand, et que le ver qui rampe sur la terre, tient à la constellation qui brille au plus haut des cieux. » Nous n'insistons pas sur cette vérité, que nous avons déjà touchée plus haut, et que l'enseignement unanime de la philosophie met hors de doute.

Le second ressort, qui lève le voile à nos yeux sur un grand nombre de vérités capitales, est appelé, dans le langage philosophique, *lien téléologique* ou *final*. C'est celui qui, nous montrant dans les êtres, des propriétés et des fonctions différentes, nous amène logiquement à conclure qu'ils sont destinés à atteindre des fins diverses, particulières et plus ou moins élevées, de manière, cependant, que tous ces êtres, que toutes ces fins particulières convergent d'une manière plus ou moins directe vers un seul but unique et final, qui ne peut être que

---

(1) Frayssinous.

Dieu lui-même, selon l'expression de nos livres sacrés : *Universa propter semetipsum operatûs est Dominus.*

PARAGRAPHE III. — Plusieurs tentatives de solution au problème des Relations ; leurs défauts respectifs ; erreurs qu'elles engendrent.

Les Relations existent, c'est un fait incontestable : mais, vouloir en demeurer là, se borner à la connaissance d'un fait, sans remonter jusqu'à sa cause, ce serait réduire l'esprit humain à des fonctions de sensation, et lui interdire le plus noble usage de son intelligence, le raisonnement.

Quelle est donc la cause ou le fondement? quelles sont les sources des Relations de tous les êtres? c'est ce qu'il nous importe au plus haut point de rechercher. Et d'abord ce ne serait pas répondre en philosophe que de recourir immédiatement à la volonté divine, pour expliquer la théorie des rapports. Il est reconnu, en effet, par la généralité des philosophes, que Dieu a établi des causes naturelles, pour présider à la naissance ou tout au moins à la conservation de cet ordre ad-

mirable. D'un autre côté, celui-là mériterait encore moins le nom de philosophe chrétien, qui prétendrait pouvoir tout entendre et tout expliquer par le seul mot de la nature, et au moyen des forces créées connues vulgairement sous le nom de *lois naturelles*, puisque les agents de la nature ne sont que des instruments aveugles, et qu'un instrument semblable ne saurait fonctionner avec ordre et sagesse, sans un premier moteur doué de force et d'intelligence. Le défaut commun à ces deux opinions rivales, toutes deux également patronées par des noms connus dans la science, c'est d'être exclusives et tranchantes. L'une va trop loin et péche par excès, c'est-à-dire qu'elle accorde trop à la nature ; l'autre demeure en arrière et péche par défaut, c'est-à-dire qu'elle ne lui accorde rien ou pas assez ; la vérité ici, comme en bien d'autres questions, consiste dans un sage milieu, ou plutôt dans l'union intime ou la fusion substantielle de ces deux propositions adverses.

Il est incontestable, ce nous semble, que les lois naturelles doivent être regardées comme de véritables principes d'action, ou

des causes réelles et efficaces, à l'égard des effets qu'elles déterminent ; mais si on les compare à Dieu, ce ne sont plus que des effets temporaires, relatifs, dépendants du Créateur, quant à leur origine et à leur conservation ; voilà l'énoncé simple et clair de l'opinion qui nous semble la plus raisonnable, la plus sûre, et à laquelle nous adhérons avec une conviction profonde. Nous croyons même qu'on ne peut guère s'en départir sans tomber dans de graves erreurs, ou du moins sans favoriser d'une manière plus ou moins éloignée l'athéisme ou le panthéisme ; l'histoire, du moins, semble le constater.

Le nombre de ceux qui nient l'existence et par conséquent l'intervention de toute puissance supérieure dans le monde et ne voient qu'un enchaînement de faits, subissant l'empire d'une fatale nécessité, n'est que trop grand à notre époque, et trop nombreux sont les Athées ; mais quelque misérables que soient ces aveugles, nous n'avons guère à redouter que cette erreur grossière fasse jamais beaucoup d'adeptes dans les rangs élevés de la science, quand il s'agira de l'appliquer à la question présente et à la solu-

tion des nombreux problèmes qu'elle peut offrir. Il suffit, en effet, pour dessiller les yeux de quelques victimes de l'illusion des sens, de leur faire remarquer qu'en bonne philosophie, il n'est pas permis de prendre l'effet pour la cause, et qu'une chose n'existe pas nécessairement parce qu'elle existe depuis plusieurs jours ou même depuis un grand nombre de siècles; et de même qu'un mécanisme artificiel, par exemple, une horloge ou un automate, doué pendant un certain nombre d'instants d'un mouvement régulier et qui lui est propre, suppose néanmoins un agent externe et premier, qui détermine en lui le mouvement, la durée et la vitesse; de même cet enchaînement de causes et d'effets contingents qui auraient pu ne pas être ou être autrement, implique, de toute nécessité, la réelle existence d'un principe incréé et créateur qui a librement établi ces lois, et qui préside au mouvement de tous les mondes.

Mais le panthéisme est plus difficile à combattre; c'est l'erreur pointilleuse, je dirai presque l'erreur perfectionnée; c'est un serpent qui se glisse par toutes les issues

et qu'il est presque impossible de saisir ou d'atteindre. Les philosophes anciens, surtout les philosophes grecs, y tombèrent en grand nombre; à force d'élever l'efficacité ou la vertu singulière de la nature, ils finirent par confondre et par identifier Dieu avec le monde, et pour eux une vie divine coula dans les entrailles de la terre et se manifesta dans tous les phénomènes de l'univers (1).

Mallebranche et quelques philosophes modernes comprirent l'athéisme déguisé de cette doctrine, voulurent le combattre et le firent avec zèle, mais nous devons à la vérité de dire qu'ils ne l'ont pas fait avec succès; et ce qui est bien digne de remarque, ce qui met à jour toute la faiblesse de l'es-

(1) Selon Héraclite, Anaximandre et autres philosophes de l'école ionienne, le principe physique de toutes choses doit être infini. La raison qu'ils en apportent, c'est que les développements ou phénomènes du monde sont infinis. Cet infini est la force motrice, constitutrice, éternelle et causatrice de l'univers. De là cette philosophie panthéiste qui plaça Dieu partout, dans l'Olympe et sur la terre, dans les fleuves et dans les fontaines, dans le règne végétal, animal, etc.

prit humain, c'est que leur âpre rigorisme ou leur spiritualisme outré, les conduisit, par d'autres voies et contre leur intention, dans ce même abîme qu'ils tentaient de combler. Ne voulant pas que rien au monde partageât avec Dieu la force et la puissance, qui, à leurs yeux, sont dans le Créateur, éternelles, absolues et comme à l'état d'une entité incommunicable, ils ont refusé aux créatures toute action, toute force, toute composition de forces et affirmé que Dieu seul, cause première et seconde, cause unique et indivisible, veut et fait tout dans tous les êtres, tandis que ceux-ci ne sont que des instruments passifs, morts, incapables par eux-mêmes d'aucune espèce d'activité, à quelque degré qu'on la suppose. Ainsi, les mêmes philosophes ont fait Dieu se reposer dans le minéral, vivre dans la plante, sentir dans l'animal; pour eux, c'est Dieu qui vole dans l'oiseau, nage dans le poisson, se traîne dans le reptile, mugit dans le taureau, etc. Et n'est-ce pas là, je le demande, unifier le multiple, identifier absolument tous les êtres et détruire à jamais la distinction propre ou l'individualité substantielle des choses

les plus disparates! Et voilà ce qui serait, à nos yeux, l'expression la plus formelle et la plus logique du panthéisme; voilà ce que nous considérons comme une opinion fort dangereuse, plus propre à former des nuages qu'à dissiper ceux qu'élève l'opinion adverse.

Ces quelques réflexions suffisent, ce nous semble, pour démontrer, au moins d'une manière indirecte et sous les formes les plus générales, que l'opinion des panthéistes, qui apothéosent la nature, ou celle des athées, qui voudraient chasser Dieu de son temple, ne peut trouver accès dans un esprit sérieux et qu'elles sont radicalement impuissantes à consommer jamais l'alliance, si désirée, de la science et de la foi.

PARAGRAPHE IV. — Exposé de la cause universelle et intrinsèque des Rapports; force dynamique; preuves d'expérience et de raison; preuves d'autorité.

Nous allons tâcher maintenant de démontrer, d'une manière directe et plus spéciale, la vérité de nos assertions, en établissant la théorie des forces vitales, connues sous le

nom de *dynamique*. Et pour faire connaître de suite le fond de notre pensée, nous le déclarons ici et à dessein ; nous reconnaissons dans le monde matériel et sensible des forces créées ou certaines puissances qui sont de véritables causes à l'égard des effets qui nous frappent; ces forces, ces puissances, ne sont autres que les lois naturelles qui constituent le fondement premier des relations des êtres, et les lois naturelles ne sont, à leur tour, que des propriétés essentielles ou des moyens intrinsèques que Dieu a départi à tous les êtres, afin qu'ils puissent atteindre leur fin générale et leurs fins particulières. Refuser ces attributs constitutifs aux êtres, c'est refuser aux uns la vie, aux autres la sensibilité ou l'intelligence à des degrés différents, à tous leur existence et cette constitution intrinsèque et essentielle ou cette organisation spécifique, sans laquelle ils ne peuvent être et qui en fait autant d'individualités distinctes.

Ainsi, pour nous tout être créé est une cause; toute cause est une force ou une collection de forces, douées d'activité à différents degrés, actualisant leur tendance, dé-

terminant certains effets en rapport avec leur nature et constituant par-là ce que nous appelons *lois naturelles* : voilà l'enseignement qui a prévalu dans l'antiquité, quoique moins bien formulé qu'à notre époque, et qui est aujourd'hui à peu près unanimement reconnu. « La nature des êtres, dit M. de Bonald, c'est l'ensemble des lois générales de leur conservation, lois qui ne sont autre chose que les rapports qui naissent de leur manière d'être particulière (1). » Et la nature des êtres, il ne faut pas le méconnaître, n'est que leur essence, c'est leur puissance active ou passive, ce sont leurs propriétés ou ce sans quoi ils ne peuvent ni exister, ni être conçus; cessez de les regarder comme causes, vous changez leur nature et les faites rentrer dans le néant, puisqu'ils n'existent, comme je le dirai tout-à-l'heure, qu'à la condition de représenter et de reproduire l'essence divine, qui, selon le langage rigoureux de l'école, n'est qu'une ACTIVITÉ PURE. Aussi, contrairement aux panthéistes, con-

(1) *Législation primitive*, tome Ier.

trairement aux Mallebranchistes, nous ne balançons pas à placer l'essence de tous les êtres dans quelque chose de dynamique, c'est-à-dire dans une force ou une collection de forces actives (1).

La question est hors de doute à l'égard des esprits ; mais l'on n'éprouve aucune répugnance et l'on est amené à conclure la même chose des corps quand on fait une sérieuse attention aux lois, tant générales que particulières, qui les régissent. Si vous remarquez, en effet, que les molécules des corps se conservent constamment en leur lieu, qu'elles s'unissent, se pressent, ne peuvent être séparées sans un violent effort, qu'elles reçoivent des impulsions ou en occasionnent dans d'autres corps par l'attraction

(1) Δυναμις, εως, force, puissance.

Par *force,* nous entendons la propriété qu'ont toutes les substances, soit matérielles, soit spirituelles, d'exercer une action ou de déterminer quelque effet, par elles-mêmes et comme véritables causes efficientes. La force, nous l'appelons encore quelquefois *activité.* L'activité, envisagée dans les corps, porte le nom de *dynamique de la nature* ou *de la matière ;* envisagée dans les substances spirituelles, on peut l'appeler la *dynamique des esprits.*

où la répulsion, en raison de leur masse et de leur distance, vous n'aurez pas de peine à admettre dans ces corps cette dynamique intrinsèque dont nous parlons, n'importe le nom ou la valeur que les physiciens ou les chimistes lui assignent. Et si vous passez ensuite de l'univers microscopique aux êtres mégascopes, et de la dynamique particulière à la dynamique générale et universelle, vous êtes encore infailliblement conduits à reconnaître dans la nature entière comme une échelle animée, où la vie va toujours se développant selon les différents degrés, depuis le dernier échelon jusqu'au plus élevé, qui a lui-même son perfectionnement en Dieu, la vie par excellence, souveraine, éminente et absolument infinie dans tous les genres de perfection et de puissance. Peut-on, en effet, admettre la réalité du mouvement qui se manifeste dans les plantes et dans les esprits, dans tout le monde moral, ainsi que dans l'ordre physique, peut-on reconnaître, dis-je, ce mouvement sans admettre en même temps notre hypothèse ou sans tomber dans les deux écueils que nous avons signalés? Et la vue de l'Océan avec son

flux perpétuel de va et vient et ses vagues mugissantes, et la marche régulière et imposante de la terre, et la foudre aux ailes de feu, et les vents déchaînés dans les airs et ces globes, enfin, qui flottent sans bruit au-dessus de nos têtes et dont la pensée suit à peine la vitesse, tout cela, tout ce mouvement de la nature entière n'annonce-t-il pas un foyer commun d'où la vie rayonne dans tous les êtres sous les formes les plus variées?

Aussi nous nous garderons bien de dire que cette doctrine est nouvelle, au moins quant au fond; tout ce qui se passe sous nos yeux excite naturellement nos recherches et stimule notre curiosité; il est donc probable que les hommes de tous les temps ont dû soupçonner au moins cet élément dynamique de la nature, et que des recherches aussi anciennes que le monde, ont dû être faites pour le pénétrer. Et comment pouvait-il en être autrement? Les pages de la Tradition et de l'Histoire, le livre entier de la nature sont pleins des phénomènes qui supposent un principe de vie dans toute la sphère de la création; il est même à remarquer qu'après avoir pirouetté de système en

système, nous sommes réduits, pour approcher de la vérité, à remonter de plusieurs siècles et à revenir au sentiment des anciens et surtout de Démocrite, qui concorde assez bien avec l'enseignement des écoles modernes de philosophie. Pour le philosophe grec, en effet, l'activité et la passivité dans la nature matérielle, ne sont la première, qu'un effluve d'atomes s'échappant du corps, que l'on considère comme positif ou sujet, tandis que la seconde n'est qu'une absorption de ces mêmes atomes, qui se fait à travers les pores du corps négatif qui reçoit l'action. Sans doute les anciens, étant dépourvus des moyens d'analyse que nous possédons, ignorant l'étude de la chimie, qui est une science toute moderne et en quelque sorte de création française, ne portèrent pas à ces études la même persévérance et n'eurent pas les mêmes chances de succès que nous; aussi leurs efforts n'ont eu que des résultats incomplets et d'une signification très-médiocre, relativement à ce qui s'est fait depuis; mais, en parcourant leurs œuvres, on voit clairement qu'ils étaient sur la voie de nos découvertes, que le temps

n'a fait que ce qu'il devait faire, et qu'ils ont toujours soupçonné ou même admis comme réel, quoique indémontrable, le principe dynamique dont nous parlons.

Il est donc peu philosophique, ce me semble, de se représenter le monde matériel comme un amas de poussière ou de sable dont les grains n'ont d'autres rapports qu'une aggrégation fortuite, par laquelle ils constituent présentement cette énorme masse que nous désignons sous le nom de *Globe terrestre*. Voulez-vous en avoir la preuve? soumettez ces grains au calcul, je veux dire à l'analyse chimique, et vous verrez que chaque partie du monde, que chaque molécule, si subtile qu'on la suppose, n'est pas simplement un gravier inerte, mais vous y trouverez, sinon en acte, du moins à l'état latent, une vie équivalente à une force, à deux forces; la polarité universelle aujourd'hui vous en convainc.

De là découle encore une observation de la plus haute importance dans l'étude des sciences naturelles et qui a donné lieu à une foule d'erreurs et de méprises, c'est qu'il y a une différence très-considérable entre la phi-

losophie mécanique et la philosophie dynamique; d'où il suit qu'il n'est pas permis d'appliquer à l'une ce qui convient à l'autre ou de confondre jamais leurs attributions tout-à-fait distinctes. Ainsi, par exemple, de ce que la circulation de la sève dans une plante ou du sang dans l'animal, n'a pas toujours un mouvement régulier, mais que, parfois accéléré et parfois ralenti, il tromperait le calcul des mathématiques, il ne suit pas de là qu'on doive supposer une pareille marche aux principes de la mécanique, ni attribuer, par conséquent, à une bonne horloge une irrégularité semblable; rien de ce qui a vie ne peut être réduit à l'inflexible rigueur des mathématiques; c'est la seule raison qui empêche nos savants de l'Observatoire de prévoir les mouvements astronomiques qui auront lieu dans mille ans, et cependant, je le répète, c'est ce que n'ont point assez observé ceux qui veulent comparer les lois vitales de la dynamique, variables, à certains égards, aux lois mortes et constamment régulières de la mécanique.

Je laisse aux sciences naturelles et à ceux qui les cultivent, le soin de se livrer à des

recherches plus approfondies sur ces questions scabreuses et sur les différents phénomènes qui leur correspondent; je n'en parle ici qu'autant qu'elles se rapportent à mon sujet et qu'elles confirment le principe général, sur lequel repose l'édifice de notre doctrine, relativement à la théorie des Rapports.

Ainsi, pour revenir au point dont nous sommes partis, nous dirons qu'en accordant, avec Mallebranche, que le monde présent est un ouvrage négligé, ce qui est fort contestable, nous ne voyons pas comment on peut conclure, avec le célèbre oratorien, que tout effet, que chaque mouvement produit dans le monde, doive être attribué à Dieu seul comme à sa cause immédiate et unique. Aussi Mallebranche a beau nous avertir que ni les esprits, ni les pures intelligences ne peuvent rien, il a beau s'élever avec toute la force de son génie contre le culte des causes naturelles et nous dire que Dieu, pas plus que l'homme, ne se sert d'intermédiaires quand il peut parvenir immédiatement à ses fins, le culte des causes naturelles, libres ou nécessaires, subsistera

toujours, parce qu'il est conforme à la voix de la nature et à l'opinion générale, parce que l'opinion générale se fonde sur une expérience universelle et constante, et que, l'expérience, à son tour, n'a de raison et de fondement que dans la véracité divine.

Mais que Mallebranche cesse de craindre; la première cause aura toujours son éternité, son indépendance et sa puissance absolues; le culte des causes naturelles et secondes, loin de détrôner le culte du vrai Dieu, ne fera que l'affermir et le rehausser, car : « il y a plus de perfection, dit S.-Thomas, à ce qu'un être bon en lui-même soit, en même temps, la cause de la bonté d'autres êtres, que s'il était simplement bon; c'est pour cela que Dieu gouverne les choses de telle manière, qu'il établit des causes secondes pour régir les êtres (1). »

Notre doctrine est toute de conciliation, ce nous semble; la moindre attention suffit pour s'en convaincre; nous croyons jeter, entre deux camps ennemis, comme un pont

---

(1) *Summa theol.* I' p. q. 103, art. 6.

mitoyen qui leur ouvre ainsi une voie facile de communication; et peut-on former de vœu plus pur aujourd'hui, que de voir se rapprocher, sur des questions où ils se divisent, les esprits quelquefois les mieux intentionnés? Cependant, de peur qu'on ne nous accuse de prendre l'attitude de l'absolutisme, en même temps que pour corroborer nos preuves de raison, nous allons consulter les hommes dont la position réclame la culture des hautes études et que l'on peut considérer, à juste titre, comme les grands maîtres de la science. Nous serons courts parce qu'on peut vérifier ailleurs leur témoignage et que nous craindrions, même en traitant l'essence de notre sujet, d'en perdre de vue la pratique et les utiles enseignements.

Et d'abord il nous semble que la philosophie dynamique compte les noms les plus illustres en sa faveur; les anciennes écoles de la Grèce l'embrassèrent en grand nombre; Aristote, Platon et par-dessus tout Saint-Thomas, n'eurent pas d'autre sentiment. Quant à Leibnitz, le réformateur de la philosophie en Allemagne, on sait qu'il est le plus ferme champion de cette cause célèbre

et on peut dire qu'il a mis ses contradicteurs dans l'impossibilité de se relever jamais de leur chute. Dans l'essence des corps, il distingue, comme les anciens, la matière et la forme substantielle; la matière, c'est la passivité, et la forme, l'activité; car, dit-il, il est de la nature de toute substance d'agir et de recevoir des impressions : *Substantiæ est agere et pati posse* (1). Et là-dessus il renouvelle ces aphorismes philosophiques des anciens : *forma dat esse rei, forma dat rei operari*. Il admet également dans chaque monade simple, un principe actif, qu'il appelle *entéléchie* (2), et nous ne voyons pas que cette opinion contredise en rien, soit l'expérience, soit le raisonnement; nous croyons même que le temps, ce juge impartial des grandes causes, paraît avoir fait pencher la balance de son côté. Et de fait, la Monadologie de Leibnitz, peu appréciée à son époque, est regardée aujourd'hui comme le meilleur travail que nous possédions sur cette partie des études

---

(1) *Systema theol.* Ed. EMERY, 1819.

(2) Expression empruntée d'Aristote.

cosmologiques. Nous pouvons joindre encore à ces auteurs déjà cités et dont on peut voir le sentiment dans l'ouvrage de Leibnitz (*Syst. Théol.*), le célèbre Gioberti, qui, malgré ses torts et l'obscurité de plusieurs points de sa doctrine, est cependant regardé comme un auteur original et profond, les Stewart (1), les de Maistre (2), les de Bonald (3), tous bien connus par leur savoir et par leur dévouement à la cause catholique. Et de nos jours encore, les écrivains les plus remarquables et les plus religieux, tous ceux qui ne veulent pas arriérer la science ou l'abâtardir, sous prétexte de la rendre plus orthodoxe et plus pure, partagent également notre sentiment sur la vertu des causes secondes et la vitalité de la nature entière : « Les derniers éléments dont se compose la matière, dit le célèbre Boscowich, sont des atomes sans étendue ou, en d'autres termes, des points mathématiques, doués d'une énergie d'attraction et

---

(1) *Essais philosophiques*, etc.
(2) *Soirées de S.-Pétersb. Ve Entr.*
(3) *Législat. primit.* tom. Ier.

de répulsion, qui donne naissance à tous les phénomènes de l'univers (1). » Si, de l'Allemagne vous passez dans les Pays-Bas, cette terre pacifique et qui aspire aujourd'hui plus que jamais vers les plus nobles conquêtes de l'intelligence, vous y trouvez encore les patriarches de l'enseignement philosophique, les Tits et les Ubaghs y implanter cette doctrine et l'inoculer dans l'esprit de leurs nombreux auditeurs (2); enfin, si des Pays-Bas vous passez en France, là encore les amis de la Religion et de la science voient avec bonheur que cette théorie redevient populaire, et, sous les savantes inspirations des directeurs de S.-Sulpice, reprend toute sa force et sa valeur (3).

Nous le répétons donc, et, pour conclure, nous disons : la philosophie dynamique, base première et source prochaine des Relations, nous semble avoir le mérite assez rare de ne

---

(1) *Philosophiæ naturalis theoria*, etc.

(2) MM. Tits et Ubaghs, professeurs éminents à la célèbre Université de Louvain.

(3) M. Branchereau, surtout, développe savamment cette doctrine dans son *Ontologie*.

point mutiler la science et de la diriger vers l'unité; elle nous semble également éviter, avec bonheur, les dangers si graves que nous avons signalés; elle paraît, enfin, plus conforme au raisonnement et résout plus facilement les questions expérimentales que la physique moderne peut soulever. Nier cette force ou ces forces relatives à chaque être et subordonnées à sa fin spéciale, serait nier l'existence de ces êtres, et tomber dans le spiritualisme absurde de Berkeley; dire que Dieu est cette force ou que cette force est une manifestation divine, c'est reconnaître et professer le Panthéisme, c'est affirmer que Dieu fait tout, que Dieu est tout dans tous les êtres et dans chacun d'eux en particulier. Il n'est donc pas permis, en bonne philosophie, il serait dangereux au point de vue de la foi, d'attribuer à Dieu ce qui appartient aux créatures; nous pouvons même dire que ce serait aussi impie que d'attribuer à l'homme ce qui est le domaine exclusif du Créateur. Cependant, malgré ces propriétés et ces lois, malgré cette dynamique extérieure à Dieu, intrinsèque aux êtres et universelle dans la nature, il sera toujours vrai de dire

que Dieu a réglé au même instant, par un seul acte de sa volonté et pour tous les temps, la marche et les chocs des corps en raison de leur nature, de leur masse et de la fin à laquelle il les destine. Nous devrons donc toujours reconnaître que la nature a reçu d'en haut l'ordre d'agir comme elle agit et qu'elle sert toujours, comme d'instrument, à la volonté et aux desseins de Dieu sur le monde.

PARAGRAPHE V. — Cause externe et dernière des Relations; Dieu, exemplaire primitif ou parfait original de toutes ses œuvres (*ad extra*).

Mais pourquoi et à quelles conditions les êtres sont-ils doués de ces propriétés et se trouvent-ils dans ces rapports? c'est ce qu'il convient d'examiner maintenant en peu de mots.

Et d'abord je remarque que rien ne se fait dans les œuvres de l'homme qui n'ait été prévu et réglé d'avance; l'esprit a toujours la priorité sur la matière; l'intelligence est la règle ou le type de l'ouvrage, comme l'ouvrage n'est que la traduction ou une copie fidèle de l'esprit; il en est de même à l'égard

de Dieu. Dieu pense éternellement et il prend en lui-même, dans ses perfections infinies en mesure et en nombre, le sujet de ses pensées; la souveraine intelligence s'objective pour ainsi dire elle-même, puis elle veut, et comme en lui le projet et l'exécution, la volonté et l'action se confondent dans un seul et même acte, le monde se réalise à l'instant et se combine tel que Dieu l'a conçu et qu'il est dans ses perfections, c'est-à-dire avec ordre et vérité; et c'est ainsi que se produit au dehors, sous des formes sensibles, l'idée qu'il a conçue dans le sein de son éternité; c'est ainsi qu'il sème, pour ainsi dire, à pleines mains sur le monde, les merveilles de sa bonté infinie, et ces merveilles sont autant de traces ou d'images vivantes de lui-même en genre de quantité, de durée et de mouvement; voilà pourquoi nous disons que la bonté de Dieu est la cause efficiente du monde et que ses perfections divines en sont la cause exemplaire. Le monde n'a reçu et ne peut recevoir que ce qui est actuellement en Dieu, à des degrés infiniment supérieurs. C'est donc connaître Dieu que de connaître la vérité ou de connaître les choses comme elles sont, puis-

que Dieu renferme les idées des êtres et toutes les perfections que nous découvrons en eux. C'est en Dieu, dit S.-Augustin, que sont les origines immuables de toutes les choses sujettes au changement, et c'est également en lui que se trouvent les raisons éternelles des êtres irraisonnables et temporaires (1). Tous les êtres avec leurs forces et leurs lois et leurs rapports ne sont donc que des images de l'être exemplaire et infini, de Dieu, mais des images plus ou moins imparfaites, selon qu'elles représentent ou reproduisent plus ou moins les divers degrés d'êtres qui sont en lui. Ah! si l'homme étudiait en philosophe, si son regard spiritualisé, vivifié par la foi, voyait tout en Dieu ou plutôt Dieu lui-même en toutes choses, notre société, si malade, serait bientôt guérie et régénérée; à défaut du livre de la révélation positive, le livre radieux de la nature, livre également divin, lui parlerait assez le langage du Ciel et de ses devoirs, et nos découvertes elles-mêmes, si fécondes dans leurs résultats, loin de nous

---

(1) *Confes.* lib. I, cap. 6.

distraire et de rabaisser nos affections vers la matière, seraient autant d'hymnes à l'auteur de la nature et ne feraient qu'élever notre esprit vers cette sublime intelligence qui en est la raison et le modèle. Car nous le répétons, c'est en Dieu seul, source féconde et intarissable, que tout prend existence, mouvement et vie. Il n'est rien au monde qui n'ait pour mission et n'existe à la seule condition d'exprimer, de traduire à nos yeux ce grand être, depuis le ciron jusqu'à la baleine, depuis les corps jusqu'aux intelligences les plus pures et depuis les possibles jusqu'aux êtres existants. *Unaquæque autem creatura,* dit S.-Thomas, *habet propriam speciem, secundum quod aliquo modo participat divinæ essentiæ similitudinem* (1).

Le monde matériel et sensible n'est donc, ô mon Dieu ! que l'écho affaibli du monde moral dont vous êtes le centre, le foyer et la vie. Cette terre elle-même sur laquelle nous roulons ou qui nous roule pendant quelques années, n'est qu'un miroir réflecteur de tout

(1) *Sum. theol.* Iª p. q. 15, a 2.

vous-même, où nous pouvons à chaque pas contempler vos perfections ravissantes et nous élever jusqu'à vous par l'admiration et la reconnaissance. Ah ! c'est maintenant que je comprends ce sublime avertissement de l'apôtre : *Per visibilia quæ facta sunt, invisibilia conspiciuntur*. Faites, ô mon Dieu! que nous ne l'oublions jamais ; nos lumières, quoique bien faibles, étant plus grandes que celles de beaucoup de personnes, rendraient notre châtiment bien plus rigoureux, si nous ne profitions pas de cette manifestation permanente de vous-même, au monde pour vous connaître et vous faire aimer.

Nous disons donc, pour terminer, que Dieu, intelligence infinie et toujours active, comprend en lui-même et dans ses idées substantielles, tous les êtres avec leurs propriétés et leurs lois; d'un autre côté, il les réalise et les produit au dehors par sa toute-puissance, pour se manifester à l'homme et le rendre participant de son bonheur. Et tel est le fondement extérieur et dernier des lois naturelles et des rapports de tous les êtres entre eux.

PARAGRAPHE VI. — De la nature de l'ordre en général, et en particulier de l'ordre physique.

Après nous être élevés jusqu'à Dieu, la dernière cause et le fondement externe des Relations, après avoir vu que le monde créé n'est que le terme de l'acte créateur ou la manifestation sensible de l'ordre divin à des degrés inférieurs, il serait facile de démontrer que les Relations, elles-mêmes, constituent tout ce que nous appelons *ordre* et *bonté*, *vérité* et *beauté* dans les créatures. Mais comme les notions qu'en donne la philosophie sont généralement exactes, il nous suffira de les rappeler ici en peu de mots; nous nous bornerons à dire seulement, sur ces principes, ce qui est indispensable pour que nous soyons compris plus tard et afin que nous puissions, nous-mêmes, marcher de plain-pied et à l'aise dans la voie scientifique que nous aurons à parcourir quand nous traiterons de plus graves sujets.

Et d'abord, l'ordre est dans le monde, mais qu'est-il en lui-même? et comment se conserve-t-il? Dites-moi ce qui rattache la fa-

mille au père, l'État au souverain, l'homme et l'univers à Dieu, et vous aurez compris ce que c'est que l'ordre. L'ordre, c'est le rapport des causes aux effets, comme la sagesse n'est que l'action de celui qui conserve les êtres dans leurs rapports; l'ordre, c'est l'accord ou l'harmonie qui existe entre les différentes pièces d'un ou de plusieurs rapports; l'ordre, enfin, c'est l'aspiration incessante ou la direction continue de tous les êtres, vers leurs fins spéciales et par elles vers leur fin dernière, c'est-à-dire que tous les êtres, par leur subordination nécessaire ou volontaire, des inférieurs aux supérieurs, doivent, de degré en degré, remonter jusqu'à Dieu. Du reste, l'ordre se manifeste moins par lui-même que par le désordre. Que quelque nerf du corps humain vienne à se rompre et n'ait plus le cerveau pour centre, voilà un désordre physique; que notre ame cesse un instant de diriger vers Dieu ses puissances intellectuelles et affectives, il y a désordre moral, et la cause, dans les deux cas, n'est que l'absence ou la rupture des rapports qui doivent exister entre les nerfs et l'encéphale, notre ame et Dieu; d'où il suit que l'obser-

vation de ces rapports constitue leur perfection et leur bonheur.

Et que l'on nous permette d'insister un peu sur cette vérité capitale et de la présenter sous plusieurs faces, afin qu'elle soit mieux comprise et mieux observée ; elle renferme d'ailleurs, ce nous semble, de grands enseignements.

Un ordre admirable, nous l'avons déjà dit, règne entre tous les êtres de la nature; rien n'y est isolé; chaque créature a une fin particulière exprimée par un rapport, c'est-à-dire que toute créature a une détermination vers un certain genre d'acte ou une tendance vers un but donné, voulu par le Créateur. Ainsi, nous savons tous que le soleil est fait pour donner ou pour mettre en vibration la lumière, la lumière pour éclairer l'œil, l'œil pour diriger le corps, le corps pour servir l'ame et l'ame pour servir Dieu. Et il est bon de remarquer que toutes choses, à partir même d'un atome, doivent, en vertu de leurs rapports, conduire nécessairement à Dieu. Mais, comme nous l'avons vu, tout rapport, outre un point d'union, suppose deux termes et il est indispensable que ces

deux termes soient toujours réciproques; ainsi, par exemple, si d'une part la lumière est faite pour l'œil, de l'autre l'œil est disposé pour recevoir la lumière; si l'air est le véhicule du son, l'oreille est destinée à recevoir les ondulations de l'air. Mais dès que ces rapports sont brisés, il y a désordre ou mort : la cécité est donc la mort des yeux comme la surdité est la mort des oreilles; et comme les rapports sont partout, il doit en être de même dans la nature insensible. Séparez un arbre de la terre, il meurt; une branche de son tronc, elle meurt; une feuile de la branche ou une fleur de sa tige, elles meurent. La mort résulte toujours de la rupture des rapports qui doivent, dans les vues du Créateur, unir deux êtres entre eux. Et si de la philosophie vous transportez ce principe dans l'enseignement théologique, il vous sera facile de comprendre que notre ame et Dieu ne sont que les deux termes d'un même rapport, dont le point d'union est la grace spirituelle ou la vie de notre ame : que ce rapport cesse un instant, que le lien qui unit notre ame à Dieu vienne à se rompre et l'ame meurt où la vie spirituelle s'éteint; et

quoique l'ame humaine, après un si déplorable désordre, continue d'exister, elle n'en est pas moins morte tant qu'elle reste séparée de Dieu. L'immortalité de l'ame ne signifie donc pas autre chose, sinon que l'ame n'est pas anéantie par sa séparation d'avec le corps, et qu'il n'y a pas pour elle de dissolution possible; elle est d'ailleurs radicalement morte, jusqu'à ce que la grace vienne la ressusciter. Le terme de péché mortel n'est donc pas une simple signification conventionnelle et arbitraire, mais il renferme encore un profond mystère; l'enseignement catholique, ici comme partout ailleurs, s'élève à une hauteur admirable et exprime la vérité dans toute sa rigueur.

Et cependant qu'il nous soit permis de le dire en passant, et de nous en attrister. Quelle inconséquence dans l'homme, quelle déplorable contradiction dans son esprit! Il redoute, il abhorre la mort corporelle et il ne craint pas le péché, *filii hominum usquequo!* La perte d'un souffle transitoire, comparé, préféré à la perte du ciel! Et le langage de la foi ne nous dit-il pas que la vie présente n'est qu'une ombre et que la vie de l'ame se perpé-

tue, ne fait que rajeunir dans l'amour de son Dieu!

Il est donc, entre tous les êtres, des rapports nécessaires, des proportions pleines de sagesse; l'ordre dépend de leur conservation. Dans la nature organique, l'ordre emporte l'idée d'un équilibre parfait dans les puissances relatives de ces êtres, eu égard à leurs fins spéciales. Dans la nature morale, au contraire, l'ordre serait tué à l'instant où cet équilibre parfait serait établi entre les intelligences, parce que l'égalité est la négation de toute subordination ou de toute idée de commandement et d'obéissance, de supérieur et d'inférieur; elle est donc essentiellement destructive de toute Relation, condition première d'une aggrégation quelconque d'êtres libres; voilà pourquoi cette égalité, naguère inscrite sur nos monuments publics, à la honte du bon sens et de la raison, loin d'être un bienfait ou un principe de science, est le ver rongeur de la société et ne peut qu'engendrer des erreurs, signes avant-coureurs des perturbations et des tempêtes. Il n'en est pas de même du monde physique. L'ordre et la beauté n'y

existent qu'à la condition d'un équilibre constant et parfait entre les différents éléments de la nature. Qu'il y ait un peu plus ou un un peu moins d'eau dans la mer, de lumière ou d'air dans l'espace, de calorique dans le soleil ; que le lien secret qui maintient l'ordre, en conservant ces proportions toujours exactes et mathématiques, vienne à se rompre et aussitôt la nature souffre et ne continue plus son hymne harmonieuse ; une désorganisation générale commence et bientôt se décompose et meurt tout ce qui a ordre, beauté et vie dans l'univers.

Chacun de nous peut donc se dire : ma conservation, ma vie dépendent de ma fidélité à observer l'ordre établi entre moi et tous les êtres ; c'est une loi de la Providence que je subisse l'influence de tout ce qui m'entoure ; sa volonté me presse de toutes parts ; la lumière m'éclaire, l'air me nourrit, la chaleur m'anime, l'eau me désaltère, la terre me soutient, ma vie physique dépend de ces rapports, ma sagesse consiste à m'y conformer.

Et si, frappé de notre dégradation morale, nous voulons encore nous expliquer l'énigme de notre chute, une voie lugubre

sort des ruines de tout notre être, et nous crie : L'homme a violé les rapports qui l'unissaient à son Créateur, et soudain il a déchu de sa suprême félicité.

Dieu avait orné l'intelligence du premier homme des plus belles facultés ; le bien lui était facile, il coulait des jours sereins. Tous les principes qui constituent la loi et pour ainsi dire la vie morale des intelligences, ainsi que leurs conséquences les plus éloignées, lui apparaissaient avec évidence ; mais en sortant des Relations primitives, manifeste expression de la volonté créatrice, l'homme perdit cette lumière et ces précieux dons ; et dès lors sa raison fut profondément troublée, et les grandes lignes qui se détachèrent encore sur ce fond obscurci, furent tout-à-fait impuissantes à guider le coupable dans les sentiers de la vérité, et l'homme marcha, marchait encore vers le précipice béant qui s'élargissait sans cesse, quand Dieu eut pitié de l'aveugle ; le Créateur se rapprocha de sa créature ; Dieu vint éclairer ses pas, fortifier sa faiblesse en lui donnant des enseignements plus complets et d'un ordre plus élevé. Et parut la Révélation, com-

plément indispensable de la loi naturelle, fanal providentiel placé au foyer de toutes les intelligences dévoyées. Les incertitudes jetées dans l'esprit de l'homme par les passions et par l'éloignement des peuples de la source primitive, avaient rendu cette splendide lumière en quelque sorte nécessaire, Dieu eut pitié de l'humanité.

Et l'homme commença à renaître dès le jour où il comprit la puissance et rentra dans la loi normale des rapports!

PARAGRAPHE VII. — De la bonté des êtres en général; en quoi elle consiste; que l'on peut abuser des meilleures choses; il convient que les hommes graves et religieux se mettent à la tête de la science.

Avant de parler de l'ordre des êtres, nous eussions dû traiter de leur bonté, car la bonté précède chronologiquement l'ordre comme les ailes de l'oiseau précèdent son vol dans les airs. La bonté commence l'œuvre créatrice; l'ordre, la perfectionne; l'un est le principe et l'autre la conséquence. Demander si les êtres sont bons en eux-mêmes, c'est demander si Dieu les a créés ou si Dieu

est lui-même doué de bonté; ce à quoi la raison fait entendre, pour réponse immédiate, cette vérité mère, et de foi philosophique, que l'effet participe toujours de la nature de la cause; et la Révélation confirmant ce dictamen de la sagesse humaine, nous dit : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona* (1).

Le monde est donc un effet de la bonté divine; la puissance ne vient qu'après. Mais d'où vient la bonté des êtres et qu'est-elle en elle-même? La bonté, c'est la conformité des êtres avec la volonté créatrice, ou bien encore, c'est l'aptitude ou la disposition qu'ont tous les êtres pour atteindre leur fin, comme leur fin n'est autre que le but que Dieu s'est proposé en leur donnant l'existence. Mais Dieu, dans l'acte créateur, n'agit pas en aveugle et sans fins; ses desseins, riches et variés, sont toujours dignes de sa sagesse profonde et de son immense savoir; s'il en était autrement, Dieu, l'être absolu, serait le principe de la négation ou du mal, et c'est ce qui implique contradiction dans le sens et dans les

---

(1) *Gen.* I, 31.

termes. Voilà pourquoi l'être et la bonté sont identiques comme le mal ou le néant ne font qu'un. Tous les êtres sont donc bons en eux-mêmes, dans leurs tendances naturelles et primitives, et leurs opérations participent toujours à l'excellence de leur nature. Aussi, quand nous remarquons quelque part des phénomènes nouveaux apparaître sur la surface du monde, et y opérer des changements notables dans l'acte de leur développement, nous pouvons dire que c'est une œuvre divine, et que le doigt de Dieu est là. L'homme est donc dans le bien et conforme sa volonté à la volonté divine, toutes les fois qu'il use de ces êtres selon les vues du Créateur, c'est-à-dire quand il les rapporte à leur destination véritable; ce qui a toujours lieu quand il les exploite et les utilise en faveur de la science, de la morale et de l'humanité.

Mais quelque utiles, quelque bonnes que soient les créatures, elles peuvent toujours devenir nuisibles et funestes quand l'homme, dans leur usage ou leur emploi, oublie et méconnaît les vues du Créateur : ce qui malheureusement arrive trop souvent. Oui, l'homme trop souvent, par un détestable abus des dons

du ciel, va contre les vues de Dieu et la voix de sa conscience; alors il pervertit la destination et l'usage des créatures et en fait une source d'iniquité et de crimes; ses propres talents, qu'accompagne ordinairement la gloire quand on en fait un usage honnête, il les voue à l'approbre et s'en fait des armes terribles contre la religion et les bonnes mœurs; et voilà ce qui laissera toujours insoluble le problème de savoir si les sciences et les découvertes de nos jours seront plus utiles que nuisibles au bien de l'humanité. Et qu'on nous permette à ce sujet quelques réflexions qui n'ont pas le mérite de la nouveauté, mais dont l'importance paraît avoir échappé à plusieurs esprits d'ailleurs bien intentionnés. Je veux parler des abus qui malheureusement peuvent se glisser dans tout ordre de choses. Il faut, dans chaque être destiné à quelque usage, bien distinguer ce qui est essentiel d'avec ce qu'il peut offrir d'accidentel, ce qui vient de son action propre et naturelle, et ce qui vient de l'action ou du fait de l'homme. L'existence d'un être quelconque, physique ou métaphysique, est indépendante de l'usage ou de l'emploi qu'on en

fait; en d'autres termes, une puissance détournée de son action naturelle ou retardée dans sa marche, ne perd rien de l'élévation de son origine ni de sa propre valeur. C'est pour cela qu'une faculté, une science, une découverte dont on abuse, n'est jamais condamnable en elle-même. Il serait, par conséquent, déloyal et puéril de ne prendre que ce mauvais côté pour avilir la chose dans sa substance, la tourner en ridicule et la vouer au mépris. Il n'y a ici de condamnable que l'usage qu'on en fait. La chose elle-même ne saurait être condamnée que quand, après l'avoir étudiée sous toutes ses faces et dans tous ses rapports, approfondie dans tous ses détails, suivie dans ses applications diverses, on la trouverait en tout point dangereuse ou mauvaise, ce qui ne peut jamais avoir lieu quand il s'agit des œuvres du Créateur. Mais des abus d'intelligence et de volonté, il y en a partout hors de Dieu, et l'enseignement de la philosophie, ainsi que l'étude de l'histoire, nous apprennent que ces abus sont d'autant plus grands et plus regrettables, et que leur caractère de dégradation est d'autant plus sauvage, que l'agent

dont on abuse ou l'objet dont il s'agit, est meilleur, plus puissant, plus élevé. Les abus ne cesseront que quand l'homme cessera d'être tel, c'est-à-dire un être misérable, jouet perpétuel de ses illusions, de ses caprices et des mille passions qui sans cesse le tyrannisent.

Ah! sans doute à cause des esprits pervers et de l'affaiblissement toujours croissant de la foi, on se servira des bienfaits du ciel et des découvertes de la civilisation moderne, pour faire le mal et combattre le ciel lui-même. Mais nous dirons encore à nos frères et à nos amis, de ne pas oublier leur tâche et leur mission. La nature dévoile aujourd'hui ses mystères cachés depuis des siècles; chaque jour voit surgir des découvertes qui font craindre pour l'avenir de la Religion et de la société; certains esprits éclairés s'en alarment et préféreraient même les voir ensevelies pour toujours dans le silence et l'oubli. Mais puisqu'elles existent, qu'elles sont l'ouvrage de Dieu et entrent dans le plan général de la Providence, puisqu'avec leur côté dangereux elles ont leurs précieux avantages, hommes de tête et de cœur, hommes

graves et religieux, ayez confiance, mettez-vous à l'œuvre, jetez-vous dans les avant-postes de la science et présidez ce travail de la nature et ce réveil des esprits. Fermer les yeux devant le danger serait se montrer téméraire; céder les postes à des hommes mercenaires et indignes serait manquer à son devoir et faire preuve de lâcheté; reculer, c'est déserter la bonne cause et s'avouer vaincu.

Courage donc! et l'arme redoutable de la science à la main, avançons sans crainte; suivons notre époque de progrès et de conquêtes légitimes, tirons le meilleur parti possible de nos découvertes et profitons de leurs avantages, signalons, enfin, prévenons et combattons leur tendance mauvaise et leurs dangers, nous aurons travaillé à la gloire de Dieu et au bien de l'humanité, nous aurons fait le bien et rempli notre devoir.

PARAGRAPHE VIII.—Beauté physique; sa nature.

Le beau, quel thème encore! mais qu'il est fécond en controverse. Il faudrait pouvoir le considérer au point de vue de l'idée et des

arts, en montrer les différentes formes, invoquer les noms et les travaux que revendiquent les écoles rivales de l'imitation et de l'idéalité; mais la tâche serait au-dessus de nos forces et en dehors de notre objet. Laissant donc à des plumes spéciales et plus exercées les distinctions et les développements d'un sujet si vaste et si compliqué ; qu'il nous soit permis de nous renfermer dans notre cadre et de faire remarquer seulement l'importance du rôle que jouent les Relations, ici comme dans l'ordre et la bonté des êtres. Le beau naît assurément de la bonté et de l'ordre, puisqu'il n'est lui-même que cette vertu secrète qui fait tendre les êtres à leur fin et les conserve dans cette direction providentielle et immanente. Et ces trois notions ne sont jamais que des synthèses, embrassant une dualité mise en accord ou harmonisée par un fil médiateur ; elles se constituent donc de trois termes, dont deux extrêmes et un moyen, et nous retrouvons encore ici les trois éléments essentiels à tout rapport.

Quoiqu'il y ait une affinité intime entre la beauté et l'ordre, il serait cependant aussi

peu philosophique de les confondre que d'identifier le principe et la conséquence. La beauté ne va jamais sans l'ordre, il est vrai, mais l'ordre peut exister sans être accompagné de la beauté ; l'ordre est intrinsèque, la beauté est extrinsèque ; le premier regarde spécialement l'ouvrage, le deuxième convient exclusivement à l'œil qui le perçoit.

Quelques disputes qui se soient élevées parmi les hommes pour décider si le beau vient originairement des sens ou si cette notion, *la splendeur du vrai* (1), a été mise dans notre ame comme une virtualité devant éclore sous la douce haleine des influences de la nature, il est incontestable qu'elle exprime admirablement l'archétype parfait de toutes choses et rappelle l'homme à l'idée d'un monde supérieur.

Aussi quels efforts ne fit pas, dans quelles contradictions ne tomba pas l'école matérialiste du dernier siècle, pour en contester la puissance ! Et il n'est pas sans importance pour notre sujet de remarquer qu'après avoir tout mis au creuset du sensualisme, pour en

---

(1) Belle définition donnée par Platon.

faire sortir, comme un produit chimique d'impressions toutes matérielles, c'est encore en niant la théorie des Rapports et leur éloquent langage, que le philosophisme voltairien arriva à son exécrable but. Une fois les prémisses posées, il ne lui resta qu'à en tirer les conséquences, en faisant disparaître les idées supérieures du noble, du grand, du beau. L'athéisme était là derrière, et le siècle fut Athée; et c'est ainsi que les idées les plus expressives, les plus vitales, les plus pures furent étendues, garottées, étranglées, dans le cercueil étroit du matérialisme et présentèrent, avilies par son souffle impur, l'aspect et les horreurs d'un cadavre.

Et pour revenir plus directement à notre but, nous disons que, quand vous remarquez quelque part un ensemble quelconque, un tableau de vérités qui récréent votre œil, et plaisent à votre esprit, n'en cherchez pas ailleurs la raison que dans l'exacte observation des rapports. Cette condition, *la beauté* physique ou morale d'intuition ou de pratique, est même, ce nous semble, la preuve la moins équivoque de la justesse de nos principes. Mais comme les principes ne peuvent

mieux se prouver que par des faits, faisons remarquer de suite que nous aimons naturellement ce qui nous plaît, et que les choses nous plaisent d'autant plus qu'elles sont plus belles, c'est-à-dire qu'elles renferment plus de Relations ou de proportions dans leurs différentes parties. Un bloc informe de marbre ne réveille pas beaucoup notre attention et ne satisfait guère notre vue; mais ce même bloc, travaillé, perfectionné, devenu un autre Apollon, sous le ciseau d'un autre Phidias, nous saisit à l'instant, remue toutes nos puissances et emporte notre admiration. Il en est de même de toutes les œuvres de la nature ou de l'art; leur beauté est toujours subordonnée au nombre et à la perfection de leurs rapports. Quand je regarde seulement cet arbuste et que je considère les Relations sans nombre que suppose son élégante architecture, je ne puis comprimer les émotions de mon ame. Quel œil réfléchissant sur cette sève féconde qui filtre à travers des milliers de tissus infiniment déliés, qui emprunte du sable de la terre, ses propriétés nutritives et odorantes, qui vient gonfler et mûrir le noyau, nourrir les branches, co-

lorer les feuilles, embellir, parfumer tant de fleurs et de fruits, quel œil de philosophe n'admire, quel chantre de la nature ne se tait, transporté hors de lui-même, et ne désespère de rendre jamais une merveille si féconde en tant de merveilles; c'est donc encore une fois le nombre de tant d'appareils, le jeu de tant de pièces; c'est l'exactitude de tant de rapports qui ravissent toutes les puissances de notre ame et produisent en nous ces sensations de plaisir, ces ravissements de l'ame: et tel est le triomphe du beau.

Nous avons vu que la beauté du monde physique naît de l'ordre et de la bonté; que cette triple notion procède des Relations, base de toute science, comme les Relations ne sont que l'écho de la voix de Dieu et la manifestation de sa volonté et de ses desseins sur le monde. La philosophie bien entendue est donc la porte de la théologie, ou comme une préparation aux idées religieuses, et les sciences spéculatives, tant qu'elles conserveront l'unité, qui malgré leur diversité, les rattache à un principe suprême, nous élèveront naturellement, et par raison logique, jusqu'au Créateur. Dieu est donc vérita-

blement, dans ce sens, et au point de vue de la science, le centre commun de toutes choses, l'*alpha* et l'*oméga* du savoir humain (1). Vienne bientôt le jour où les savants comprendront cette vérité; par elle, les esprits se réconcilieront avec la religion, et l'idée divine sera restaurée dans la science; la science à son tour refleurira, restaurée dans ses véritables bases et ennoblie par sa tendance légitime, et dès-lors, toute spéculation, toute sagesse humaine deviendra ce qu'elle doit être, une sorte de culte en l'honneur de Dieu, dont tout homme, chaque savant, sera l'humble adorateur.

PARAGRAPHE IX. — Les Relations sont le fondement de la science et de tout progrès; une découverte tue l'autre, et la société ne progresse que par l'oubli de certaines vérités; la science actuelle est-elle inférieure ou supérieure à celle d'autrefois; puissance scientifique de l'homme, bornée par l'impuissance absolue d'embrasser tous les Rapports.

La théorie des Rapports est le fondement de la science. Voilà une des considérations

---

(1) *Apoc.* I, 8.

les plus importantes qu'il nous reste maintenant à faire, et qu'on peut même regarder comme la clef de voûte de tout ce travail. L'on ne s'étonnera donc pas que nous étendions ce paragraphe au-delà des limites communes aux autres; la nature de la matière demande nécessairement un peu plus de développements.

De quelque manière que les auteurs aient défini la science, nous nous permettons de proposer ici une définition nouvelle qui nous semble rigoureuse, très-propre à l'avancement des études, et dont l'application, pierre de touche infaillible, nous a constaté la légitimité toutes les fois que nous avons voulu en faire usage. La science, dirons-nous simplement, c'est la connaissance des rapports ou d'une partie des rapports qui se trouvent entre plusieurs choses; il n'y a pas plus de sciences sans rapports qu'il n'y a de figure géométrique sans lignes ou de lignes sans points.

Tous les rapports peuvent se réduire à trois espèces : rapports entre les idées, rapports entre les êtres, et rapports entre les êtres et les idées. Eh bien! dans toutes les questions,

dans toute recherche scientifique, nous n'avons pour but que de connaître ou de découvrir quelque rapport, soit entre les idées, soit entre les êtres, soit enfin entre les êtres et leurs idées. Que l'on prenne la peine de suivre pied à pied la marche de notre esprit ou le progrès des sciences, il ne sera pas difficile de vérifier et de reconnaître la vérité de cette assertion.

Et d'abord toutes les opérations de notre esprit se réduisent aux trois perceptions suivantes : l'idée, le jugement et le raisonnement. Dans l'idée, il n'y a pas de science possible, parce qu'il y a perception simple qui n'éveille aucun rapport, du moins d'une manière explicite. J'aperçois une tour surmontée d'un certain appareil, on l'appelle un *télégraphe ;* mais j'en ignore les rapports, c'est-à-dire le mécanisme, les moyens, la fin ; je vois comme le bœuf ou l'âne, mais je ne comprends pas, je n'ai pas la science du télégraphe. Au contraire, le jugement et le raisonnement sont des perceptions composées, parce qu'ils ne représentent pas seulement des choses, mais encore les rapports de ces choses, et c'est pourquoi on peut les consi-

dérer comme de véritables sciences, car ils en renferment tous les éléments. Dans le jugement l'on trouve d'abord un sujet qui représente la cause, l'attribut qui tient la place de l'effet et le verbe exprime très-bien le moyen par lequel l'attribut se rattache au sujet; le raisonnement agrandit encore la tâche du jugement, parce qu'il devient plus compliqué, plus scientifique, puisqu'il y a plus de rapports et qu'on y passe des rapports connus à des rapports inconnus ou censés tels. Telle est la marche que doit suivre notre esprit dans la recherche et la connaissance des vérités formelles ou des sciences abstraites, telles que les mathématiques et en général les sciences de pur raisonnement.

Mais quand il s'agit de la vérité réelle ou de la science objective et concrète, nous ne suivons pas d'autres procédés. Il n'y a également ici de science véritable que quand il y a perception d'un ou de plusieurs rapports, à moins toutefois, qu'en vertu des conséquences logiques, un terme du rapport ne puisse exister sans l'autre et le renferme implicitement. C'est dans ce sens seulement

que nous distinguons des sciences d'effets simples, des sciences d'effets et de causes, et des sciences à la fois de causes, de moyens et d'effets. Les sciences d'effets sont les plus nombreuses, les sciences d'effets et de causes viennent ensuite, les sciences qui embrassent à la fois la cause, le moyen et l'effet sont très-rares; nous pouvons même avancer sans crainte, que, rigoureusement parlant, ces dernières sont impossibles; nous en donnerons bientôt la raison.

Le mouvement elliptique des planètes, autour du soleil, le flux et le reflux périodique de la mer étaient jadis une science d'effets simples; depuis Newton ils sont devenus une science d'effets et de causes; vienne quelqu'un qui trouve le moyen précis d'unir ces deux termes et la science est parfaite parce qu'elle embrasse tout un rapport.

Nous ferons remarquer maintenant que l'objet de toute étude est de connaître la vérité et que toutes les vérités ne sont, à les bien prendre, que des rapports, mais des rapports intelligibles et actualisés, ainsi que s'expriment les philosophes; de même que

l'erreur n'est autre chose que la conviction fausse, dans laquelle on est au sujet de certains rapports que l'on affirme et qui n'existent pas.

Il y a dans les êtres un nombre infini de rapports : Dieu seul les connaît; l'homme les ignore communément, parce que, d'un côté, ce n'est pas lui qui les a mis dans les êtres, et, d'un autre côté, il ne se les actualise que difficilement; voilà ce qui laisse à penser que la science humaine peut encore s'accroître indéfiniment. Il arrive, cependant, et le cas n'est pas rare, que l'homme est porté à croire que les rapports qu'il n'aperçoit pas n'existent aucunement, et de là son ignorance ou sa présomption : mais la nature le détrompe bien vite. A chaque pas qu'il fait, son regard de taupe se trouble. Tous les jours, en effet, et partout, nous remarquons des faits insolites qui nous surprennent : le ciel, la terre, les mers produisent à l'envi une foule de phénomènes qui excitent notre admiration ou notre terreur; voilà même pourquoi toutes les découvertes rares, dues au génie de l'homme ou au hasard, ont été embrassées par les uns avec enthousiasme et combattues

par les autres avec un acharnement qui tenait de la fureur.

Pauvres mortels! attendez encore quelques jours, que Dieu laisse pénétrer un rayon de sa lumière dans votre esprit et la vérité triomphera; alors surgira la loi bien simple qui occasionne et explique ces faits pour ou contre lesquels vous vous passionnez tant et avec si peu de raison; loi nouvelle qui, tombant dans le domaine des sciences, fait connaître à l'homme des rapports qu'il ignorait naguère, lui met en main la clef de la nature et lui découvre une partie de ses secrets. Et cette découverte récente, fécondée à son tour par le génie de l'homme ou par de nouvelles inspirations d'en-haut, deviendra peut-être le premier anneau d'une chaîne immense d'autres vérités qui plus tard constitueront des sciences entières. Eh bien! si je vous demande maintenant pourquoi ces phénomènes naguère si extraordinaires, ne vous étonnent plus; pourquoi tant de riches découvertes, si variées dans leur application, et si fécondes en résultats, sont acquises à la science et tombées au pouvoir de l'homme, qu'aurez-vous à me répondre, sinon que des rapports

nouveaux ont été saisis, que les effets ont une raison d'être dans leurs causes et qu'effectivement la théorie des Rapports est le fondement et la clef de tous nos progrès dans les sciences?

L'Américain Jackson découvre les propriétés anesthésiques de l'éther nitrique sur l'économie animale; Morton, son compatriote, l'introduit dans la médecine et l'emploie avec succès dans les opérations chirurgicales. Mais quand on reconnaît qu'il a des suites funestes, et qu'au lieu de rendre la santé ou la vie, il occasionne et détermine quelquefois la mort, on le prohibe et le bannit de la thérapeutique, et on lui substitue le chloroforme (combinaison de chlore et d'alcool), dont l'inhalation produit les mêmes avantages que l'éther et a moins de dangers. Voilà des découvertes modernes confirmées par un grand nombre d'expériences, et qui constituent aujourd'hui une branche de sciences pratiques du plus haut intérêt, et d'une grande utilité pour la société. Or, nous le demandons encore, d'où viennent ces découvertes récentes qui se font tous les jours, et celles qui vont immanquablement suivre, si ce n'est des

relations nouvelles qui ont été actualisées et sont passées à l'état de science, c'est-à-dire des rapports perçus, déchiffrés sur l'obélisque hiéroglyphique de la nature entre les moyens et les effets, les êtres et leurs propriétés, les forces et leurs phénomènes.

Et sur cette dernière remarque que je viens de faire au sujet du chloroforme, substitué à l'éther, qui n'est plus employé comme agent d'insensibilité, nous dirons qu'une découverte tue l'autre; la vie engendre la mort. Ainsi, la physique moderne a tué celle d'Aristote et du moyen-âge; la télégraphie électrique aura, sous peu, fait oublier, sur tous les points, le télégraphe ordinaire; l'optique de nos jours se rit depuis long-temps des cercles déférents et des épicycles dont se servaient les anciens astronomes pour prédire leurs éclipses; la civilisation chrétienne, en un mot, grace au christianisme, s'est élevée partout triomphante sur la science païenne, non moins que sur celle des Arabes. Aussi, les vrais philosophes, tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'humanité, ont remarqué que la société, à mesure qu'elle vieillit, perd pour ainsi dire autant qu'elle gagne et

n'avance dans le progrès que par une décadence inévitable; c'est même ce qui explique, jusqu'à un certain point, pourquoi la civilisation ancienne est, sous quelques rapports, supérieure peut-être, ou tout au moins égale à la nôtre. La marche de la société, à travers le temps et l'espace, est un cercle ou une roue immense dont tous les rayons passent successivement devant l'humanité attentive, et ils ne reviennent plus; et chaque génération considère ce que son rayon correspondant lui apporte pour s'en enrichir et le transmettre aux générations suivantes; mais arrive un bouleversement, une conflagration générale où périssent les vieux souvenirs d'autres époques, un point de stagnation ou de mort intellectuelle a lieu, et la société est arrêtée dans sa marche de progrès; alors toutes les Relations dans l'ordre intellectuel et sensible se perdent, les découvertes périssent; les muses, n'ayant plus de chantres, se voilent et gémissent; les sciences, enfin, demeurent incultes et les beaux-arts voient se briser l'instrument qui leur donnait la vie. Nous n'en sommes pas arrivés à ce point de décadence, sans doute, il faut bien rendre cet

hommage à notre époque; l'imprimerie, la vapeur contribuent aujourd'hui puissamment au développement de notre industrie et à la rapide propagation des lumières; l'électricité et en général l'application des impondérables, autres puissants léviers de notre époque, ne tarderont pas, en reculant indéfiniment les limites de la science expérimentale, de remuer profondément le monde et de changer les anciennes relations des peuples; mais il serait téméraire de prétendre, malgré ces conquêtes déjà faites, que nous avons touché le *Nec plus ultrà* de la science et que la nature ou plutôt son auteur, nous a dévoilé son dernier secret. Il serait beaucoup plus sage, ce nous semble, d'embrasser un moyen terme, et de reconnaître, avec les esprits les plus clairvoyants, que, malgré l'état déjà pas mal avancé de la science, il nous reste encore de longs efforts et beaucoup de chemin à faire avant de réaliser le but légitime de nos désirs en ce monde, je veux dire l'équation tant désirée de nos besoins et des moyens de les satisfaire. Nous sommes, dit-on, à la veille des grandes découvertes! Pensée profonde, mais qui, loin d'être à notre avantage, n'accuse que

notre ignorance et doit faire baisser le ton sonore du progrès. La preuve la plus forte de cette vérité, est peut-être dans le merveilleux lui-même de nos découvertes présentes, c'est-à-dire dans le degré supérieur où se trouvent aujourd'hui certains phénomènes; car ils ne sont à nos yeux si élevés, si admirables et si admirés, que parce que d'autres phénomènes, leurs égaux en puissance, sont encore si bas en réalité. Vienne une pensée ou une main qui les tire de l'obscurité, et l'*admirable* s'efface du monde pour devenir le permanent et le commun. La tâche dans la voie du progrès n'est donc pas petite; j'ignore si notre siècle, malgré son enthousiasme présent, plus apparent peut-être que réel, pourra la remplir. Il y a tout un passé à faire renaître et un avenir à sonder et à faire valoir; il y a des secrets qui furent et ne sont plus; il y en a d'autres qui ne sont pas encore, mais sont dans le cercle des faits possibles, et les faits déjà obtenus nous en présagent d'autres que le ciel nous cache derrière ses voiles impénétrables. Des besoins généralement sentis font, du reste, prévoir et détermineront nos premières décou-

vertes. La médecine, le premier des arts par son importance, attend que l'on trouve un remède à tant de maladies nerveuses et contagieuses qui désolent l'espèce humaine; la physique demande que l'on développe, multiplie et applique diversement les forces puissantes que nous avons déjà isolées dans nos machines; la chimie, qui est la base de la médecine et de la physique, attend que l'on perfectionne ses instruments grossiers, que l'on procède à de nouvelles combinaisons et qu'on réduise à l'unité élémentaire ses principes matériels que trop long-temps l'on a multiplié; la psycologie moderne, malgré d'incontestables et de riches observations, se plaint encore de grandes lacunes et attend que l'expérience vienne éclaircir ou confirmer un certain dogmatisme douteux; la politique aux abois regarde en arrière depuis soixante ans et ne retrouve de bases solides, pour l'idéal et pour la forme, que dans un passé que nous appelons *barbare*; enfin, la littérature et les beaux-arts ont leurs racines et leurs modèles dans le moyen-âge ou dans l'antiquité la plus reculée.

La seule science dont notre siècle puisse

se glorifier, est celle des faits : science noble et importante sans doute, mais qui sera toujours incomplète et défectueuse, tant que nous ne posséderons pas la science de leurs principes. Le progrès de l'âge moderne consiste donc à combler ces cadres, qui ont tant de vides ; elle y arrivera successivement en développant les germes féconds déposés dans les temps antérieurs ; car la civilisation a ses traditions et ses souvenirs, non moins que l'histoire et la vérité religieuse.

Et qui pourrait s'étonner des ressources que le passé peut offrir au présent, quand on songe que tout a été créé dès le principe, que rien de nouveau ne se fait sous le soleil et que nous sommes nous-mêmes les descendants et les héritiers d'un temps qui a tout fait et qui n'est plus ?

Si la science n'est autre chose que la vision de plus en plus large et profonde des rapports des êtres ; si la civilisation, dans sa notion la plus philosophique, n'est que la perception et la manifestation sociale du *vrai* et du *bien* qu'il est donné à l'homme d'atteindre dans le cours de sa destinée présente ; si, enfin, le progrès en tout genre croît ou

diminue, se perfectionne ou dégénère, selon que ces deux notions, qui en sont la mesure et la règle, suivent des phases semblables dans la législation, dans les sciences, dans les mœurs et dans les arts, n'est-il pas permis de penser, et ne devons-nous pas conclure que le premier homme qui voyait Dieu dans la nature et toute la nature en Dieu, était lui-même le vrai type de toute civilisation, et devait posséder sur Dieu, sur la création et sur leurs rapports, des connaissances infiniment supérieures aux nôtres?

Je vais plus loin encore et je dis : il y a toujours eu, comme on sait, au sein de la société et circulant pour ainsi dire dans ses veines, un grand nombre d'axiomes incontestables, d'aphorismes pleins de justesse, de secrets et autres choses importantes dont nous ignorons l'origine, et que nous attribuons communément aux Phéniciens et aux Grecs; mais comme en invoquant à la fois les données de la Bible et celles d'une saine critique, on reconnaît aisément qu'on en peut reculer la source, je dis qu'il convient ici de le faire et de remonter jusqu'à ces temps où les hommes ayant des dispositions

physiques et morales différentes des nôtres, devaient avoir aussi, sur la terre et sur les modes de son existence, des secrets que nous n'eussions probablement jamais trouvés sans eux.

Pour expliquer le problème des sciences, du progrès et de la civilisation modernes, il faut donc tenir compte et partir de la révélation et de l'innocence primitives, déchoir dans toutes nos facultés avec le courant des âges, pour ne nous relever que par la régénération chrétienne. Ainsi, et pour tout dire en un mot, de même que dans l'ordre de la nature, les entrailles stratifiées de la terre présentent tous les jours à nos yeux une végétation luxuriante, et que plus on pénètre dans ses couches intérieures, plus elle nous prodigue les richesses antiques de tous les règnes; de même, dans l'ordre moral, tous les débris de civilisation qu'on retrouve avant Jésus-Christ, ne sont que les ruines vivantes des traditions primordiales altérées sans doute, mais toujours plus ou moins abondantes, selon que les peuples sont venus plus ou moins puiser à ce fleuve aussi antique que le monde, et dont la source est dans Éden.

A cet héritage commun des peuples, joignez le travail propre de l'homme, à la vérité pure ses erreurs, à la science des grands principes la découverte de quelques faits, et vous posséderez, je crois, le système le plus propre à élucider bien des questions dans l'histoire des sciences et à calmer les irritations continuelles des esprits. Par-là, vous mettrez de la vérité dans l'histoire, de la science dans la philosophie, et vous saisirez plus facilement les liens du monde actuel avec le monde primitif; enfin, reconnaissant pour les temps passés, dévoué aux temps présents, ne dédaignant pas l'avenir, vous joindrez, à l'esprit de conservation, l'esprit d'une liberté honnête, et au respect de la tradition, les espérances et l'amour de tout légitime progrès.

Les idolâtres absolus du progrès moderne, qui font sortir le genre humain des forêts et des cavernes, ne seront pas sans doute de l'opinion que nous exposons ici, mais la faute n'est pas à nous; qu'ils s'en prennent à l'histoire, s'ils se trouvent quelque peu embarrassés, ou assez mal accommodés de notre proposition; c'est l'histoire qui nous repré-

sente la poésie, la science et les arts dans l'antiquité, comme se rapprochant plus du beau et du sublime que tout ce que les modernes ont produit de plus remarquable, sous ce triple rapport. Et, certes, il faut bien convenir, quand on est de bonne foi, que la poésie hiéroglyphique, biblique et hellénique, valent bien assurément les chefs-d'œuvre de la civilisation romaine ou du moyen-âge; les œuvres d'art, tels que les pyramides d'Egypte, ne le cèdent pas, sous le rapport de la grandeur ou du talent, à nos arcs de triomphes et à nos mausolées, et l'obélisque du Louqsor, dont l'érection est une merveille à Paris, et un prodige de perfection mécanique, serait une chose commune et inaperçue au milieu des innombrables monolythes élevés dans les déserts de la Palestine. Ainsi, notre époque actuelle, qu'on a cru pouvoir définir par une époque de progrès physique et de décadence morale, est vraiment une décadence sous tous rapports (sauf la science des faits), puisqu'elle ne peut soutenir le parallèle avec l'antique civilisation de l'Orient, berceau de toutes les origines. Ce qui, du reste, concorde assez bien avec les traditions

et les théogonies de tous les peuples, qui placent à l'origine du monde leur âge d'or, ou cet état parfait de la nature morale et physique, qui a déchu (1).

Mais hâtons-nous de le dire, l'homme, quelque effort qu'il fasse, ne pourra jamais arrêter la tendance de l'être vers le néant ou du progrès vers sa décadence; il ne pourra jamais rappeler et faire revivre le passé, pas

---

(1) On ne peut s'empêcher de reconnaître, dans les annales des anciens peuples, de graves erreurs sur l'état primitif de la sociabilité humaine; mais un esprit judicieux ne peut s'empêcher d'y connaître deux espèces de tradition fort distinctes : l'une concerne l'origine du genre humain, qu'elle nous représente comme un état de bonheur et de perfection morale et physique, c'est l'âge d'or; l'autre concerne l'origine particulière de chaque peuple se séparant pour ainsi dire de la grande famille humaine, oubliant les anciennes traditions, n'emportant dans son isolement que des lambeaux de la science antique, etc., et tel est l'âge de fer, état de misère et d'ignorance sauvage.

Les plus anciens peuples, Égyptiens, Babyloniens, Assyriens n'ont connu que le premier état; le deuxième est une création des Grecs, des Romains et de nos écrivains de la Renaissance, en ce point leurs serviles copistes.

plus qu'il ne peut appeler à son tribunal l'avenir, avec les découvertes qu'il récèle; l'homme, en un mot, ne pourra jamais comprendre et embrasser tous les rapports des êtres. Il faudrait être infini, pour cela, et l'esprit de l'homme est borné dans toutes ses facultés d'une manière très-étroite et vraiment misérable. Admettons, ce qui est fort rare, que l'homme, sur quelques questions particulières, connaisse les trois éléments qui entrent dans tout rapport, nous dirons encore qu'il a tout lieu de s'humilier et de se confondre à la vue de son ignorance. Il ne suffit pas, en effet, de posséder ainsi quelques vérités de détails, il ne s'agit pas d'isoler et d'analyser quelques lambeaux détachés du grand tout de la nature, mais il faut encore, pour en avoir une connaissance suffisante, savoir la place qu'ils y occupent et le rôle qu'ils remplissent; il faut pouvoir remonter à leurs premiers antécédents et les suivre dans leurs conséquents; il faut, en un mot, en connaître la généalogie ascendante et descendante ou l'histoire complète, tant passée que future, dans la ligne directe non moins que dans les lignes collatérales, et

voilà ce qui, selon nous, défie tous les efforts et surpasse évidemment la capacité de l'esprit humain. Quel être, en effet, quel phénomène qui ne passe, pour arriver jusqu à nous, par une filière interminable de causes et de moyens : chaque événement dépend de mille événements et chaque fait de mille faits ; l'élévation ou la chute de tel personnage, de tel royaume se rapporte à tel acte ou à tel siècle antérieur ; de sorte que, par une chaîne indéfinie, qui s'étend depuis la naissance jusqu'à la fin du monde, tout ce qui a une réalité d'existence devient, à son tour, le principe d'autant de phénomènes qui suivent. Prenez, par exemple, en ligne directe, l'échelle ascendante ou descendante de cette simple progression que j'offre à vos méditations; sa singularité même, loin d'être un défaut, ne la rend que plus facile à saisir: vin, raisin, fleur, cep, air, chaleur, lumière, soleil, etc., remarquez que je ne prends ici ces termes que sous un seul aspect, au point de vue de leur succession, sans parler des points convergents ou divergents, comprenez que tous les êtres sont assujettis à un semblable enchaînement, et puis, si vous ne

pouvez pas m'assigner d'une manière précise la part, l'influence qu'une partie, que chaque anneau intermédiaire de la chaîne exerce sur celui qui le précède ou le suit et les uns sur les autres jusqu'à la résultante ou aux deux extrêmes, avouez que nous ne sommes pas encore arrivés à l'apogée de la science, et qu'il ne faut pas creuser très-bas pour trouver les limites infranchissables de notre puissance intellectuelle.

Mais là ne se borne pas la courte vue de l'homme ; la scission qui règne dans les esprits et par les esprits dans la science, annonce nécessairement en eux quelque vice radical; car l'objet de toute connaissance est véridique et se constitue essentiellement de vérité. Or, celle-ci ne peut évidemment être multiple dans sa nature, quand Dieu, dont elle est l'image, est simple dans son invariable unité. Et c'est encore la théorie des Rapports, qui, en vertu des déductions logiques, fait rentrer le multiple apparent dans une semblable unité ou du moins nous en rapproche le plus qu'il est possible. Si vous voulez vous en convaincre, appliquez nos principes dans les lignes collatérales des rapports

et vous verrez bientôt les résultats les plus divers dépendre et sortir d'un principe commun. Supposez, par exemple, une plante étrangère apportée d'un pays éloigné, et à son expertise appelez les hommes de la science, tels que naturaliste, médecin, peintre, chimiste et puis examinez. Le premier, avec Jussieu ou Linné, vous établit des classes et des familles, et sur l'inspection extérieure de la plante ou d'après le nombre de ses organes, il en a déjà fait un cryptogame ou un acotylédon ; le médecin en compose un remède, selon lui efficace contre une maladie jusque-là incurable ou aiguë ; le peintre étale ses larges feuilles au milieu d'un riant paysage et en fait le point culminant de son tableau ; le chimiste, enfin, la soumet au creuset de ses analyses et y découvre de nouveaux éléments ; ainsi, dans un même être, l'un voit des étamines, l'autre des propriétés morbifuges, celui-ci des couleurs, cet autre des principes chimiques, tous y voient des aperçus détachés, mais aucun n'y voit un ensemble, et c'est, en réalité, par un déchirement semblable que chaque homme, sous le coup d'une idée fixe, devient, en quelque sorte, le

centre de la science, brise tous les rapports naturels des êtres et n'en saisit qu'un faible débris; un œil plus exercé ou un esprit plus vaste et placé en dehors de toute position respective, entreverrait leurs harmonies naturelles et conserverait leurs rapports d'unité.

Si la science de l'homme est divisée, c'est donc moins dans son objet et dans son origine, que dans les bornes que nous lui donnons nous-mêmes et à cause des canaux isolés où nous dirigeons son cours. Affaiblie déjà par le temps et l'espace qu'elle doit parcourir, trop souvent elle se divise encore et s'altère dans ses transmissions multiformes, au sein de l'humanité; et après l'avoir reçue ainsi mutilée par les sens, par la tradition, par l'histoire, l'homme se trouve en quelque sorte dans l'impuissance de la coordonner dans un tout homogène, en comblant les mille lacunes qui la déchirent en autant de lambeaux.

Ce n'est pas que nous voulions incriminer aucunement les procédés existants; nous savons que toutes les méthodes sont ainsi faites, qu'elles participent toujours aux bornes

de notre esprit ; nous ajouterons de plus que l'homme, en vertu même de sa faiblesse, peut et doit isoler des objets unifiables en eux-mêmes et diviser ce que Dieu a voulu être uni; mais si l'on veut remonter aux principes fondamentaux de toute connaissance, et de vulgaire rendre la vérité vraiment philosophique, il faut bien revenir à la synthèse, partir d'une source commune et s'attacher à la mystérieuse chaîne des rapports.

Hiéroglyphes de la sagesse éternelle, fruits vivants des pensées du Tout-Puissant, les sciences ne peuvent, dans leur marche naturelle, se présenter que comme les gracieuses filles de la même mère et sous le jour lumineux de l'unité ; les doctrines qui se combattent et se divisent, flottent donc perdues dans le vide; elles aboutiront tôt ou tard à la mort.

Avouons-le, cependant, pour ne pas rendre ses espérances vaines et tromper ses efforts, l'homme malgré sa soif brûlante, n'arrivera jamais à ce but si désirable, l'unification complète des sciences. Dans Dieu, tous les genres de vérités, comme autant de

faisceaux divers, s'embrassent et s'unissent à leur indivisible sommet ; mais la nature des temporelles destinées de l'homme, demandait des épreuves, son esprit devait être humilié; il est donc nécessaire qu'il y ait entre tous les ordres de nos connaissances, de larges lacunes ou une obscurité du moins suffisante pour que glisse dans le désert de la vie, la nuée mystérieuse, et s'opère la rencontre de la science et de la foi. Voilà pourquoi toutes, et chacune de nos connaissances, sont comme autant de pyramides chargées d'hiéroglyphes où nous pouvons déchiffrer à peine quelques caractères et dont cependant l'ensemble peut seul constituer une histoire complète et en donner l'intelligence.

Et il y a lieu d'admirer ici nos livres sacrés qui, dans leur philosophie si sublime et si pure, nous disent formellement que parmi les œuvres de Dieu, il n'en est aucune dont l'homme trouve la raison dernière (1).

---

(1) *Intellexi quod omnium operum Dei, nullum possit homo invenire rationem. Eccles.* VIII, 17.

Mais ce qui appuie et confirme encore cette vérité, ce qui démontre d'une manière apodictique que nos connaissances, abstraites ou expérimentales, seront toujours très-bornées, c'est d'abord l'insaisissable subtilité des éléments chimiques qui anéantissent, pour ainsi dire, le point de démarcation qui se trouve entre la nature spirituelle et la nature matérielle, et ensuite, c'est l'impuissance où nous sommes d'avoir des organes ou d'inventer des moyens en rapport avec ces infiniments petits.

Quant à la première partie de notre proposition, nous dirons que les faits récemment acquis à la science, fortifiés d'ailleurs par de grandes autorités, tendent à démontrer que nous sommes bien éloignés de connaître la nature élémentaire des êtres qui sont indéfiniment subdivisibles, et toujours susceptibles de nouvelles décompositions. Mais, parce que nous ne serions pas facilement compris de tout le monde par les abstractions de la métaphysique et du calcul, que l'on nous permette d'exposer ici une classification de substances, au point de vue où nous les considérons. Elle pourra peut-être faire mieux

ressortir la justesse de notre observation.

Ce qui est, ce qui existe se manifeste à nous, tantôt d'une manière palpable, visible, perceptible enfin, à quelques-uns de nos sens; cette substance est divisible, pondérable, coercible, et dans ce cas, nous l'appelons rigoureusement *matière passive* ou *corps*.

Tantôt ce qui existe est impondérable en soi, infiniment subtil, invisible, impalpable, incoercible; cet être échappe à tous nos sens, ne se manifeste que d'une manière secondaire dans ses effets, et nous l'appelons *matière active, dynamique, forces*.

Enfin, ce qui est étranger à la nature et à toutes les dénominations de la matière pondérable, passive et active, ce qui échappe en soi à tous nos sens physiques, et se manifeste cependant par des effets sensibles en nous ou hors de nous, est connu, en philosophie et même dans le langage usuel, sous les noms d'*activité pure* ou d'*esprit*.

Sans doute, en suivant cette marche, on s'embarque dans une progression infinie; mais il ne s'ensuit pas de là qu'elle soit fausse. La terre l'emporte en densité sur le mercure,

le mercure sur l'eau, l'eau sur l'air, l'air sur la lumière, et la lumière est encore plus dense que l'éther de Descartes et d'Euler. Et qui pourrait me montrer un vice, un seul anneau rompu dans cette chaîne ontologique? Ceci nous amène à conjecturer qu'il y a une série interminable de degrés dans la divisibilité et la subtilité des êtres, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand, ou depuis un néant jusqu'à l'autre, en passant par l'être. Et c'est encore là un *Nec plus ultrà* que la science est forcée d'admettre, sans pouvoir le vérifier. C'est ainsi que Dieu laisse des traces ou des images de son infinité dans toutes ses œuvres; heureux ceux qui peuvent les y découvrir! De cette manière, et le troisième ordre de substances excepté, nous pouvons dire que le cercle parcouru par la cosmologie naturelle doit se réduire aux permutations réalisables suivantes : solides changés en liquides, liquides en gaz, gaz en fluides, et fluides en pondérables et impondérables, dont le résultat immédiat est de constituer les forces ou les agents. Cette conséquence ne sera pas difficile à admettre pour quiconque a observé que la nature n'agit jamais par

sauts et par bonds, qu'elle passe toujours insensiblement d'une quantité à l'autre et qu'elle n'arrive de la positive à la négative que par un nombre infini de milieux.

Si l'on veut maintenant se rendre compte de ces phénomènes et trouver en même temps la raison efficiente des lois naturelles, l'on est obligé d'admettre, avec la philosophie moderne, un principe dynamique, intrinsèque à tous les êtres, occulte, universel, hors de Dieu, quoique dépendant de lui dans son origine ; ou bien il faut supposer une chaîne continue, dont le premier anneau est actuellement en Dieu créateur, qui impose sa volonté aux puissances angéliques ; les anges communiquent le mouvement aux fluides impondérables et ceux-ci le déterminent à leur tour dans les corps solides gazeux ou liquides (1). Mais dans l'un et l'autre cas,

---

(1) Quelque singulière que paraisse cette dernière hypothèse, il faut convenir qu'il n'en est pas de plus raisonnable dès qu'on rejette la théorie de la dynamique universelle. Voilà ce qui explique pourquoi elle a été embrassée par un grand nombre de Pères de l'Église, et entr'autres par S.-Augustin, Origène, S.-Chrysostôme, Épiphane, Athénagore, Théo-

le principe, le pourquoi, l'explication de la vie, du mouvement et de toute loi naturelle, sera toujours attribuée à une cause inconnue en elle-même, mais créée, cause seconde, agissant sous l'influence actuelle ou virtuelle d'une cause première, incréée et créatrice, de Dieu.

Et ici nous nous arrêtons, pour ne pas effrayer plus long-temps la faiblesse de l'homme. Qu'il nous dise maintenant s'il possède et se raisonne la philosophie d'un si vaste système; qu'il m'explique le lien commun de tant d'agents et de leurs accords universels; qu'il éclaire enfin, à mes yeux, ces sources mystérieuses d'où découlent les lois du monde et l'explication des phénomènes de la nature, je lui élèverai un temple et il sera mon Dieu.

D'un autre côté, et toujours en confirma-

---

doret, etc.; Platon et Aristote pensèrent de même; S.-Thomas et quelques théologiens catholiques du moyen-âge ont également embrassé ce sentiment; enfin, le comte de Maistre pense que les corps célestes sont mus précisément, comme le corps humain, par des intelligences qui leur sont unies. (*Soirées, XI*e *Entr.*)

tion de notre thèse, il est bon d'observer que nous n'avons de contact ou de prise sur les choses extérieures et physiques, qu'autant que nous avons reçu des organes ou inventé des moyens en rapport avec ces choses. C'est ce qui explique pourquoi l'aveugle ne saurait avoir la science de la lumière et pourquoi celui qui est frappé de surdité ne peut se former une idée exacte du son. Mais tous, qui que nous soyons, nous sommes, relativement à la science, des aveugles, des sourds, des paralytiques, privés soit de l'usage de quelques sens, soit d'organes assez nombreux ou assez perfectionnés pour nous mettre en contact avec la nature universelle ou pour saisir la raison de quoique ce soit qui arrive sous le soleil. Dieu ne nous en a rien dit parce que ce n'était pas nécessaire, ou disons plutôt qu'il nous en prévient et nous en assure, mais il nous laisse ignorer ces choses parce que leur connaissance ne pouvait guère nous aider à atteindre notre destination. Reconnaissons-le donc avec l'Écriture, il existe une multitude d'êtres au-dessus de nos têtes, dans les entrailles inscrutables du globe ou au fond des mers, qui nous

sont inconnues et dont nous ne soupçonnons même pas l'existence (1). Cependant ces êtres, en vertu de leur existence incontestable et de leur activité individuelle, ont des propriétés, des rapports entre eux et avec le reste de l'univers ; car ils entrent dans le vaste système du monde, y exercent et en reçoivent une influence proportionnée à leur nature et à leur masse ; mais parce qu'ils sont placés en dehors de toute expérimentation, parce qu'ils n'ont point de contact avec nos organes et qu'ils n'en auront probablement jamais, ils sont pour nous comme s'ils n'étaient pas et feront toujours une lacune immense dans nos connaissances.

De cette double observation et principalement de la dernière, il suit qu'il ne faut pas jeter imprudemment l'accusation de sceptiques au front de ces hommes, qui, ne voyant le tout de rien ou ne comprenant pas tous les éléments d'aucune chose, ont protesté contre la science et avoué l'incapacité où est

---

(1) *Multa abscondita sunt majora his; pauca enim vidimus operum. Eccli.* XLIII, 36.

l'homme d'arriver jamais à une pleine et complète possession de la vérité; ce qu'on ne peut guère contester si l'on songe sérieusement à la brièveté de notre vie terrestre, aux bornes étroites de la raison humaine et à l'imperfection des instruments dont elle peut disposer.

PARAGRAPHE X. — Les Relations nous indiquent la fin de tous les êtres, et de l'homme en particulier.

Les Relations, outre les précieux avantages dont nous avons parlés, nous apprennent encore à connaître d'une manière très-précise la fin de tous les êtres, et de l'homme en particulier; c'est une vérité tellement incontestable, que la philosophie la regarde comme un de ses premiers axiomes : les moyens déterminent la fin, comme la fin indique suffisamment les moyens. Mais puisque un sujet si vaste dépasserait l'étendue d'un simple mémoire et dérangerait ses proportions, puisque, d'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit plusieurs fois, nous ne prenons des Relations que la partie qui doit servir de base à un travail subséquent, nous allons

nous borner à jeter quelques légers aperçus sur le sujet qui nous regarde d'une manière spéciale, la fin de la nature humaine.

Les considérations que nous avons faites antérieurement sur le grand nombre des Relations des êtres, et sur l'impuissance où est l'homme de les embrasser jamais dans leur ensemble, blessent d'abord, il est vrai, et humilient profondément notre orgueil; mais il faut convenir aussi, que tout en limitant l'objet de nos connaissances, en modérant et en restreignant nos prétentions parfois excessives, elles ne laissent pas que d'élever l'homme en l'abaissant, et de tourner bien plus à sa gloire qu'à son déshonneur. Une sérieuse attention sur cette péripétie à deux faces si diverses, trouve une explication facile dans le péché du premier homme, et devient, en même temps, la preuve la plus évincible de sa grandeur et de sa destination futures.

Il est incontestable qu'avant son péché, l'homme, dans tout son être, nous était de beaucoup supérieur. Il paraît avoir surpassé les générations qui sont venues depuis, tant en force corporelle qu'en longévité, et non

moins en énergie morale qu'en puissances intellectuelles; l'autorité de nos saints livres, et au besoin l'étude de l'antiquité, ne laissent aucun doute là-dessus (1). Nous ne savons pas, il est vrai, d'une manière précise, jusqu'où allait sa science, mais il est facile de conjecturer, d'après les mêmes autorités, qu'elle s'étendait infiniment, tant dans l'ordre de la nature, que dans celui de la grace. S.-Thomas pense même qu'Adam, s'il eût toujours vécu dans l'état d'innocence, n'aurait pas découvert une seule vérité naturelle dans tout le cours de sa vie; ses connaissances auraient pu changer de mode, mais, selon le docteur Angélique, elles n'auraient augmenté ni en nombre, ni en perfection; ce qui était pour lui science d'intuition ou de révélation immédiate et primitive, serait devenu science d'expérience; mais le temps, encore une fois,

(1) D'après les observations de la science géologique, il paraît démontré que, durant les premiers âges du monde, l'air était doué de propriétés plus pures et plus vitales. Si Dieu a voulu se servir des causes secondes pour diminuer l'existence temporaire de l'homme, on peut admettre que le Déluge aurait considérablement altéré la nature vivifiante de l'atmosphère.

n'aurait ajouté aucune espèce de connaissance à son riche savoir (1). Cependant sa science et ses facultés, quoique profondément affaiblies, ne tombèrent pas dans une décadence subite et complète, mais elles passèrent en grande partie dans la postérité d'Adam pendant plusieurs siècles. Les hommes, il est difficile de le nier, et un certain nombre de monuments échappés à la faulx du temps le confirment, les hommes antédéluviens paraissent donc avoir eu sur l'ordre naturel et divin, des connaissances qui échappent à tous nos moyens d'analyse et que n'a pas daigné nous apprendre la Suprême sagesse. Un grand nombre de philosophes de nos jours pensent même, et de ce nombre est le célèbre Lacordaire, que cette puissance prodigieuse n'est pas absolument perdue et qu'elle se manifeste naturellement dans certains états transitoires où l'ame peut se trouver. Quoi qu'il en soit de cette vérité si intéressante, et que nous examinerons ailleurs, les hommes d'autrefois voyaient sans efforts

---

(1) *Sum.. theol.* I part., q. 94, art. 3.

la science, tandis que nous ne l'acquérons qu'avec de pénibles efforts; au lieu de vérités éparses et de détails, ils en saisissaient ensemble compacte, homogène; ils lisaient enfin, et connaissaient naturellement dans et par les idées, les causes universelles et leurs effets les plus éloignés, tandis que nous nous contentons de quelque effet de peu d'importance; nous sommes heureux et fiers d'une trouvaille puérile et momentanée. Ne nous étonnons donc pas que tant de semblables prérogatives, qu'une science si universelle ait pu engendrer tant de perversité et de dégradation dans les premiers hommes, et que des crimes inouis aient attirés sur la terre un châtiment sans exemple, et nécessité une rénovation radicale de la race humaine (1). Après cette catastrophe univer-

---

(1) Si nos conjectures, à cet égard, s'écartent en quelques points de la vérité, vu l'absence de monuments historiques circonstanciés et précis, nous sommes néanmoins certain qu'elles demeurent vraies quant au fond. Voyez, du reste, le P. Debreyne, *Théorie biblique de la Cosmogonie,* p. 252; M. de Maistre, *Soir. de S.-Pétersbourg,* t. Ier, et surtout Schlegel, qui traite la question *ex professo,* dans son ouvrage intitulé : *Philosophie de la vie.*

selle, et par suite de la chute du jardin d'Eden, l'homme perdit bientôt les puissantes propriétés de son organisation, ainsi que la clef d'une grande partie des rapports physiques, que nous appelons aujourd'hui *secrets* ou *mystères de la nature*. Les Relations entre Dieu et l'homme étant rompues et changées, les rapports de celui-ci, avec toutes les créatures, changèrent de même. Un lugubre divorce brisa l'alliance intime qui le liait à la nature entière, et son corps, comme son intelligence, dégénérèrent sensiblement du beau idéal où ils avaient été créés : de là les défaillances de l'ame et du corps, les souffrances physiques et l'erreur. Du reste, ne perdons pas courage, *o felix culpa!* Il est facile à l'homme de se rappeler la grandeur d'où il est déchu ; il porte encore en lui-même des marques assez glorieuses de sa céleste origine. Quel est celui qui calcule les cieux et la profondeur des abîmes? Et cette pensée, qui, portée sur les ailes du génie, pénètre à l'instant les espaces incommensurables et la durée sans fin, qu'est-elle et qui me dira son prix? Non, arbitres fourvoyés de la science, qui n'avez d'ambition que pour descendre et

pour vous avilir, l'homme n'est pas un agrégat de molécules, ni simplement une statue vivante admirablement organisée; mais, le Créateur a comme épuisé toute sa puissance dans la production de son image; il a mis dans ce chef-d'œuvre, sorti de ses mains, un principe de distinction et d'honneur (1). Et l'homme est encore le roi de la nature et le terme de la création.

Que l'on retire l'homme de dessus la terre, tout y est sans beauté, sans harmonies, sans desseins, mais qu'on le remette sur son trône et le ramène dans son séjour, il devient à l'instant le lien de tout ce qui l'entoure, le centre où aboutissent tous les rayons épars du cercle des existences; la terre revêt toutes ses magnificences et livre ses services et ses richesses au libre vouloir de son dominateur. Quant à l'homme, il est trop grand; ses tendances, ses aspirations sont trop nobles pour avoir d'autre fin que Dieu lui-même. Le Créateur donne à l'oiseau des ailes pour traverser les airs, au poisson des nageoires pour

(1) *Homo cum in honore esset.*

fendre les eaux, au soleil des feux pour éclairer et chauffer notre terre; mais l'homme respire à peine dans cette vaste enceinte du monde physique; son esprit n'est pas à l'aise dans la science, il n'en atteindra jamais la hauteur, il n'a pas mission d'y arriver. L'on a beau faire des découvertes dans la physique et nous dire que tout est démontré, je n'en crois rien; autour de moi je ne vois que nuages, quand j'embrasse du regard de mon esprit la nature entière, et que, remontant aux principes des choses, je veux en surprendre les lois intimes et les suivre dans leur marche.

Comment, du reste, pourrait-il en être autrement, puisque l'homme ne connaît pas les Relations cosmologiques, et comment pourrait-il les connaître, quand il ignore la nature et la valeur intrinsèque des êtres?

Et ce dernier secret, qui pourrait nous l'apprendre? Il fut des hommes pénétrants, comme Mallebranche, patients comme Newton; il fut des hommes d'un prodigieux génie et qu'éclairait évidemment la lumière divine, comme les Augustin et les Thomas-

d'Aquin, et cependant, quelle n'a pas été l'impuissance des premiers, l'aveu modeste et résigné des seconds ? Problèmes faciles à proposer, vous demeurerez toujours insolubles. Et Dieu, qui dispense à son gré la lumière ou les ténèbres, garde le silence. Dieu nous met en état sans doute de connaître quelques pièces de son grand œuvre et l'usage que nous devons en faire ; il suscite, à cette fin, des hommes supérieurs, qui passent leur vie et usent leur santé dans des recherches sur le monde physique. Mais quelle que soit la brûlante ardeur qui les dévore et les talents qu'il leur donne, il les renferme toujours dans des bornes que nous ne dépassons pas. Et ces bornes sont placées entre le fond ou la constitution intime des êtres et leur dehors. L'impuissance où nous sommes d'aller au-delà, nous enseigne à quoi nous devons nous en tenir. Dieu nous donne les moyens de mesurer nos terres, d'élever de superbes édifices contre l'intempérie des saisons, d'observer les révolutions des astres, d'augmenter notre force ou plutôt d'aider notre faiblesse au moyen de machines, notre course au moyen de vapeurs, nos communi-

cations par les impondérables électriques et lumineux ; la bonté souveraine a bien voulu nous permettre ces choses et nous en donner les moyens pour les faire servir à nos usages. Hors de là, hors du rôle qui nous est assigné par la Providence, l'homme ne peut rien, il doit donc s'arrêter ; un pas de plus le mettrait hors de sa route et l'empêcherait d'atteindre jamais le terme de son voyage. Et que sommes-nous pour prétendre aller plus loin! ou plutôt que ne sommes-nous pas pour aspirer plus haut? Si la science d'aujourd'hui est incomplète, c'est qu'il y a un lendemain radieux ; si le temps présent n'est qu'une énigme pour l'esprit et une calamité pour le cœur, c'est qu'il a l'éternité pour terme ; notre frêle existence n'est elle-même qu'un verre qui va bientôt se briser pour renaître immortelle ; la terre et la société ne sont, en un mot, que pour recueillir le genre humain et le conduire à Dieu.

C'est Dieu, c'est ce grand Être, qui nous en avertit lui-même et qui nous réserve par-delà cette vie, les plus pures lumières et la solution de toutes les énigmes, comme un élément indispensable au bonheur des

siens (1). Et qu'un terme si glorieux est consolant! Que celui qui veut le trouver cesse donc de se plaindre des épreuves présentes, qu'il cesse de rechercher avec tant d'anxiété la nature du ciel ou de la terre et de leurs secrets, choses caduques et transitoires; mais que perçant les ombres du temps et ouvrant les voiles de l'avenir, il s'élève au-dessus des sens et des mondes, par-delà les espaces, dans l'union et l'amour intime de l'Être infiniment adorable; il y trouvera Jésus-Christ, la voie, la vérité et la vie, la fin de la loi ancienne et le principe de la loi nouvelle : *Hæc est vita æterna ut te solum verum Deum cognoscant* (2), *ut cognoscendo,* ajoute S.-Augustin, *natura rationalis te diligat, diligendo, in eo qui est æterna vita, æternaliter beatè vivat* (3).

---

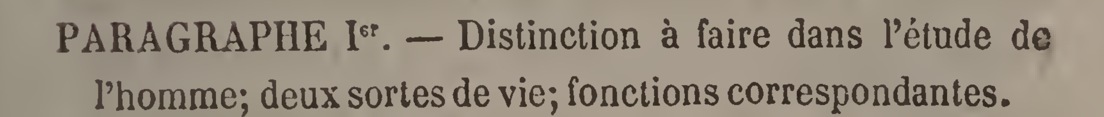
(1) *In lumine tuo videbimus lumen. — Nunc in enigm,* etc.

(2) *Joan.* XVII.

(3) *De cognitione veræ vitæ,* cap. I.

CHAPITRE II.

DE L'HOMME.



PARAGRAPHE I[er]. — Distinction à faire dans l'étude de l'homme; deux sortes de vie; fonctions correspondantes.

Nous avons vu la marche naturelle de notre entendement dans la recherche philosophique de la vérité. Dans tout être, avons-nous dit, l'ame seule exceptée, il convient de reconnaître un grand nombre de rapports, parce que tout être a plusieurs faces et comporte plusieurs parties. Tout principe composé peut donc se représenter sous la forme d'une circonférence dont nous n'apercevons que quelque point, ou d'un myriagone où nous ne saisissons que les quelques côtés tournés vers nous; il faudrait, pour que notre science fût complète, pouvoir nous placer au centre de

la circonférence et en dominer toute l'extension, ce qui n'est guère possible dans le plus grand nombre de cas. Si nos connaissances sont donc si incomplètes, si l'accroissement de la vérité est si lent, le progrès si mesuré, si peu sensible, on ne saurait en être étonné, quand on songe aux divers degrés d'activité qui travaillent dans les êtres, au nombre des puissances qu'ils renferment et à la variété des rapports qu'ils peuvent manifester.

Cette théorie, avons-nous dit, est universelle; nous pourrions donc la suivre facilement dans tout ordre de choses, et en montrer partout les heureux résultats. Mais comme il nous semble plus utile de borner ici les détails de notre méthode, après en avoir donné la clef, et de laisser à l'esprit de nos lecteurs le soin d'en faire eux-mêmes l'application, nous allons cesser de suivre, anneau par anneau, cette chaîne éminemment philosophique, nous réservant seulement le droit d'y revenir quand nous le jugerons convenable, ou que le sujet, pour être mieux compris, nous en fera une obligation.

Venons maintenant à l'étude de l'homme,

qui se présente immédiatement après celle de la nature et de ses lois.

Pour avoir une idée exacte de la construction d'une machine, le mécanicien commence par la décomposer; il démonte chaque ressort, chaque chaîne, chaque rouage; puis il étudie l'une après l'autre, et considère séparément toutes les pièces; enfin, il les rapproche, les réunit, rétablit leurs rapports et redonne à la machine sa première forme, sa puissance et son jeu. Faisons de même à l'égard de l'homme.

L'homme est un être composé, résumant en lui le fini et l'infini, la nature brute et organique, supérieur au monde physique, égal aux anges, inférieur seulement à Dieu; l'homme est donc plein de rapports, c'est tout un monde en miniature, un vrai MICROCOSME, il doit donc être un mystère à la science et à ses propres yeux. Cette vérité ressortira des considérations suivantes.

Deux êtres bien distincts et deux vies souscontraires constituent l'homme, le corps et l'ame, la vie organique et la vie spirituelle. Par la vie spirituelle, l'homme comprend, croit et espère; il diffère donc essentielle-

ment de la nature inorganique et purement animale. La vie physique le rend absolument semblable aux animaux, soumis comme eux à des besoins sensuels, et, comme eux, entraîné par des appétits grossiers qui doivent l'humilier profondément; le corps se rattache à l'ame, la vie de l'esprit à la vie des sens, par des liens indissolubles et nombreux.

L'ame humaine, quelle qu'en soit l'origine, quelle qu'en soit la nature, est, de l'aveu de tous les philosophes, ce sublime don de Dieu, cette précieuse substance qui dans nous, a reçu en partage l'intelligence et le sentiment. L'intelligence, appelée encore *perceptivité*, est la puissance active que possède notre esprit, de former des idées, de produire des jugements, de discerner le vrai du faux, le bien du mal, etc.; le sentiment, appelé encore *réceptivité intellectuelle*, est la puissance passive que notre ame possède d'éprouver ou de recevoir des impressions, des sensations quelconques, pénibles ou agréables. Bien que ces facultés, qui résument toutes les autres, aient pour sujet unique la même substance, on ne peut pas cependant confondre leurs termes

ou leur objet, qui est, d'une part, un acte à produire, et de l'autre une sensation à recevoir.

La vie organique, d'après tous les physiologistes, consiste dans l'ensemble des fonctions qui s'accomplissent dans nos organes et à l'aide de nos organes, par le moyen du principe vital. Ces fonctions sont de deux sortes : les unes forment la vie de relation et mettent l'homme en rapport avec les êtres qui l'environnent; les autres, qui constituent la vie de nutrition, servent à l'homme pour conserver, réparer au besoin ses forces et entretenir ses organes dans un bon état.

La vie de relation, qui doit seule nous occuper ici, s'exerce et s'entretient au moyen de quatre ressorts indispensables, savoir : 1° des éléments de notre être physique; 2° de l'encéphale ou système cérébro-spinal et nerveux, qui doit être considéré comme le siége de l'ame ou plutôt comme l'instrument dont elle se sert dans ses fonctions; 3° du principe vital ou fluide nerveux qui sert à transmettre au dedans les impressions extérieures, ou à communiquer au dehors les déterminations de l'ame; 4° enfin, de l'ame elle-même, prin-

cipe de nos sensations, cause première et efficiente de la plupart de nos mouvements.

Entrons de suite dans notre sujet.

PARAGRAPHE II. — Éléments du corps humain ; homogénité substantielle de la nature ; tout être équivaut à une force ; les substances les plus puissantes se rapprochent le plus de la simplicité ; délicatesse et puissance d'une machine proportionnée au nombre de ses rapports.

1° Éléments. La science, nous l'avons déjà dit, tend évidemment à ramener à l'unité tous les êtres de la nature ; et de fait, si Dieu, dont la sagesse est infinie, prend toujours les moyens les plus simples pour arriver à ses fins, il semble qu'il n'aura pas multiplié ses matériaux, pour produire son grand ouvrage. S'il l'a pu, il est convenable de penser qu'il l'a fait. L'a-t-il pu ? voilà donc à quoi se réduit toute la question. Quand nous demandons si Dieu a pu se servir de l'unité homogénique dans la fabrication du monde, ce n'est pas que nous voulions poser des limites à son pouvoir, mais encore faut-il que sa puissance ait pour terme ou pour objet les possibles, car les impossibles ne sont

rien. Or, bien qu'il ne soit pas aisé de démontrer la possibilité de cette unification des substances créées ou l'homogénité de tous les éléments, que la science moderne porte environ au nombre de 60, il nous serait assez difficile, d'un autre côté, de prouver, par des raisons victorieuses, que les éléments atomistiques auxquels doivent se réduire tous les corps, sont autant de natures diverses et n'ont rien de commun. Il nous semble même, que cette homogénité n'est plus guère contestable pour les impondérables, et si les pondérables paraissent répugner à cette loi, c'est moins par eux-mêmes, puisque leur nature nous échappe, qu'à cause des moyens d'analyse qui nous font défaut.

Si l'on nous demande pourquoi cette variété apparente d'êtres, nous dirons que la variété est le plus bel ornement de la terre et qu'il convenait à la sagesse divine de jeter sur ces objets, des différences telles que l'homme pût les distinguer sur-le-champ.

Et sans oublier qu'il y a toujours l'infini entre nous et Dieu, qu'il nous soit permis de comparer un instant l'acte créateur à l'œuvre de ses créatures, et de dire, que Dieu a

dû procéder, dans la confection de tous les mondes possibles, à peu près comme le potier à l'égard des productions de son industrie. Et de même que celui-ci, avec les mêmes matériaux et une substance identique, sait faire des vases utiles en tout genre, de lourds et de légers, de cylindriques et de coniques, de plans et de convexes, à faces rudes ou à faces unies, de même Dieu, ne trouvant aucune résistance où rien n'existait encore, a pu produire, avec un principe identique, les différentes formes, dimensions et propriétés que nous observons dans l'univers. Et si sa Sagesse, inépuisable en ressources, exigeait une certaine variété dans les formes, comme une condition indispensable à l'ordre social, la Simplicité de son être, type éternel de tout ce qui existe, demandait également l'unité dans la substance qu'il daignait employer à la coopération de ses desseins.

Après tout, il faut bien le reconnaître, notre doctrine n'est pas neuve, puisqu'on n'en a pas connu d'autre jusqu'au 18e siècle. La physique d'Aristote, le plus savant des philosophes de l'antiquité, ayant été exclusive-

ment suivie jusqu'à cette époque, il ressort que les écoles du moyen-âge que nous appelons quelquefois par dérision *décrépites*, étaient véritablement jeunes et qu'en se réglant sur Aristote, elles se rapprochaient bien plus près que nous de la vérité. Comme nous l'avons dit ailleurs, en effet, le philosophe de Stagire distingue, dans toute substance, la matière et la forme, et si la matière est variable et constitue le multiple, la forme intérieure est invariable et se réduit absolument à l'unité. Ainsi, d'après cette doctrine et quoique l'acte ne réponde jamais à la puissance, il faut dire que le feu peut devenir air, l'air peut devenir bois, le bois or, etc., de même l'animal vit du règne végétal, le végétal s'alimente du règne minéral, et le caillou donne lumière, électricité, feu, etc.; toutes ces choses sont même matière, et ne diffèrent que par la forme, qui seule peut changer. Aristote et les scholastiques ont donc regardé cette matière vague et indéterminée dont ils parlent si souvent dans leurs ouvrages, comme un fond générique, commun à leurs quatre ou cinq principes, ou comme le dernier terme où revient chaque

corps en se détruisant ; dans cette hypothèse, les corps ne diffèrent que par la forme extérieure, par la quantité, par le repos ou par le mouvement. Tel est l'enseignement de la philosophie du moyen âge, et, par un reste de cette tradition, nous entendons dire encore tous les jours : donnez-moi de la matière et du mouvement et je vous créerai un nouveau monde.

Que si l'on veut pénétrer plus avant dans cette question de haute métaphysique, nous émettrons volontiers une hypothèse qui ressort naturellement des deux sources de relations dont nous avons parlé plus haut, savoir de la dynamique universelle et de la cause exemplaire de ce monde, qui n'est autre que Dieu. Nous ne comptons pas réunir ici tous les sentiments : la certitude obtient à peine une domination semblable ; mais, outre que notre manière de voir est partagée par un grand nombre d'écrivains catholiques, nous la croyons très-propre à faire cesser cette hostilité envenimée, qui depuis long-temps divise le spiritualisme et le matérialisme, non moins dans la vie extérieure que dans les principes. L'on comprend

d'ailleurs, qu'il ne fut jamais si nécessaire qu'aujourd'hui de s'exprimer avec précision et de bien distinguer les vérités de la foi de celles qui sont laissées à la libre discussion de la science.

Nous disons donc que toute substance envisagée dans ses éléments premiers auxquels Dieu seul peut la réduire, semble se traduire par l'idée d'une force active. Mais cette force ne peut jamais être confondue avec une simple puissance dépourvue un seul instant d'action. Nous la considérons, au contraire, comme une force actuelle, perpétuellement agissante et possédant en elle-même le principe de son action. D'où il suit que toutes les existences, quoique ne formant pas une identité de substances, ont cependant un *substratum* commun ou un principe d'activité qui ne permet pas de les distinguer comme on a fait jusqu'ici en deux grandes classes, dont une se constituerait d'êtres simples et actifs et l'autre de substances inertes et composées. Point d'inertie dans la nature. Toutes les substances sont actives et les êtres que nous appelons *corps* se réduisent eux-mêmes à des éléments simples; le composé n'est qu'un

dérivé et ne se conçoit que par l'agrégation de plusieurs substances, ayant entre elles des rapports de coexistence voulues par le Créateur. La différence entre les substances spirituelles et les substances matérielles consiste donc uniquement dans la diversité de mode dont l'activité se manifeste dans les unes et dans les autres, selon les degrés ou les limites respectives que Dieu leur a assignées. Cette activité pouvant se manifester à différents degrés, il convient d'établir comme une échelle ontologique au moyen de laquelle toutes les substances ou les forces seront subordonnées les unes aux autres, depuis la plus faible en puissance jusqu'à la plus élevée; et même, si l'on veut, rien n'empêche de concevoir, au sommet de cette échelle, la puissance sans bornes, la force par excellence, Dieu, renfermant en lui-même, à un degré infiniment supérieur, toutes les forces inférieures.

L'énoncé de cette doctrine peut d'abord paraître dangereux à ceux qui ne voient partout que de la mécanique et ne prêtent aucune attention à la théorie des forces *ab intra;* mais, en définitive, il n'y a de changé dans

l'ancienne philosophie que la forme; le fond reste toujours le même. Et le matérialisme, qui consiste à nier la simplicité de l'ame ou sa distinction d'avec le corps, aura bien du mal, ce nous semble, à torturer cette doctrine au point de lui faire dire : *Je suis ta sœur.*

Remarquez-le bien, en effet, en admettant l'activité dans toutes les créatures, nous sommes bien éloigné d'accorder à toutes et à chacune d'elles, les mêmes prérogatives; nous reconnaissons formellement, au contraire, une différence spécifique très-marquée entre toutes les substances, et il nous semble, de plus, qu'au lieu de demeurer dans le vague et dans des abstractions insaisissables, la science ontologique prend, de cette manière, plus de consistance et de précision. Ainsi, dans l'homme, nous reconnaîtrons une activité qui en renferme éminemment tous les degrés inférieurs, et ces degrés iront toujours en décroissant, de manière que, immédiatement au-dessous de l'homme, cette faculté, soit dépourvue de pensée et de conscience, plus bas de sentiment, et ne se manifeste enfin, que par une brute spontanéité. Et, pour suivre une progression ascendante,

nous dirons que la matière est une force sans intelligence et sans aucune espèce de sensibilité, l'ame des animaux, une force douée de sensibilité mais sans intelligence, l'ame humaine, une force sensible, intelligente et morale, inférieure elle-même à l'esprit pur, à l'ange enfin, force intelligente plus parfaite que l'ame de l'homme, sans que nous puissions déterminer, dans notre état présent, en quoi consiste ce degré supérieur de perfection. Mais, comme l'activité que nous accordons aux êtres placés au-dessous de l'homme suffit, soit pour expliquer les phénomènes du monde physique, soit pour que ces êtres puissent atteindre leur fin relative, il convient de ne leur rien accorder davantage, comme inutile à leur destinée providentielle.

Ainsi, pour peu qu'on veuille jeter un coup-d'œil simple et dégagé de tout préjugé sur l'ensemble des êtres créés, on ne tarde pas à se convaincre que, dans l'universalité des choses, il y a une progression ascendante et descendante de perfection, de forces et de fins, depuis celui qui possède la plénitude de l'être jusqu'à celui qui est dépourvu de toute

réalité, le néant. Dieu, dans ce sens, est une force infinie, absolument active, dépourvue de toute espèce d'inertie et de limites. Le néant est l'inertie pure, sans aucune ombre d'activité. Entre ces deux pôles extrêmes de toute existence, se placent naturellement tous les êtres créés, doués, à des degrés différents, d'activité et d'inertie, en tant qu'ils imitent en quelque chose la nature de l'Être et participent du néant. Et telle est, dirons-nous avec un philosophe célèbre que nous citons toujours avec plaisir (1), telle est la doctrine qui nous semble s'accommoder très-bien aux observations les plus récentes de la science et qui évite heureusement les embarras inséparables de toute autre opinion.

A l'aide de ces considérations, et pour des raisons semblables, peut-être nous sera-t-il donné maintenant de comprendre une vérité qui se manifeste à tous les regards par la voix mille fois répétée de la nature, et à laquelle nous ne nous sommes pas montrés jusqu'ici assez attentifs, savoir : que les for-

---

(1) M. l'abbé Branchereau, *Prælectiones philosophiæ*, t. I, p. 402.

ces sont d'autant plus efficaces et plus puissantes, qu'elles se rapprochent le plus de la simplicité. Tout être, comme nous l'avons dit, est virtuellement simple; mais en réalité, il n'y a de simples que les esprits; ceux-ci doivent donc être ce qu'il y a de plus fort dans la nature; ceux-là doivent venir ensuite, avec des puissances relatives au degré de leur composition; et les faits semblent encore ici confirmer les principes. Homme peu réfléchi, cesse donc d'admirer que quelque chose de petit, puisse produire quelque chose de grand; c'est la plus simple loi de la nature.

Prends, non pas un barreau, mais un fil de fer, efforce-toi d'en séparer les parties avec tes mains, ou de rompre leur état de continuité, et si vains sont tes efforts, comprends, dès-lors, qu'une telle puissance y suppose un principe très-subtil.

Si tu vois sortir de nos machines des courants qui décomposent les sels, fondent les métaux, bouleversent l'organisation humaine, et sont même capables de tuer les plus vigoureux animaux, ne t'en étonne pas davantage, la loi ne fait que suivre son cours.

Enfin, si les miasmes délétères, qui flot-

tent dans l'air quand Dieu les envoie pour éprouver les justes ou châtier les coupables, engendrent parfois des fléaux terribles, le choléra, la peste, etc., pourquoi t'en étonner encore? Le principe morbifique qui se dérobe à tout calcul comme à tes analyses, ne te démontre-t-il pas d'avance sa formidable puissance par son insaisissable exiguité?

Mais quelques subtils que soient ces principes, nous les regardons encore comme composés, multiples dans leurs pôles, multiples dans leurs forces, et capables de se rapprocher de plus en plus de la nature et de la simplicité des esprits. L'esprit seul n'a qu'une force, parce que seul il est une substance simple, ou une vraie unité, sans relations intérieures, sans composition possible, et c'est ce qui rend sa force si puissante, si supérieure à celle des autres créatures, inférieure seulement à Dieu. Et, comme l'esprit est ce que nous connaissons de plus puissant, nous avons donné ce nom à Dieu, moins, il est vrai, pour signifier ce qu'il est, que pour dire ce qu'il n'est pas.

Malgré cette théorie sur l'homogénité des substances, qui semble simplifier consi-

dérablement la science expérimentale, la chimie reconnaîtra toujours pluralité d'éléments constitutifs dans l'homme ; l'anatomie comptera également plusieurs organes, la physiologie plusieurs fonctions, et nous devrons toujours dire que l'organisation de l'homme est plus composée que celle des autres animaux ; la structure des animaux plus composée que celle des végétaux, celle des vegétaux plus composée que celle des minéraux, et les minéraux eux-mêmes, chose assez singulière, et qui est contre l'opinion commune, ont, en quelque sorte, la nature qui se rapproche le plus de celle des esprits. Je dis, en quelque sorte ; car tous les éléments qui constituent le corps humain, sont réellement inorganiques, et c'est beaucoup moins la nature des molécules que leur disposition dans notre corps, qui distinguent au physique, soit les hommes, soit les animaux, des autres êtres connus. On conviendra de cette vérité sans peine, si l'on veut s'en tenir aux faits. Ainsi, que l'on pousse aussi loin que possible l'analyse du corps animal, qu'on le soumette aux procédés chimiques actuellement connus, et on obtien-

dra pour derniers résultats des éléments qui ne seront autres que ceux que nous appelons *inorganiques*, et que l'on rencontre dans toutes sortes de substances matérielles.

Et qu'y a-t-il d'étrange que la nature inorganique ait, avec le règne organique, des rapports frappants d'analogie et une étroite alliance! L'homme en particulier doit-il s'en étonner? N'est-ce pas du limon de la terre que le corps de l'homme a été formé, et à ce titre, n'en est-il pas le fils premier-né? N'est-ce pas en elle qu'il trouve sa nourriture, dont il s'assimile les éléments, et à laquelle il rend son enveloppe matérielle lorsque la voix du dernier départ se fait entendre?

Mais si nous considérons maintenant que tout organe suppose au moins une fonction correspondante, que chaque fibre, que chaque élément organique imperceptible à nos sens, saisissable seulement par notre imagination ou par le calcul, peut recevoir ou communiquer des modifications particulières et plus ou moins puissantes, selon la différence de volume, de figure, de consistance et de texture qu'elle peut intrinsèquement présenter, il sera vrai de conclure que, si la

connaissance de l'homme doit être regardée comme la première des sciences, elle en est aussi la plus difficile ; on comprendra, enfin, que si toute machine est compliquée en raison du nombre de ses rouages et de la multiplicité des fonctions qu'elle doit remplir, le corps humain est admirable, non moins dans son ingénieuse structure, que dans la variété de ses effets.

Considéré, en effet, sous le seul point de vue de ses dispositions organiques, il nous offre un exemple de complication que rien, dans la nature créée, ne saurait atteindre. Pas d'instrument de musique qui rivalise avec la parole vocale ; malgré les progrès de l'optique, l'œil annonce plus de perfection que les microscopes et les chambres obscures ; l'architecture trouve en lui un modèle, et lui emprunte plusieurs dessins et formes, la mécanique un grand nombre de pièces, et il n'y a guère de machines, dit Bossuet, qu'on ne trouve dans le corps humain (1).

Mais qui ne comprend, devant tant de

---

(1) *De la Connaissance de Dieu et de soi-même.*

merveilles, qu'un instrument si précieux doit nous être infiniment respectable, et que sa délicatesse doit être traitée avec toute sorte de ménagements et de soins. S'il est supérieur en beauté à tout ce qui l'entoure, il lui est inférieur en solidité; le nombre même et la perfection de ses organes ne font qu'entraîner en lui plus de dérangements et d'imperfections.

La machine la plus compliquée doit toujours être, en effet, la plus fragile et la plus facile à se déranger. Voilà ce qui donne à notre corps tant de faiblesse, l'expose si facilement à interrompre ses nombreuses correspondances, et le rend sujet à plus de maladies que tous les autres animaux. Un souffle peut en arrêter les rouages et en suspendre le jeu; et tel est le danger trop réel que court à chaque instant la machine humaine. Une miette de pain mal conduite ou trop précipitée, ôte la vie à l'une; une autre, c'est Cromwell, en est privée par un grain de sable; cette troisième perd son mouvement sans grain de sable, sans miette de pain, c'est en silence, et avec la vitesse d'une étincelle qui s'échappe d'un morceau de bois sec en hiver.

Fragiles horloges ! pauvres vivants, que vous touchez de bien près la mort! Et cependant, toute cette chétive création ricane, trotte, sautille, comme si son souffle vital était garanti par une compagnie d'assurance, comme si le ressort qui l'anime et le règle n'allait pas être bientôt arrêté, ou par une épingle qui se détachera de ses rouages, ou par un importun ciron qui viendra s'y interposer. N'est-il pas étrange, avec cela, ridicule, souverainement ridicule de les voir trouver trop haute l'ascension que le grand moteur a donnée à l'horloge de leur vie, et recourir, pour en accélérer le dérangement ou la détente, aux plus cruels des cirons, au suicide et aux armes meurtrières? Quant aux espèces végétales, minérales, et quant aux esprits, leurs fonctions étant moins nombreuses, doivent être plus uniformes et leur existence plus régulière... Et l'organisation humaine est plus facile à se détraquer que l'aile d'une mouche.

PARAGRAPHE III.—Encéphale ou système cérébro-spinal et nerveux; fonctions de l'encéphale; appréciation de la phrénologie.

2° ENCÉPHALE OU SYSTÈME CÉRÉBRO-SPINAL ET NERVEUX. Si l'on ne peut s'empêcher d'être frappé d'admiration et de s'élever jusqu'à Dieu, quand on considère l'ensemble de l'organisation humaine, il n'en est pas de même quand on n'en voit qu'une partie muette et froide, parce qu'elle est sans rapports. Alors les secrets admirables et les phénomènes sans nombre, dont notre corps est comme le sanctuaire, font place à un isolement sombre et plein de tristesse, où l'aridité du sujet fait disparaître tout intérêt. C'est ce qui nous aurait empêché d'entrer dans cette matière et de traiter une question purement technologique, si nous ne nous adressions à une jeunesse religieuse et virile qui s'attache plus aux choses qu'à la saveur qui les fait goûter.

D'ailleurs, nous l'avons déjà dit, il existe dans l'homme un être moral et un être physique, si intimement unis entre eux, qu'ils dépendent l'un de l'autre dans presque toutes

leurs fonctions. Il devient dès lors indispensable au philosophe chrétien d'emprunter à la physiologie des notions au moins suffisantes, soit pour mieux comprendre la nature et les facultés de l'intelligence, soit pour apprécier la valeur d'un grand nombre de systèmes somato-psychiques de nos écoles modernes, soit enfin pour combattre cette philosophie matérialiste qui voudrait tout expliquer dans l'homme par les seules lois de notre organisation.

Cependant, comme notre but est tout philosophique et qu'il s'agit ici d'une simple nomenclature mécanique, nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous permettre de ne toucher que très-légèrement les sujets qui vont courir sous nos yeux.

Le système cérébro-spinal et nerveux, dirons-nous donc avec les physiologistes, est cette substance nerveuse et molle, logée dans la cavité du crâne, ainsi que dans la colonne vertébrale, et dont l'ame se sert dans les fonctions ordinaires de l'intelligence, non moins que dans les sensations et dans l'exécution des mouvements soumis à sa volonté. Bien que la philosophie ne doive reconnaî-

tre ici qu'une substance homogène et identique ou un seul tout continu, différant seulement par la forme et le volume, nous le diviserons en quatre parties principales, que le dictionnaire anatomique appelle le *cerveau* proprement dit, le *cervelet*, la *moelle épinière* et les *nerfs*.

Le cerveau est la partie la plus volumineuse de l'encéphale et occupe toute la partie supérieure du crâne, depuis le front jusqu'à l'occiput. Il est séparé de devant en arrière, par un profond sillon qui constitue deux hémisphères parfaitement semblables. C'est entre ces hémisphères et au milieu du sillon que se trouve placée, comme un point de communication, une petite lame de substance blanche, appelée *corps calleux* et dont M. de la Peyronnie (1) a fait l'instrument de l'ame, tandis que notre célèbre Descartes le place dans la glande pinéale, qui se trouve entre le cervelet et le cerveau, cachée sous ce dernier.

---

(1) Célèbre médecin, employé comme premier chirurgien auprès de Louis XV, et mort à Versailles en 1747.

Le cervelet, de beaucoup inférieur au cerveau en volume, en diffère également par la forme et la structure; car, tandis que celui-ci est parsemé de circonvolutions ou d'enfractuosités irrégulières, le cervelet présente un grand nombre de lames unies et parallèlement placées. Il est, d'ailleurs, comme le cerveau, logé dans la même cavité du crâne.

La moelle épinière n'est que la continuation du cerveau et du cervelet, dont il a la même nature et partage les mêmes fonctions.

Enfin, de ces trois parties principales, mais à des points différents, se détachent les nerfs sous formes de cordons blanchâtres ou de troncs vigoureux qui donnent naissance à des branches nerveuses, et celles-ci à des rameaux, qui, divisés en ramuscules, se rendent, par des filets aussi subtils dans leur nature que variés dans leur marche, à travers tous les organes jusqu'à l'extrémité des derniers tissus.

Si nous considérons maintenant les fonctions que le système nerveux est destiné à remplir, nous dirons, en général, que le cerveau, quoi qu'en disent quelques utopistes modernes, doit être considéré comme le

siége ou comme l'instrument immédiat dont l'ame se sert dans ses nobles opérations. Cette assertion résulte principalement des faits suivants :

1° Quand on se livre aux travaux de l'esprit, il arrive fréquemment qu'on éprouve un sentiment de gêne, de tension ou même une véritable douleur; or, si l'expérience constate que c'est toujours au cerveau comme à la partie malade et jamais ailleurs, que nous rapportons ces fâcheuses conséquences, ne nous est-il pas permis de penser, en nous appuyant sur nos croyances naturelles, qu'ici comme ailleurs, l'expérience doit faire taire les théories?

2° L'histoire de la physiologie humaine a depuis long-temps observé que souvent, presque toujours une anomalie cérébrale, une altération ou une lésion quelconque dans la structure du cerveau, entraînaient des perturbations analogues dans les facultés intellectuelles; or, n'est-il pas encore permis de recourir à notre opinion, quand les faits deviennent inexplicables dans toute autre hypothèse, et que, de plus, l'on se trouve pressé par ce principe dont personne ne peut ici

méconnaître la force : *Sublata causa, tollitur effectus.*

3° Une troisième raison, que nous ne partageons pas absolument, mais que nous respectons, parce qu'elle vient d'une autorité à nos yeux grave (1), c'est qu'il existe un rapport constant entre le développement de l'encéphale et celui des facultés de l'esprit, proportion qui cadre assez bien avec le système que nous exposons ici et qui prouve, une fois de plus, que toute puissance a ses conditions d'exercice, et que l'influence du moyen sur l'effet, peut quelquefois n'être pas moindre que celle de la cause sur le moyen.

Cela admis, il ne demeure pas moins constant que le cerveau, loin d'être la cause des actes intellectuels, n'en est que la condition fortuite et ne peut être regardé que comme un instrument inerte, nécessaire, sans valeur propre indépendamment de l'ame et qui suppose de toute nécessité ce premier moteur.

---

(1) M. Branchereau, célèbre professeur de S.-Sulpice, à Paris, t. II.

Quant à savoir si le cerveau agit comme un organe unique et s'il faut admettre en lui un *sensorium commune* qui soit le centre de toutes les opérations intellectuelles, sensibles et volontaires, ou bien s'il faut le regarder comme un groupe de plusieurs organes, dont chacun serait affecté à la production d'un acte ou d'une opération particulière, nous dirons que cette question est encore en litige; mais peut-être en suivant la voix d'expérimentation dans laquelle les sciences physiologiques ont déjà fait tant de progrès, parviendra-t-on un jour à la résoudre et à élucider ce mystère. Alors seulement cessera cette controverse, de nos jours si débattue, entre les partisans de Gall et de Spurzheim qui se prononcent pour la pluralité organique, et un grand nombre d'autres physiologistes qui ne veulent admettre qu'une potentielle unité. Quoi qu'il en soit de cette controverse, et sans vouloir la trancher, faisons les remarques suivantes :

1° Si la phrénologie, qui représente l'opinion positive, a rencontré tant d'opposition, surtout parmi les catholiques, nous croyons pouvoir dire que c'est moins la doctrine elle-

même, que l'on a voulu combattre, que les résultats matérialistes qu'elle a paru entraîner. Et il faut bien reconnaître que, si chaque organe cérébral avait une vertu propre ou une activité particulière, d'où découlassent nécessairement toutes nos facultés intellectuelles et morales, c'en serait fait de l'immatérialité de notre ame, et notre esprit, regardé dès-lors comme un bâtard, devrait céder la place au souverain légitime, au cerveau.

Mais tel n'est pas le cas, tels ne semblent pas être les principes de la phrénologie bien entendue : et bien autres seront les conséquences, si l'on se borne à dire que les différentes parties du cerveau sont comme autant d'instruments mis au service des diverses facultés de l'ame et que celles-ci sont plus ou moins développées, selon que ceux-là se trouvent dans une condition meilleure, et remplissent à l'égard de l'ame, un rôle plus ou moins parfait. Et telle paraît avoir été la doctrine de Gall et de Spurzheim, auxquels, par conséquent, on ne saurait sans injustice faire le reproche d'avoir enseigné le matérialisme.

2° L'expérience paraît avoir démontré que

relativement à la production du mouvement volontaire et à la perception des sensations, l'ame se sert d'organes spéciaux situés dans le cerveau et dans le cervelet, puisqu'en retranchant ces organes, les facultés motrices ou sensitives correspondantes, cessent à l'instant; or, nous ne voyons pas, en partant de ce principe, pourquoi les hémisphères cérébraux, regardés comme les instruments ordinaires de l'ame, ne pourraient pas avoir, eux et leurs différentes parties, des attributs différents, selon la nature des actes que l'esprit veut remplir. Cette présomption passerait facilement à l'état de certitude si, comme le prétend un ancien auteur (1) et comme nous semblent le constater des faits récents, une lésion quelconque dans une partie du cerveau fait perdre à l'ame la faculté regardée comme correspondante et laisse les autres s'exercer comme auparavant. On comprend alors pourquoi l'opinion adverse, autrefois généralement admise, est abandon-

(1) Le vénérable Bède, écrivain du VIIIe siècle. *De Elementis philosophiæ*, lib. IV.

née de nos jours par le plus grand nombre des philosophes.

3° Tout en admettant, comme assez probable, la pluralité d'organes dans le cerveau et une correspondance aux facultés distinctes dans l'ame humaine, nous ne voulons pas dire, cependant, que le dénombrement et la localisation qu'en ont fait Gall et Spurzheim ou les physiologistes qui les ont suivi, soient vraies dans tous leurs détails ; nous croyons, au contraire, qu'un assez grand nombre de faits constatés, tant sur l'homme que sur les animaux, a démontré l'inexactitude de ces nomenclatures et les a rendues répréhensibles sur plusieurs points. De là, il suit seulement que les phrénologues n'ont pas porté à leur travail une attention assez sérieuse, des recherches assez patientes ou une expérimentation assez longue; mais il serait peu logique de conclure que la doctrine phrénologique doit être, en elle-même, regardée comme fausse et comme telle absolument abandonnée.

Encore une fois, dire que le matérialisme découle de la pluralité d'actions secondaires dans nos organes, c'est dire qu'un instru-

ment cesse d'avoir un moteur unique dès qu'il a plusieurs touches ou rend plusieurs sons; c'est conclure que tout orgue emporte nécessairement l'idée de pluralité dans l'artiste qui préside à son jeu.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette matière, parce qu'elle ne nous est pas assez familière et que, d'ailleurs, des hommes de l'art peuvent seuls convenablement la traiter; mais il nous semble qu'ici, comme sur d'autres questions, les noms ont triomphé des choses et que le grand nombre d'auteurs qui ont marché, pour la plupart, sur les pas les uns des autres, a couvert la voix de ceux qui, en plus petit nombre, mais plus calmes et plus recueillis, ont étudié cette question dans les faits, lui ont donné leur adhésion et ont également satisfait aux difficultés adverses les plus pressantes; ce qui est un vice capital dans la science expérimentale, où la probabilité intrinsèque et objective, devrait évidemment l'emporter toujours sur la probabilité extrinsèque et numérique.

PARAGRAPHE IV. — Principe vital; sa nature; différentes opinions; comment se transmet le mouvement et la sensibilité dans l'économie humaine.

3° PRINCIPE VITAL OU FLUIDE NERVEUX. Il existe dans l'homme, et de l'aveu de l'homme, un principe qui rend saisissable à l'esprit le monde extérieur, et fait passer au-dehors les déterminations de notre volonté. Le principe est invisible en lui-même, supérieur aux sens, mais nous le voyons dans ses résultats, et les yeux de notre ame, qui percent dans les réalités du monde invisible, ne sauraient en contester l'existence. C'est sur la foi de ce principe que repose en grande partie la vitalité physique de l'homme, et par lui que s'exerce la plupart des fonctions animales nutritives et de relation. Ce principe ou cet agent, quelle qu'en soit la nature, est connu dans la science sous les différents noms de *vie* ou de *force vitale* (1).

(1) Le principe de la vie organique, et qui est probablement aussi le sujet de la santé et de la maladie, a été

Si voulant approcher de la vérité, autant qu'il nous est permis de le faire, sur un sujet encore enveloppé de tant de mystères, si l'on veut savoir ce qu'est cet agent en lui-même, ou quelle est la cause des fonctions animales que l'on remarque dans l'homme, nous dirons que cette question n'est pas encore résolue d'une manière définitive; elle ne le sera peut-être jamais. A défaut de certitude, si rare dans ces matières, il nous est bien permis, il convient de marcher par la voie des hypothèses, semblables au voyageur, qui à défaut d'une voie sûre, prend celle qu'il croit le rapprocher le plus du terme de ses désirs.

Trois opinions différentes partagent les auteurs compétents sur la nature du principe vital, ou de cette cause puissante; nous allons les exposer succinctement, nous nous permettrons ensuite d'en faire l'appréciation. La première, est de ceux qui ne veulent voir

---

diversement appelé, par différents auteurs, *esprits animaux, archée, ame physique, principe vital, force motrice, ame corporée, nature humaine*, etc., etc.

dans la vie qu'une propriété ou une action particulière de l'ame, représentée par trois manifestations différentes, selon qu'elle produit des phénomènes intellectuels, sensibles ou vitaux. Sous le premier rapport, elle serait ame raisonnable; sous le second, ame sensible; sous le troisième, ame végétative. Et tel paraît avoir été le sentiment d'Aristote et de Saint-Thomas.

La deuxième opinion réunit tous ceux qui regardent le principe vital comme une seconde ame, moins parfaite que l'ame raisonnable, mais esprit comme elle. De ce nombre, on compte surtout : MM. de Maistre, Tandel, professeur à l'Université de Liège, et le modeste et judicieux Ubaghs, professeur de philosophie à l'Université de Louvain.

La troisième opinion est de ceux qui regardent la vie comme un principe matériel, très-subtil et identique avec le fluide électrique, galvanique, calorique, etc. Tous ceux qui embrassent ce sentiment, font remarquer avec raison que ce fluide, pour produire les effets qu'on lui attribue, suppose nécessairement l'existence de l'ame, c'est-à-dire

qu'il doit agir sous son influence et sa direction.

Si l'on nous demande maintenant, quelle est, de ces trois opinions, la plus probable, nous dirons que les faits nombreux, revendiqués par la physique moderne, bien supérieure à celle d'Aristote, nous empêchent de nous prononcer pour la première opinion; nous en apportons plus loin les raisons.

A l'égard de la deuxième opinion, nous ferons remarquer que, si l'on a cru par-là se rapprocher de la philosophie ancienne, en confondant le principe vital *anima* avec le principe spirituel *mens,* on s'est trompé. Ni les Grecs, ni les Latins ne confondirent jamais absolument ces deux termes, ou du moins il faut convenir qu'ils n'eurent point en vue de traiter la question *ex professo,* et de résoudre cette difficulté. Que l'intelligence *mens,* dit M. de Maistre, soit la même chose que le principe sensible *anima,* ou que ce principe qu'on appelle encore le *principe vital,* et qui est la vie, puisse être quelque chose de matériel, absolument dénué de connaissance et de conscience, c'est ce que

je ne croirai jamais (1). Mais alors, peut-on répondre à ce judicieux écrivain, pour lequel, d'ailleurs, nous professons le plus profond respect, si ce principe est spirituel, doué de *connaissance et de conscience*, comment pouvez-vous le distinguer de l'ame? Et si vous lui donnez la même nature, comment et pourquoi vous refusez-vous à admettre deux ames dans l'homme et les conséquences malheureuses qui découleraient inévitablement de cette doctrine?

Reste donc la troisième opinion, qui, sans être définitivement acquise à la science, offre néanmoins la plus grande somme de probabilité, et doit être regardée, jusqu'à ce moment, comme la mieux fondée; d'abord parce qu'elle est aujourd'hui la plus répandue parmi les hommes spéciaux à ce genre d'études; ensuite, parce qu'elle présente moins de difficultés et prête moins à la critique, et enfin, parce que, mieux que ses rivales, elle explique plus facilement les faits en question (2).

---

(1) *Soirées de S.-Pétersb.*, t. II, *V*e *Entret.*

(2) Si l'on nous objectait que la Sainte-Écriture ne fait nulle part mention de cette troisième substance, nous dirions pour toute réponse, qu'elle ne parle pas non plus de l'exis-

En partant du même principe, et suivant les mêmes voies, il sera facile maintenant, de répondre à la question de savoir, comment et par quel agent s'accomplit, dans l'économie humaine, la double transmission du mouvement et de la sensibilité dont nous avons parlé plus haut.

Le docteur Briggs, qui initia Newton à l'étude de l'astronomie, avait cru, sans doute, résoudre ce problème en regardant les nerfs comme des cordes vibrantes, à l'instar de celles d'un violon; mais puisque, dans cette supposition, les nerfs devraient être tendus, isolés et affermis à leurs extrémités, ce que l'expérience infirme d'une manière incontestable, il suit qu'il faut avoir recours à cette force électrique, appelée jadis *fluide*

---

tence du Nouveau-Monde, ni des découvertes de l'astronomie; d'ailleurs, si nous voulions argutier ou profiter seulement des libertés d'une exégèse légitime, nous ne manquerions pas d'auteurs après Rosenmuler (*Scholies*, vol. 1er, p. 35), qui, par l'expression hébraïque *nashamat kiim*, entendent l'ame ou le principe vital, c'est le *Την Ψυχην* des Grecs, et par le mot *naphash* l'ame pensante ou le *Τον νουν*. Ne serait-ce pas la raison pour laquelle le nom d'*esprit* est toujours employé à l'égard de Dieu et jamais celui d'*ame?*

nerveux, ou *esprit vitaux.* Ainsi d'après cette théorie, la communication du mouvement et de la sensibilité se fait du cerveau à l'extrémité des nerfs, et réciproquement des nerfs au cerveau, par le moyen de cet agent matériel, mais impondérable et infiniment subtil. Le cerveau chargé de sécréter ce fluide, en est le foyer ou le réservoir commun; les nerfs n'en sont que les conducteurs.

Mais que l'on ne se méprenne pas sur la valeur réelle de nos paroles. En nommant la matière, le cerveau et les nerfs, nous nous garderons bien de ne voir ici, avec tant de médecins matérialistes ou d'Athées, qu'un simple travail de la nature organique ou tout au plus un phénomène nerveux. Toute faculté comme tout agent, a ses conditions d'exercice, et quoique, vu l'état encore arriéré de nos connaissances physiologiques, nous ne puissions pas expliquer d'une manière adéquate la communication intime de l'ame avec le corps, il n'est pas permis, cependant, de nier l'intervention de celle-là dans tous les actes de l'hypostase humaine; de même, si nous reconnaissons comme indispensable l'emploi d'agents très-subtils,

mais matériels dans les fonctions multiples de notre organisation, ou dans le jeu de ses rouages, il ne suit pas qu'ils produisent, comme cause unique, tous les phénomènes physiologiques ou soient même doués de quelque efficacité indépendante de la volonté. Tous nos actes sont en quelque sorte psycho-somatiques : il n'en est peut-être pas de purement moral ni de purement physique. L'homme, en effet, nous l'avons dit bien des fois, est un être mixte, il tient au monde physique par son corps, et au monde des esprits par son ame : *anima rationalis et caro unus est homo*. L'une et l'autre substance, et non pas l'une sans l'autre, doivent donc concourir simultanément dans tout ce qui se fait en nous comme par nous; et quand nous ne verrions pas le rapport de ces substances avec les effets qu'elles produisent, quand nous ignorerions à jamais les moyens dont elles les produisent, nous devrions encore répondre ici comme ailleurs, que la raison c'est la volonté du Tout-Puissant. La physique a ses énigmes, comme la Religion ses mystères, et quand les détracteurs de la foi rejetteront nos dogmes parce qu'ils ne peuvent les com-

prendre, nous aurons toujours à les presser sur tant d'œuvres de la nature, qu'ils saisissent encore moins.

Nous dirons donc que c'est un acte de la volonté qui nous fait remuer le bras; oui, c'est la volonté, c'est notre ame qui envoie à ce bras, à cet œil, à ce pied, à ce muscle, avec ce degré de force et dans telle direction, ce fluide vital que nous démontrerons plus bas exister dans l'économie humaine, résider dans le cerveau et produire, transmis par les nerfs, tous les mouvements qui dépendent de cette même volonté.

Ce système, qui explique beaucoup mieux que celui de Briggs, la rapidité incroyable de nos mouvements et de nos sensations, est d'ailleurs, en parfait accord avec nos découvertes les plus récentes, tant en physique qu'en physiologie. Et voilà ce qui le fait admettre universellement aujourd'hui. Nous croirions cependant manquer au calcul des probabilités et aux règles de la prudence, si nous n'ajoutions pas, avec un judicieux philosophe (1),

(1) M. Magnet, de S.-Sulpice, ex-prof. de philos. à Paris.

que cette hypothèse n'a pas encore acquis un degré suffisant de certitude, pour qu'on puisse la regarder comme définitivement assurée à la science.

En partant de cette doctrine, il nous semble qu'il serait facile d'en faire de nombreuses applications, et de l'utiliser, non moins en philosophie que dans les sciences naturelles, sur un grand nombre de phénomènes qui irritent continuellement la curiosité de notre esprit, et n'ont eu d'autres explications que de pures et stériles conjectures. Combien de fois, par exemple, l'homme n'a-t-il pas cherché à sonder cet état mystérieux du sommeil, compagnon mort de son existence? combien de fois l'esprit d'investigation qui nous est naturel, n'a-t-il pas cherché à pénétrer le secret principe de ces maladies nerveuses et opiniâtres qui déroutent la science la plus consommée? Qui ne s'est demandé quelquefois si l'ame captive abandonne prématurément sa prison, ou si le principe vital se concentre comme dans un fort intérieur sur un seul point de l'organisation humaine, quand l'insensibilité ou la paralysie s'empare simultanément ou succes-

sivement de tous nos organes, et les réduit, pour ainsi dire, à l'état de mort? qui ne voit, enfin, que cette question renferme en elle-même tout l'homme, et qu'elle peut projeter les plus vives lumières sur les deux pôles de son existence actuelle; je veux signifier par-là le double mystère de son animation primitive et de sa mort.

Or, il nous semble qu'en suivant fidèlement ici la théorie des Relations, et des analogies qui en sont la conséquence, on est amené à conclure que, dans ces questions, et dans d'autres semblables, le principe vital joue un grand rôle, et que le temps et les faits le feront probablement regarder un jour comme l'unique agent de tous les phénomènes de la vie.

PARAGRAPHE V. — Ame humaine; sa nature, sa puissance.

4° Ame humaine. Si la noblesse d'une science se tire toujours de l'élévation de son objet ou de l'importance de ses résultats, nous pouvons dire que rien n'étant plus précieux que notre ame, son étude est ce qu'il

y a de plus pressant pour nos intérêts, et doit réveiller toute notre application.

Rien de si facile que de se former une idée exacte et une conviction profonde de la nature de l'ame, quand on réfléchit sur les signes caractéristiques de toute substance spirituelle, savoir : l'immuable unité de sa substance, la liberté dans ses déterminations, l'intelligence des rapports que certains moyens ont avec leur fin, et enfin, la perception des êtres moraux abstraits ou purement possibles. Or, comme l'expérience et la raison nous apprennent que ces opérations appartiennent à l'ame seule, et qu'elles ne peuvent convenir à un principe aveugle et nécessaire, tel que la matière, nous concluons que le principe sensible et pensant qui nous anime, est une substance spirituelle qui ne peut être en prise à rien de matériel. Voilà ce qui a fait de cette vérité capitale un dogme de foi philosophique, consacré par tous les âges et par les hommes que nous regardons, à juste titre, comme les rois de la pensée.

Les philosophes se sont demandés souvent si la nature de l'ame était facile à connaître:

et ils ont donné des réponses contraires et quelquefois contradictoires, selon le point de vue où ils se sont placés. Descartes, ce Platon chrétien que l'on admire toujours alors même qu'il s'égare, Descartes a dit que la nature de l'esprit est plus connue que celle de toute autre chose (1), et son plus intime ami, Mallebranche, a répondu que nous connaissions notre ame beaucoup plus imparfaitement que nous ne connaissons l'étendue (2). L'un et l'autre nous semblent avoir raison, la contradiction n'est qu'apparente; ou disons plutôt que le tort de ces deux grands philosophes est de n'avoir pas porté la question sur le même terrain, en faisant l'un et l'autre abstraction de l'intime connexion qui existe entre la matière et l'esprit réunis dans l'hypostase humaine. L'esprit, en tant qu'être simple ou exempt de composition, ne peut avoir de rapports en lui-même et doit par conséquent constituer un objet de simple

---

(1) *Réponse aux cinquièmes objections contre la deuxième médit.*

(2) *Recherche de la vérité, éclaircis.* p. 352. Ed. Pralard, Paris, 1678.

vue; voilà pourquoi il est substantiellement partout où il agit; mais envisagé dans la matière qui lui adhère, il reçoit de celle-ci autant de modifications que nous en remarquons en elle et en subit jusqu'à un certain point les lois. C'est même à cause des rapports nombreux qui rendent notre ame si dépendante du corps, que s'est élevée une controverse qui dure encore et qui, pleine d'intérêt en elle-même, ne manquerait pas d'être utile et de lever bien des difficultés, si elle était un jour résolue.

Il est certain, disons-nous, qu'il y a souvent une grande différence entre une ame humaine et une autre ame humaine en genre de lumières, de talents, de qualités aimables, etc. Cette différence si frappante est-elle radicale ou accidentelle, vient-elle de la différente perfection des organes matériels auxquels l'ame est unie et dont elle dépend dans ses fonctions, ou bien vient-elle d'une inégale perfection intrinsèque et substantielle dans la nature même des ames? tel est le point de la controverse.

Les raisons qui portent à admettre l'identité substantielle sont d'abord, que souvent

il n'a fallu qu'un accident, par exemple une chute, la perte d'un parent ou d'un ami pour que l'ame d'un homme de génie devînt au-dessous de l'homme du commun ou même à l'égal de celle d'un aliéné. Ce qui prouve encore, d'après les partisans de cette opinion, que la différence des ames humaines identiques, au fond, ne dépend que de la différence des organes auxquels elles sont unies, c'est d'un côté, qu'on les voit toutes croître, se fortifier ou s'affaiblir avec le corps, et que de l'autre il y a un tel rapport entre le volume du cerveau et le développement de l'esprit, qu'en voyant le premier on peut donner la mesure du second.

Les raisons qui portent à admettre une inégalité intrinsèque et substantielle sont :

Premièrement, la croyance générale, qui paraît favoriser assez ce sentiment. Il est peu d'hommes, ce semble, qui puissent regarder comme substantiellement identiques, en genre de génie, les ames de Pradon et de Corneille, en genre de qualités aimables, les ames de Néron et de Titus, en genre de qualités guerrières, les ames de César et d'Auguste, de Charles-le-Chauve et de Napoléon.

Secondement, tout porte à croire que Dieu a mis une différence intrinsèque dans les esprits, quand on remarque qu'il a mis des degrés de perfection si différents et si variés dans les individus de toutes les espèces soumises à nos observations, par exemple entre les corps humains, les animaux, les végétaux, les minéraux, etc., et cette dernière opinion, sans nous donner la certitude, paraît avoir beaucoup plus de probabilité.

Quoi qu'il en soit de la nature de l'ame, il est certain qu'elle est soumise aux lois générales du corps qu'elle anime, et qu'elle doit recevoir l'influence de tout ce qui arrive à celui-ci, des saisons, des lieux, des aliments, etc. Aussi, dire et préciser quelles modifications ce principe tout spirituel, subit dans son union avec le corps, quelles, en se séparant du corps, quelle est sa puissance dans le premier cas, ou sa puissance dans le second, serait une prétention par trop ridicule et qui annoncerait à coup sûr, moins de science que de témérité. S.-Augustin, qu'on n'accusera pas d'être un mince philosophe, qui avait fait une étude approfondie de ces questions et qui nous en a même laissé un

ouvrage très-remarquable, commence par avouer que pour ce qui regarde la nature de l'ame, il n'en sait absolument rien : *Substantiam ejus nominare non possum* (1). Et, après avoir passé en revue les relations diverses ou les modifications sans nombre qn'elle doit incontestablement éprouver dans ses correspondances continuelles avec le corps, il finit encore son ouvrage, par l'humble aveu de son ignorance : *Utinam,* s'écrie-t-il en s'adressant à son ami Evodius, *o utinam doctissimum aliquem et etiam eloquentissimum, et omnino sapientissimum perfectumque hominem de hoc ambo interrogare possemus* (2).

Quand il s'agit de l'ame, nous devons donc, selon la haute pensée d'Euler (3), nous devons être contents quand nos idées ne renferment rien de révoltant. C'est donc faire preuve de sagesse que de ne pas se prononcer précipitamment sur la puissance de notre ame ; nous savons bien assurément, qu'en tant qu'être créé elle a des limites,

---

(1) *De quantitate animæ,* lib. I, cap. I.

(2) *De quant. anim.* cap. 33.

(3) *Lettres à une princesse d'Allem.* t. I, let. XXI.

mais il nous semble bien difficile, sinon impossible, de pouvoir jamais, dans notre état présent, les assigner avec une entière certitude. La raison en est toujours dans les principes exposés plus haut. Pour se prononcer en effet sur la convenance ou l'incompatibilité des termes dans une proposition, des attributs d'une chose ou des causes avec leurs effets dans l'ordre naturel ou surnaturel, il est nécessaire, avant tout, de bien posséder soit le rapport de ces termes entr'eux, soit les différentes puissances des êtres sur toute l'échelle ontologique; et comme les êtres varient de puissance selon la place qu'ils occupent dans cette même échelle, il suit que les possibles qui leur correspondent devront varier de degrés comme eux. L'impossible à l'égard de l'ame ne peut donc être prononcé par l'homme, puisque les rapports de l'ame, soit avec le petit monde qu'elle gouverne, soit avec les autres êtres de la nature, nous demeureront probablement toujours inconnus. La voie qui peut nous mener aux résultats les plus concluants sur la nature de notre ame est encore peut-être l'expérimentation ou la démonstration que

l'on dit se faire *à posteriori*. Quand on remarque, en effet, que la psychologie rationnelle n'a de fondement que dans la psychologie expérimentale, il est facile d'entrevoir les lumières que peut jeter sur les études du premier ordre, l'observation des phénomènes psychiques et externes qui constituent le second. Voilà ce qui nous a fait porter, pendant deux années consécutives et dans un but tout psychologique, un examen sévère et expérimental à l'étude dont nous allons poser les fondements. Ce n'est pas que nous prétendions aucunement imposer ici notre opinion à personne; mais nous nous bornons à exprimer notre sentiment particulier sur des faits qui nous sont aujourd'hui constatés et que nous avons niés et combattus pendant huit ans. Cette question résume d'ailleurs et confirme tout ce que nous venons de dire, tant sur les éléments de notre être physique et sur le principe de la vie que sur l'action nerveuse et la puissance extraordinaire de notre ame.

PARAGRAPHE VI. — Électrisation humaine (magnétisme humain); observations préliminaires; préjugés, nature, existence, effets de l'électrisation.

L'électrisation humaine et le somnambulisme artificiel qui l'accompagne, sont deux erreurs graves ou deux vérités incontestables : dans l'un et l'autre cas il appartient au philosophe de les étudier attentivement, afin de les combattre avec courage ou de les proclamer sans faiblesse, selon qu'elles seront trouvées vraies ou fausses, bonnes ou mauvaises. C'est ce que nous allons faire en peu de mots, sans nous arrêter au côté purement moral de cette question.

Remarquons d'abord, que l'électrisation humaine est généralement traitée avec tant d'acharnement ou d'enthousiasme, soit qu'on la défende ou qu'on l'attaque, qu'il est bien difficile, sous tant de couleurs qui la défigurent, de reconnaître ses véritables traits; de là, l'indispensable nécessité de faire le vide dans notre esprit et d'écarter tous les obstacles qui pourraient obscurcir ou voiler à nos yeux la lumière pure de la vérité. Ces obsta-

cles, dans la question qui nous occupe, viennent principalement de trois sources, savoir : de l'ignorance, des préjugés et de la nouveauté au moins apparente de cette découverte. Il nous aurait suffi de les indiquer, si nous ne connaissions l'empire absolu qu'ils exercent sur les esprits même les mieux intentionnés et c'est ce qui nous a déterminés à les exposer ici.

Ignorance. Si la pratique de l'électrisation humaine n'exige ni étude, ni connaissances préliminaires, il n'en est pas de même de sa théorie ou de l'explication philosophique et satisfaisante qu'on peut en donner. Nous l'avons dit, plus une question est compliquée et renferme de relations, c'est-à-dire, de causes et d'effets, plus il faut y apporter de lumières et réunir de connaissances pour l'embrasser dans toutes ses parties et l'étudier avec succès. La question de l'électrisation humaine est de ce genre : tous ceux qui voudront l'étudier sans de longues et fortes études, ne pourront que tomber dans de grands et nombreux égards. Il conviendrait, ce nous semble, pour prendre un parti raisonnable et faire poids dans cette matière,

d'avoir des notions plus qu'élémentaires de physique et de psychologie. Les données fournies en même temps par la science, la raison et la foi, nous paraissent indispensables pour étudier et expliquer convenablement une question si épineuse. On comprendra l'importance de cette remarque, si l'on fait attention que certains fluides impondérables très-subtils, et l'ame humaine, considérés dans tous leurs rapports, paraissent jouer ici le rôle principal.

Préjugés. Dans tout ordre de vérités et de sciences, le savant comme l'ignorant, doit avant tout se dépouiller de ses préjugés. Mais que cette maladie est commune et qu'il est difficile de l'extirper. En dehors et antérieurement à toute découverte, il est des croyances communes, des habitudes intellectuelles qui ont jetées de profondes racines; et quelle répugnance n'éprouve pas le sentiment universel pour se rapprocher des résultats nouveaux de la science. Au dedans et parmi les partis intéressés, quels conflits, quels orages! Qu'on en juge par l'histoire de la question présente. A en croire certains auteurs, partisans outrés de

cette science, il fallait regarder le mesmérisme comme la médecine universelle et comme la clef mystérieuse de tous les phénomènes naturels; d'autres, au contraire, se croyant en possession de toute science et de toute vérité, ont répondu à cette prétention par le dédain et le sourire, et quand on a voulu leur proposer de voir, ils ont détourné la tête et refusé de voir la lumière. C'est que la saine et calme raison n'était ni d'un côté ni de l'autre, c'est que, dans cette question, comme dans la plupart de celles qui s'agitent, le préjugé, ce prisme trompeur de notre intelligence, éblouit nos yeux et empêche notre ame de voir la vérité.

Nouveauté. On ne peut guère disconvenir d'une chose, c'est que tout fait insolite ou nouveau nous étonne et nous frappe vivement; il en est de même de toutes les découvertes rares, et s'il est arrivé quelquefois que l'homme ait donné son assentiment à des fables grossières ou à des erreurs monstrueuses, il n'est pas moins certain que les plus belles inventions, ainsi que les plus utiles secrets de la nature ont d'abord été poursuivis des plus longues comme des plus

cruelles persécutions. Colomb, Copernic, Harvey, Képler, Descartes, Galilée, Caüs et tant d'autres en sont la preuve, et leur vie agitée ne peut que prêter beaucoup aux réflexions du sage, et le rendre assez indifférent au blâme comme à la faveur d'un monde si injuste dans ses appréciations (1). Que ces exemples nous servent au moins de leçon. Ne donnons pas à chaque idée nouvelle notre enthousiasme et notre appui, mais ne l'étouffons pas non plus par esprit de système, sans preuve et surtout sans examen. Venons au fait.

L'action appelée jusqu'ici *Magnétisme animal* ou *Mesmerisme*, nous l'appelons ÉLECTRISATION HUMAINE, parce que d'un côté, nous ne la

---

(1) On comprend bien que les persécutions auxquelles nous faisons ici allusion sont venues d'ailleurs que du côté de l'Église. La vie de Galilée seule se rattache à l'histoire ecclésiastique, et s'il faut convenir qu'une assemblée de théologiens a été peu heureuse dans ses décisions à l'égard du célèbre astronome, cela ne peut porter la plus légère atteinte à l'infaillible autorité de la cour romaine. Il est d'ailleurs des mesures de prudence que commandait le siècle de Galilée, et qui n'ont plus de raison d'être dans le nôtre. Gardons-nous bien de juger deux époques si différentes du même point de vue!

considérons que dans l'homme, et que de l'autre, nous croyons pouvoir en chercher l'origine dans l'électricité, que la science actuelle admet, au moins à l'état latent, dans chacun de nous.

Nous ne donnerons pas, de cette espèce d'électrisation, une définition exacte et précise; de semblables définitions sont impossibles dans la plupart des choses naturelles qui affectent nos sens, et constituent l'objet de l'ordre physique, telles que l'air, le feu, l'eau, les forces, etc. Pour bien faire connaître ces choses, il n'est alors qu'un seul moyen, c'est d'en faire la description ou d'expliquer les effets sensibles, d'où il est ensuite facile de remonter aux causes.

Disons-le donc tout de suite, nous entendons par électrisation humaine, l'influence physique et morale que l'homme exerce sur son semblable, sur lui-même, sur les animaux, les végétaux, et en général sur toute la matière organique ou non-organisée. L'électrisation humaine, considérée seulement en nous, se compose d'une série d'effets ou phénomènes insolites, et par-là même extraordinaires, que l'homme développe sur un

autre homme avec plus ou moins de succès, selon les dispositions physiques et morales, dans lesquelles ils se trouvent l'un et l'autre placés. Ces phénomènes sont dus à différentes causes, dont la première paraît être un agent très-subtil, et connu dans la science sous les divers noms de *fluide nerveux, vital, électrique* ou *magnétique*. C'est ce fluide, dont la nature nous échappe, mais dont on ne peut guère nier l'existence, qui paraît produire entre deux individus une influence réciproque ou une série de rapports inexplicables. La puissance de cet agent est telle, d'après les partisans de cette théorie nouvelle, que, mise à la disposition et sous la direction de l'ame humaine, elle agirait à des distances considérables, opérerait des guérisons incurables par les secours ordinaires de la médecine, développerait des facultés nouvelles d'une manière prodigieuse, etc.

Demander si l'électrisation humaine et le somnambulisme qui l'accompagne quelquefois existent, est une question qui ne peut être résolue que par les faits eux-mêmes ou par la discussion des témoignages qui les rapportent. Or, en partant de ce principe, et

en mettant de côté l'expérience personnelle que tout homme peut avoir en tout temps sur cette question, nous disons que celui qui, dégagé de tout préjugé, considère le nombre et la qualité des savants distingués qui, doués d'une raison froide et d'un esprit éclairé, s'occupent sérieusement de cette science à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Cherbourg, dans toutes nos grandes villes, en Angleterre, en Prusse, en Allemagne, en Suède, en Russie, en Asie, en Amérique, et dans les quatre parties du monde, nous disons que celui qui considère cet imposant témoignage d'autorités dans les ouvrages publiés sur cette matière, ne peut révoquer en doute la réalité de l'électrisation humaine, et que nier une vérité si bien constatée, serait ériger en dogme le scepticisme le plus universel sur tout ce dont nous ne sommes pas nous-mêmes les témoins (1).

(1) On peut dire que la question de l'électrisation humaine est tombée dans l'enseignement public, quand on la voit admise ou traitée par les philosophies de Louvain, de S.-Sulpice, de Soissons, etc.; en théologie par les Gousset, les Gury, les Maupied, les Guillois, etc.; en médecine par les

Ainsi, reconnaissons-le sans crainte puérile comme sans espérances chimériques, l'électrisation humaine et le somnambulisme artificiel sont des faits, et ceux-là mêmes qui, comme nous y voient de graves dangers pour la santé, pour les mœurs et peut-être pour la foi, dans quelques ames ignorantes ou faibles, ne peuvent guère plus en contester sérieusement la réalité.

Mais dans l'électrisation humaine comme dans le somnambulisme, nous devons distinguer un grand nombre de nuances et de variétés dans les effets. Pour plus de clarté et de méthode, nous croyons pouvoir les ranger en trois groupes principaux, savoir : les phénomènes sensibles qui se manifestent souvent sans sommeil, quoiqu'ils en soient quelquefois les précurseurs ; le sommeil lui-même électrique; enfin, le somnambulisme

---

Charpignon, les Descuret, les Cruveiller, les Georget qui lui dut sa conversion au spiritualisme, etc.; en physique, dans les lettres, par un grand nombre d'hommes et d'ouvrages remarquables ; vouloir en contester la réalité n'accuserait plus désormais que mauvaise foi ou une ignorance impardonnable.

artificiel, dit encore *lucidité électrique*. Les deux premiers constituent ce que nous appelons *électrisation humaine*, le troisième porte le nom de *somnambulisme*; les deux premiers sont purement physiques, le troisième appartient principalement à la psychologie; voici leurs signes caractéristiques :

Le premier groupe se réduit aux traits suivants :

Augmentation de la chaleur ou du froid dans les membres, accélération ou ralentissement sensible de la respiration, bâillements, soupirs, pleurs, rires indépendants de la volonté, pesanteur des paupières, des bras, des jambes, difficulté de parler, engourdissement de tout le corps, souvent petits mouvements convulsifs; et si le fluide électrique est trop abondant ou mal administré, il peut y avoir une véritable commotion semblable à celle d'une bouteille de Leyde, et qui n'est pas sans danger.

Le second groupe se reconnaît aux signes suivants :

Après avoir donné l'un ou l'autre de ces signes, certains sujets tombent quelquefois dans un état particulier appelé *sommeil électri-*

que. Ce sommeil ne diffère en rien, du moins extérieurement, de celui que tout homme éprouve par suite des fatigues de la journée, et pour réparer ses forces. Comme le sommeil naturel, le sommeil électrique est profond ou léger, tantôt paisible, et tantôt agité ou accompagné de rêves et de songes. Dans quelques-uns, le sommeil est si profond, que ni un grand bruit, ni les attouchements réitérés ne peuvent le détruire sans le secours de l'électriseur lui-même. C'est même ce qui nous semble constituer, pour les mœurs, un danger dont nous aurons occasion de parler plus bas.

Au troisième groupe correspond le somnambulisme.

Le somnambulisme peut être considéré sous le double rapport physique et moral de l'électrisé. Nous allons en prendre les principaux caractères dans la philosophie si estimable de S.-Sulpice, qui elle-même les a empruntés en grande partie à l'excellent ouvrage de M. Barreau, sur cette matière (1).

---

(1) Le magnétisme humain en cour de Rome et en cour de cassation, sous le rapport moral, religieux et scienti-

Les somnambules électriques sont, au physique, d'une affectibilité extrême ou d'une insensibilité absolue.

Les somnambules affectibles, se trouvent dans un état plein de dangers, et qui offre fort peu davantage; leurs sens acquièrent alors une impressionnabilité extraordinaire; le moindre contact produit en eux l'effet d'une décharge électrique plus ou moins forte, selon que l'attouchement est plus ou moins violent. Le coup pourrait devenir foudroyant, leur faire perdre la lucidité dont ils sont doués, engendrer en eux de graves maladies, et peut-être la mort. L'ouïe, l'odorat, le goût de ces somnambules, paraissent doués de la même impressionnabilité.

Les somnambules insensibles présentent des phénomènes tout opposés. Ils sont privés momentanément de l'usage de leurs sens physiques, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher. Les bruits les plus intenses, les odeurs les plus fortes, ne font aucun effet sur ces sujets; le corps, en un

---

fique. A Paris, chez Sagnier et Bray, 64, rue des Saint-Pères.

mot, paraît tout-à-fait insensible à la violence du fer et du feu, non moins qu'aux opérations chirurgicales les plus terribles et les plus douloureuses. Ainsi, l'amputation d'un bras, d'une jambe, l'extraction des dents, de cancers, etc., ont été maintes fois opérées sans douleur et sans aucun accident subséquent, deux conditions que l'on ne rencontre pas toujours dans l'état d'insensibilité produite par le chloroforme et l'éther.

Bien qu'extraordinaires, les phénomènes physiques ne sont pas néanmoins comparables aux phénomènes psychiques.

Voici d'après M. Barreau, dont le bon esprit nous est parfaitement connu, une partie des phénomènes psychologiques que l'on remarque dans la lucidité électrique. « Les somnambules lucides, dit cet auteur, possèdent la faculté prodigieuse de voir à travers les corps dits *opaques*, sans le secours des yeux du corps qui, d'ailleurs, sont exactement fermés ou comprimés sous d'épais bandeaux. Ils ont la prévision intérieure et extérieure, portent leurs regards dans des lieux éloignés et à eux inconnus; souvent ils en

font une description exacte, ainsi que des objets et des personnes qui peuvent s'y trouver. Mais ce qui intéresse au plus haut degré notre pauvre nature, c'est que ces somnambules, usant de la faculté de voir à travers les corps opaques, inspectent toutes les parties internes et externes du corps humain, signalent celles qui sont attaquées, le siége et la cause du mal, les progrès et la complication de la maladie, quelquefois même sa durée. Enfin, ils connaissent les moyens ou les remèdes efficaces pour obtenir la guérison, ou au moins toute amélioration possible. Non-seulement ils exercent cette précieuse faculté pour se guérir eux-mêmes, mais encore dans l'intérêt des malades qui se soumettent à leur direction (1). »

En résumé, voir à distance et à travers les corps sans le secours des yeux, connaître d'une manière plus parfaite la nature et les propriétés des choses présentes ou éloignées, apprécier plus sûrement que dans l'état de veille, les effets dans leurs causes, pouvoir

(1) *Le Magnétisme humain en cour de Rome*, etc., p. 258. Paris, 1845.

enfin utiliser ces diverses facultés en médecine, en philosophie, etc., tel est l'ensemble des phénomènes que l'on remarque dans le somnambulisme électrique, et qui sont bien dignes, ce nous semble, d'être sérieusement étudiées.

Et qui ne voit que l'esprit de l'homme rappelle évidemment ici la grandeur d'où il est déchu, et cet état primitif d'innocence, si riche de lumières, qui permit à Adam d'appeler les animaux, les plantes et leurs propriétés par des noms significatifs?

La philosophie de S.-Sulpice passe ensuite à la manière admirable dont s'exerce cette vue de notre ame, phénomène assez extraordinaire, sans doute, mais dont la rareté semble constituer tout le merveilleux; nous continuons ici à suivre ce travail remarquable, dont le seul défaut est d'être trop succinct (1).

(1) Quand nous nommons simplement la philosophie de S.-Sulpice, sans autre désignation spéciale, c'est toujours l'ouvrage de M. Branchereau dont nous voulons parler; et nous devons à la vérité, non moins qu'à la justice, de reconnaître ici que parmi tant de bons cours de philosophie qui ont paru en France depuis près de vingt-cinq ans, il n'en

La lucidité magnétique et ordinaire, y est-il dit, s'exerce, selon les individus, de trois manières, directement, par sensation et par la communication des pensées. La vue directe consiste en ce que le somnambule peut acquérir la connaissance de plusieurs objets, qu'il ne pourrait connaître dans l'état ordinaire, même à l'aide des organes des sens. Ainsi, non-seulement il aperçoit, les yeux fermés et couverts d'un bandeau épais, les objets qui l'entourent; il découvre même les objets placés à une grande distance, pénétrant ainsi, de son regard, les retraites les plus cachées.

La vue par sensation consiste en ce que les somnambules étant mis en rapport avec d'autres personnes, surtout avec des malades sur l'état desquels on désire leur avis, entrent avec ces personnes dans une communication si intime de tout ce qu'elles éprouvent, qu'ils ressentent eux mêmes mo-

---

est peut-être aucun qui égale celui dont il est ici question, tant sous le rapport de l'étendue, de la méthode et de la forme, que sous le rapport de la science et du fonds.

mentanément tous les symptômes de leur mal. Ce n'est qu'alors que le somnambule est en état de prescrire un régime et les remèdes convenables.

La vue par la communication des pensées, est plus extraordinaire encore. Elle consiste en ce que le somnambule peut lire dans la pensée de ceux avec lesquels on le met en communication, lors même que rien à l'extérieur ne la manifeste, pourvu, néanmoins, qu'elle soit nettement formulée dans l'esprit (1).

Nota. Nous prions tous ceux qui liront l'exposé succinct des effets physico-psychologiques, que nous venons d'énumérer, de donner une attention spéciale aux remarques suivantes, sans lesquelles nos observations seraient mal comprises et peut-être dénaturées.

a) Inutile de faire remarquer que nous ne parlons ici que des faits réels, positifs et que nous regardons comme le produit de l'électrisation humaine; le nombre des faits négatifs, c'est-à-dire des expériences qui man-

---

(1) *Prælectiones philosophiæ*, t. II, p. 299.

quent, ne produisent rien ou ne présentent que des faits douteux, et qui peuvent être le résultat du charlatanisme ou du compérage, sont bien plus nombreux; nous en avons été nous-même plusieurs fois les témoins.

b) Nous sommes loin de prétendre que ces effets, ci-dessus mentionnés, soient toujours utiles; nous les regardons, en général, comme indifférents pour le bien et le mal; s'ils peuvent donc soulager et guérir, ils peuvent aussi occasionner des accidents et engendrer des maladies, selon les dispositions physiques ou morales de l'électriseur et de l'électrisé et autres circonstances de mode et de temps.

c) Les effets, tant physiques que somnambuliques, qui viennent d'être énumérés, sont généraux; il est donc très-rare qu'ils se déclarent tous et toujours de la même manière, dans le même ordre et dans le même espace de temps; il ne suffit donc pas qu'une personne soit lucide pour qu'elle puisse offrir tous les phénomènes attribués au somnambulisme électrique; et c'est encore là une erreur très-répandue.

d) Il n'y a pas moins de différence en-

tre électriser, endormir et somnambuliser, qu'entre vivre, sentir et parler. Le dernier état suppose sans doute les deux autres, mais les deux premiers existent indépendamment du dernier.

c) Dans le cas où certains phénomènes somnambuliques et même le somnambulisme tout entier, serait erreur, mensonge ou l'œuvre d'une puissance diabolique, la question de l'électrisation humaine demeurerait intacte, puisque la lucidité électrique n'est qu'un phénomène accidentel et même assez rare de l'électrisation humaine.

PARAGRAPHE VII. — Cause générale et causes particulières des phénomènes physiques et psycologiques de l'électrisation humaine.

Tout effet suppose une cause, voilà un axiome philosophique. Vouloir se borner à la connaissance d'un fait, sans remonter jusqu'à la cause qui le produit, ce serait réduire l'esprit humain à des fonctions de sensation et lui interdire le plus noble usage de son intelligence, voilà une vérité incontestable. Mais quand, dans une question, il se

rencontre plusieurs effets ou plusieurs ordres d'effets qui ne peuvent être attribués à une même cause, il est indispensable alors de les rapporter à plusieurs causes différentes. C'est encore une vérité qui a toute la valeur d'un axiome. La question de l'électrisation humaine est une question complexe renfermant plusieurs ordres de phénomènes, des faits psychiques et des faits psychologiques. On ne peut donc s'empêcher d'y appliquer le principe que nous venons d'établir et qu'indique facilement la théorie des Rapports. Nous allons donc rechercher en premier lieu, la cause générale des effets physiques ; nous passerons ensuite à la cause spéciale des mêmes phénomènes pour exposer enfin dans une troisième considération, les deux seules opinions aujourd'hui en présence, sur la cause des faits psychologiques.

1° Et d'abord pour ce qui regarde les effets physiques de l'électrisation humaine, c'est-à-dire, tous ceux que nous comprenons dans les deux premiers groupes, ainsi que ceux que présente l'état physique des somnambules, nous croyons que la cause en

est naturelle et physique, et qu'on ne peut sans prévention y voir quelque chose de surnaturel. Nous allons ici laisser parler quelques hommes, dont le caractère et l'autorité personnelle sont d'un grand poids. « Nous avons la confiance, dit l'abbé Maupied, professeur d'écriture-sainte à la Sorbonne et membre de plusieurs sociétés savantes, nous avons la confiance que les théologiens qui voudront peser les faits et les lois physiques et physiologiques que nous avons invoqués dans notre thèse (du magnétisme), ne se hâteront pas de traiter de superstitieux et de diabolique, ce qui peut, en définitive, s'expliquer par les analogies des lois et des faits naturels connus.... Nous avouerons même que le démon peut en tirer parti en certains cas, comme il tire parti de tous les phénomènes naturels ; mais il n'en est ni la cause ni l'agent, et son action ne peut y être toujours mêlée. Nous le répétons, ce sont des phénomènes naturels qui ne peuvent être mauvais en eux-mêmes (1). »

---

(1) *Revue d'Antropologie catholique,* 1re année, t. I, n° 6

Voici un pieux et savant auteur dont l'ouvrage n'est pas moins estimé que connu et qui répond directement à notre question. « Le magnétisme animal, dit l'abbé Guillois, est-il quelque chose de naturel ou bien ne doit-on y voir qu'une intervention diabolique? Nous pensons qu'on ne saurait, sans prévention, admettre ce dernier sentiment. Il y a sans doute bien des faits magnétiques qui tombent dans le domaine de la jonglerie et du compérage, mais il en est d'autres qui sont attestés par des hommes dont on ne peut mettre en doute ni les lumières, ni la prudence, ni la probité, et qui, quoique inexplicables, ne paraissent pas sortir de la classe des faits physiques et psychologiques (1). »

Enfin, écoutons ce que le savant et judicieux archevêque de Reims dit au sujet des miracles : « Les effets étonnants de l'électricité, les résultats non moins frappants de galvanisme, les phénomènes physiologiques

(1) *Explication du Catéchisme*, par M. l'abbé GUILLOIS, curé du Mans, 5e édition, p. 101.

du *magnétisme animal*, n'ont jamais été des miracles qu'aux yeux des ignorants. Sans en découvrir ou en expliquer suffisamment la cause, l'observateur n'a jamais douté qu'elle n'existât dans la nature, puisque les effets répondent constamment et proportionnellement à des opérations identiques et naturelles (1). »

En citant seulement des plumes ecclésiastiques et des noms si connus, nous avons voulu nous exempter de donner plus d'extension à cette matière. On comprend bien d'ailleurs que nous ne pourrions qu'avoir gain de cause auprès des laïques, dont un si grand nombre, hélas! professe le matérialisme et croit à peine à l'existence de Dieu et à ses propres destinées.

Ce qu'il y a de clair et de certain dans une chose quelconque, ne doit jamais être nié à cause de l'obscur ou de l'incertain qui pourrait se trouver dans la même chose. C'est un principe en philosopbie que nous établissons plus bas. Il nous paraît donc, qu'alors

(1) *Théologie dogmatique* de Mgr Gousset, 4e édit. p. 299.

même que nous ne pourrions donner aucune explication des phénomènes électriques, que quand même nous ne verrions pas leur rapport avec les causes qui les produisent et que l'électrisation humaine ne pourrait jamais se présenter au monde comme science ou comme une démonstration précise et satisfaisante, l'ensemble de ces effets physiologiques n'en constituerait pas moins une des branches les plus intéressantes des connaissances humaines. Mais nous ne sommes pas tout-à-fait réduits à cette extrémité dans la question qui nous occupe; un grand nombre d'expériences et de faits récents permet d'établir une hypothèse très-raisonnable et d'embrasser une opinion aussi éclairée que prudente sur la cause des phénomènes physiologiques de l'électrisation humaine.

Voici cette hypothèse, à laquelle nous adhérons volontiers, jusqu'à meilleure explication.

D'abord dans l'état actuel de la science il est généralement reconnu et moralement certain qu'outre l'ame et cette masse organique qu'on appelle le *corps*, on doit encore admettre dans l'homme une troisième sub-

stance, connue généralement sous le nom de *fluide nerveux* ou *vital*. C'est ce fluide ou substance matérielle très subtile, que les physiologistes regardent comme le principe second, qui, conduit par les nerfs et mis sous la direction de l'ame humaine, préside aux doubles fonctions du mouvement et de la sensibilité.

Non-seulement l'existence du fluide nerveux dans l'homme est un fait peu contestable, mais encore et toujours, d'après l'état actuel de la science, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'identité ou du moins la grande analogie entre le fluide vital ou nerveux et l'électricité, le galvanisme et le magnétisme minéral. Voici quelques faits qui viennent à l'appui de ces deux premières assertions.

1° La pile de Volta, ou le galvanisme appliqué à des cadavres humains, reproduit les mêmes phénomènes vitaux que nous remarquons dans un homme vivant. Ainsi, des cadavres soumis à cette expérimentation une demi-heure après la mort, présentent des mouvements respiratoires, agitent les jambes et les bras, se dressent sur leur séant,

ouvrent et roulent les yeux dans leurs orbites, tordent la bouche de manière à faire frissonner les spectateurs, et offrent enfin le tableau des plus cruelles souffrances.

Or, nous le demandons aux hommes de bonne foi, peut-on reconnaître une identité si frappante dans les phénomènes, sans supposer au moins une grande analogie dans la cause qui les produit?

2° L'application de l'électricité peut opérer la digestion, en rétablir le cours si elle est interrompue, activer les sécrétions et remédier à des paralysies de la sensibilité et du mouvement; mille faits le constatent.

3° La science physique et chimique proclame aujourd'hui comme principe incontestable que, dès que deux substances hétérogènes sont en contact, il y a produit d'électricité, et que toute action chimique, c'est-à-dire combinaison ou décomposition d'éléments divers, met en liberté une certaine quantité de fluide électrique.

La circulation, les sécrétions, la digestion et autres fonctions animales, actions purement chimiques, feraient-elles exception à ce principe, aussi général que constaté?

4° Enfin, c'est l'opinion des physiciens et chimistes célèbres, dont les travaux sont connus de tout le monde savant, de Berzélius, Prévost, Dumas, Becquerel, Matteucci, et autres savants de nos jours.

Non-seulement le fluide vital ou nerveux existe dans l'homme, non-seulement il doit être regardé comme identique ou analogue avec le fluide électrique, mais encore ce même fluide existe dans l'homme à l'état libre, c'est-à-dire que l'homme peut le communiquer à son gré par contact et à distance à un autre individu. Voici quelques faits qui semblent prouver notre assertion.

1° Il est à peu près unanimement reconnu que l'homme envoie de son cerveau, que nous comparons à un appareil galvanique composé de la substance grise et blanche, le fluide destiné à produire le mouvement dans tel ou tel membre avec une telle abondance, une telle énergie. Mais pourquoi, en mettant en contact l'extrémité de son doigt avec celui d'une autre personne, le fluide émané de notre cerveau ne passerait-il pas dans le système nerveux de cette personne, comme le

fluide électrique passe dans la bobine de fils métalliques la plus enchevêtrée? Et de même, comme l'air est un excellent conducteur, qu'est-ce qui s'oppose à ce que l'ame humaine puisse envoyer ce même fluide à distance, comme y est envoyé celui de nos machines?

2° Nous ne voyons pas pourquoi l'on refuserait à l'homme le pouvoir de transmettre à un autre individu ce fluide électrique ou nerveux, tandis que nous reconnaissons cette propriété dans huit ou dix espèces d'animaux, tels que la torpille, le gymnote électrique ou anguille de Surinam, le silure, etc., qui envoient à distance et dirigent ce fluide dans tel ou tel sens, selon leurs besoins et leurs volontés, soit pour arrêter, tuer leurs adversaires, ou en faire leur proie.

3° Un assez grand nombre de fois on a vu l'aimantation spontanée de plusieurs instruments se produire sur des individus. Ce phénomène se remarque surtout chez les cataleptiques. Pendant les jours qui précèdent leur crise nerveuse, on les voit aimanter des tourne-vis, des pince-bruxelles, de sorte que ces instruments peuvent soulever de la limaille de fer, des aiguilles d'acier, etc.

4° Cette opinion est celle des plus savants physiciens et des plus habiles physiologistes. Tous reconnaissent que, dans l'électricité animale, non moins que dans le calorique, dans l'électricité de nos machines, et dans le magnétisme minéral, le fluide ne s'arrête pas à la superficie ou à la surface des corps, mais qu'il s'élance au-dehors avec un certain degré de force ou une certaine énergie, que doit augmenter prodigieusement la volonté de l'homme, et qui forme ainsi un rayonnement nerveux ou une sphère d'activité, absolument semblable à celle des corps chauds ou électrisés.

En résumé, si cette question appartient plus à la logique des faits qu'à celle de la métaphysique, elle nous paraît définitivement résolue par l'expérience. Le corps de l'homme peut être considéré comme une machine sécrétant de l'électricité. Cette électricité nerveuse, accumulée dans le cerveau, pouvant être facilement dirigée sur son semblable au moyen de la volonté et des nerfs, ayant des caractères communs avec les autres espèces d'électricité, mais modifiée par son existence dans un être pensant,

tel est l'agent physique, la cause naturelle que nous regardons comme pouvant déterminer tous les phénomènes physiologiques ci-dessus mentionnés (1).

Si nous ne balançons pas à regarder comme physique et naturelle, la cause des effets physiologiques de l'électrisation humaine, il n'en est pas de même des phénomènes si extraordinaire du somnambulisme. Nous croyons qu'il ne serait pas sans danger et sans témérité de vouloir se prononcer ici d'une manière absolue; et comme la question *n'est pas*

---

(1) Les faits que nous venons de signaler, et qui prouvent peu, s'ils sont isolés, nous paraissent des vérités à peu près incontestables, quand on les joint à une foule d'autres que nous ne pouvons pas rapporter ici; on peut consulter là-dessus les ouvrages suivants : celui de l'abbé Loubert, intitulé : *Le Magnétisme et le Somnambulisme devant les corps savants;* celui du docteur Charpignon, intitulé : *Études Physiques sur le Magnétisme animal*, et surtout l'ouvrage si remarquable du docteur Durand de Lunel, intitulé : *Nouvelle Théorie de l'action nerveuse et des phénomènes de la vie* (Paris, 1843). Ce dernier auteur ne saurait être suspect, puisque dans tout son ouvrage, il n'y a pas un seul mot qui ait trait à l'électrisation humaine ou au somnambulisme.

de nature à être décidée de sitôt, si jamais elle l'est, parce qu'on ne court aucun risque à en différer la décision (1).

Nous allons exposer brièvement les deux opinions qui nous semblent seules admissibles :

La première opinion est de ceux qui prétendent que les effets purement somnambuliques ne peuvent être que l'œuvre immédiate d'une puissance diabolique. Voici leurs raisons :

1° Ce sont d'abord les signes que le Rituel romain, d'une si grande autorité dans l'Église, donne pour reconnaître la possession du démon. Voici ces signes :

a) Parler ou comprendre une langue étrangère sans l'avoir apprise.

b) Voir clairement les choses cachées ou à distance.

c) Déployer une force physique au-dessus de son âge, et de l'état dans lequel on se trouve (2).

---

(1) Paroles de son Éminence le cardinal DE CASTRACANE, en réponse à une lettre de Mgr GOUSSET.

(2) *De exorcisandis obsessis à dæmonibus.*

2° Un assez grand nombre d'ecclésiastiques, recommandables par leur piété et leur savoir, dont quelques-uns figurent à la tête des grands séminaires et même des évêchés, se sont prononcés formellement contre le somnambulisme, dont ils nient la réalité ou le considèrent comme l'œuvre immédiate du démon. Cet avis est encore partagé par un certain nombre de ministres anglicans, luthériens ou schismatiques russes.

La seconde opinion est de ceux qui ne voient dans le somnambulisme qu'une concentration de l'ame, ou une plus grande indépendance par rapport aux entraves du corps, ce qui rend les facultés de la substance spirituelle infiniment plus libres et plus développées. Voici leurs raisons :

1° Quand on fait une sérieuse attention aux histoires des somnambules naturels, on ne les trouve guère moins étonnantes que celles des somnambules électriques. Ainsi, on voit dans le premier cas des sujets qui non-seulement parlent, marchent, montent sur des toits, se baignent et nagent, mais encore on en a vu un grand nombre qui, au milieu des ténèbres et les yeux fermés, lisent,

écrivent, calculent, composent en vers ou en prose, résolvent des problèmes très-difficiles, et tout cela s'accomplit avec beaucoup d'ordre et de perfection. L'oubli total de ce qui s'est passé dans cet état, a également lieu. Pourquoi donc, vu l'analogie frappante de ces deux états, ne leur pas supposer les mêmes causes?

2° Il nous paraît difficile à expliquer, et dangereux de prétendre que l'homme ait le démon à ses ordres pour l'appeler et le faire agir comme il lui plaît, pouvoir qu'il faudrait nécessairement accorder à un bon nombre d'électriseurs qui paraissent plonger dans le somnambulisme et en retirer à leur gré.

3° Nous ne voyons dans ceux qui électrisent et somnambulisent, aucun pacte, ni implicite ni explicite, avec le démon; il en est même un bon nombre qui y renoncent conditionnellement, se servent de toutes les pratiques pieuses avouées par la religion, et qui ne laissent pas de déterminer les phénomènes somnambuliques les plus extraordinaires. Cela ne prouve-t-il pas que l'action du démon dans cette science, n'est qu'une

crainte, respectable sans doute, mais arbitraire et peu fondée.

4° Un grand nombre d'ecclésiastiques, également recommandables par le double caractère de la science et de la vertu, parmi lesquels nous distinguons des prélats romains, des grands-vicaires, des professeurs de grands et petits séminaires, loin de voir dans le somnambulisme l'ouvrage du démon, n'y voient qu'un mode de l'ame humaine, un état *sui generis* que l'ancienne et moderne philosophie a toujours supposé et que peut facilement déterminer cet agent physique naturel, dont nous avons parlé. Cet avis est encore partagé par un grand nombre de ministres anglicans, luthériens et schismatiques russes.

Ce partage des opinions ne nous aurait jamais permis d'embrasser plutôt l'une que l'autre, si un axiome théologique admis de tous les moralistes chrétiens, des rigides comme des relâchés, des ultramontains non moins que des gallicans, ne semblait pas favoriser le deuxième sentiment. Voici cet axiome : Toute loi qui n'est pas positive, certaine, n'oblige pas, et tout fait qui n'est

pas renfermé dans une loi positive et certaine, laisse pleine et entière la liberté humaine. Voici l'application que le savant archevêque de Reims fait d'un principe si raisonnable : « Dans le doute si un effet doit être regardé comme naturel ou diabolique, on doit le présumer comme naturel (1). »

PARAGRAPHE VIII. — Un mot sur la moralité de l'électrisation humaine.

Comme conséquence du principe qui vient de clore le précédent paragraphe, ajoutons un dernier mot sur la moralité de cette nouvelle branche de nos connaissances, au sujet de laquelle on a dit tant et tant de choses, souvent exagérées et presque toujours contraires, parce que l'on a négligé l'expérience ou qu'on n'a eu recours qu'à une expérience incomplète, toute locale et restreinte à un trop petit nombre de cas.

Si la puissance électrique est naturelle à l'homme, dirons-nous, quelle est donc la valeur morale qu'il convient de lui donner?

---

(1) *Théol. morale*, t. I, p. 178.

La question ainsi posée, d'une manière générale, est facile à résoudre. Les principes fondamentaux de la théologie étant invariables, il est permis de conclure qu'on ne peut assigner à l'électrisation humaine une valeur différente de celle que nous accordons aux autres facultés naturelles, à celle de la parole, de l'écriture, de l'éloquence, de la liberté, des arts libéraux, industriels, etc.; cette faculté est soumise aux mêmes lois, entraîne les mêmes obligations, rien de plus, rien de moins; ici, comme en médecine, comme en physique, comme partout, le bien ou le mal moral dépend de l'usage qu'on fait de ces facultés, de la fin qu'on s'y propose, ou des moyens que l'on emploie dans l'obtention de quelque résultat. Et comme la liberté ici est pour nous, puisqu'il n'existe aucune loi certaine qui l'enchaîne, il est incontestable que l'homme est maître de ses actes et peut se considérer comme affranchi de toute obligation. Par conséquent, si, animé d'une intention droite, il a de justes motifs d'user de ce moyen comme d'un remède ou d'un art dont il espère obtenir quelque heureux résultat, il le peut en-

core sans obstacles, la morale sainement entendue lui en donne le plein droit.

Mais il est certain, d'un autre côté, que la pratique de l'électrisation humaine peut entraîner de grands désordres en tout genre, et compromettre gravement les intérêts civils et religieux, si l'on n'en use convenablement et selon les vues du Créateur. Et malheureusement, il faut convenir qu'ici les abus peuvent être d'autant plus faciles et plus énormes, que le bienfait est plus rare et plus élevé. Ici donc, comme ailleurs, et même plus qu'ailleurs, on ne saurait user de trop de prudence ou prendre trop de précautions. Et peut-on ne pas trembler quand on pense que celui qui livre sa personne à un autre, va devenir un être entièrement passif et tomber dans un sommeil voisin de la mort, d'où il ne sortira que par l'oubli complet de tout ce qui se sera passé dans cet état? Et il est facile de prévoir les déplorables conséquences qui peuvent en résulter, si celui qui exerce cet art, et à qui l'on donne ainsi sa confiance, n'est pas religieux ou tout au moins animé d'honnêtes sentiments.

Voilà pourquoi nous sommes assez portés

à croire que les reproches d'immoralité et de perturbation physique, faits à cette découverte, sont loin d'être inexacts et mal fondés; et nous regarderons toujours comme dignes d'éloges et d'encouragements ces ames pieuses et craintives, qui, plus jalouses de la gloire de la religion, que d'une science si souvent ruineuse pour les consciences, se sont élevées avec toute la force et l'indignation de leur zèle contre la science de Mesmer.

Voilà encore pourquoi il n'appartient qu'aux moralistes chrétiens, ou aux hommes judicieux et vraiment éclairés, d'apprécier les différents cas qui peuvent se présenter et de décider la question dans ses applications diverses et de détail, en suivant toujours les règles d'une morale exacte, également éloignée de tous les excès, et qui sache allier en même temps les droits incontestables de la liberté individuelle avec les obligations non moins impérieuses du devoir.

Mais qu'il nous soit permis, en finissant, de rappeler une observation qui a été déjà faite, et dont l'application trouve particulièrement ici sa place. Puisque l'électrisation est un fait, que tout fait est une vérité, et

que toute vérité, comme telle, est un bienfait de la Providence, il suit que ce nouvel art peut devenir utile à la société. Mais comme la pratique en est très-périlleuse, quoique les dangers n'en soient pas inévitables, pourquoi, dirons-nous alors, le livrer exclusivement aux mains impures d'une curiosité criminelle ou d'une vénalité égoïste? Et ne doit-on pas exprimer le vœu que la clef de ces mystères de la nature, ne soit confiée qu'à une science éclairée et droite, et que ceux qui la manient ne le fassent que dans des vues d'utilité publique, avec un dévouement sans bornes et un religieux respect?

PARAGRAPHE IX. — Moyens généraux à employer dans l'étude des sciences ; raison pure.

Parlons maintenant des moyens ou des routes qu'il convient de suivre dans la recherche de la vérité ou dans l'étude des sciences. Mais ici l'on se trouve encore dans la lutte, et au milieu d'une divergence bien marquée d'opinions contraires. Les uns veulent n'avoir d'autre guide que l'expérience, et refusent absolument de reconnaître quel-

que efficace dans la raison; les autres, au contraire, font tout relever de la raison comme d'une souveraine, élèvent sa puissance jusqu'à l'apothéose, et la regardent comme la seule étoile propre à nous éclairer dans le champ des sciences; et c'est ainsi que les hommes se jettent dans un conflit perpétuel, par les mutuelles exagérations de leurs opinions rivales et exclusives.

Faisons remarquer de suite, pour concilier ces deux opinions, en apparence inconciliables, que toutes deux peuvent être et sont en effet légitimes, si on les considère sous des aspects divers, ou appliquées à des matières convenables, comme aussi toutes deux peuvent être défectueuses ou fausses, si l'on en use à contre-temps et en dehors des conditions voulues. C'est ce qui nous fait dire encore, sauf le respect dû aux partisans de ces doctrines extrêmes, et malgré la crainte de passer pour un Aristarque importun, que la voix de la conciliation, non moins que du bon sens, demande encore ici un juste tempérament. Oui, organes et intelligence, voilà l'homme; sensation et raison, tels doivent donc être les deux pôles

de la conscience humaine : toutes les autres puissances se rattachent à ces premières, comme des rameaux aux branches principales d'un arbre. Et puisque l'on ne se combat souvent que faute de s'entendre, commençons par bien distinguer les différents ordres de sciences qui font l'objet de l'étude de l'homme.

Or, en considérant les différents objets que l'homme peut connaître, et la manière dont il les connaît, il nous semble qu'on peut diviser les sciences en directes ou sensibles, et en réfléchies ou supra-sensibles.

Les sciences directes nous représentent les choses sensibles ou rendues sensibles, soit par les sens externes, comme les corps, les formes, tous les phénomènes physiques; soit par le sens intime ou le sentiment de ce qui se passe en nous-mêmes, comme tout ce que nous éprouvons d'agréable ou de pénible dans l'esprit et dans le corps; soit enfin par les pures croyances ou le témoignage des hommes, comme une bataille, la fondation d'un empire, et tous les événements rapportés par l'histoire.

Les sciences réflexes nous représentent

ce qui est purement intelligible, dans les objets de nos connaissances : telles sont toutes les vérités intellectuelles et morales, leurs principes, leurs règles et leurs conséquences. Par idées ou vérités intellectuelles, nous entendons ces notions pures ou ces formes abstraites, sans lesquelles nous ne pouvons rien concevoir, et que nous attribuons nécessairement à tous les objets de nos connaissances; telles sont les idées de substantialité, de causalité et des nombres.

Par idées ou vérités morales, on entend ces notions supérieures, par lesquelles nous concevons l'être infini, ou ses perfections absolues, et les principes de la moralité humaine. De ce nombre sont les idées de Dieu, du juste et de l'injuste, du droit et du devoir, et ces axiomes, le vice doit être puni, la vertu récompensée, le malheur secouru. L'ensemble de ces dernières vérités porte le nom de *lumières de la raison* ou de *raison naturelle.*

Ces distinctions faites et ces préliminaires posés, nous dirons maintenant que la raison exerce deux fonctions bien précieuses; mais on peut dire qu'elles limitent son rôle et déterminent sa valeur : c'est d'abord celle de

distinguer ou d'analyser et celle de combiner ou de réunir au moyen de la synthèse. Son activité, à ce double égard, peut s'étendre à l'indéfini et s'élever au-dessus du monde réel et sensible. Il n'en est pas de même lorsque la mémoire, enrichie de faits acquis par l'expérience, fournit elle-même à l'activité de l'esprit les principes de la science ou que ces principes reposent sur des bases extrinsèques et en quelque sorte étrangères à l'ame humaine. Penser autrement, c'est vouloir tout confondre, mutiler la raison et la scinder; et c'est ce qui rendra toujours la philosophie de Locke défectueuse, tronquée et pour ainsi dire manchotte.

Le philosophe anglais ne manque pas assurément de mérite et il faut convenir que son esprit était fait pour les sciences exactes, mais à coup sûr il a été séduit par une logique moins rigoureuse que séduisante quand, voulant faire sortir tout de l'unité, il a prétendu que toutes nos connaissances réflexes ou expérimentales avaient un objet dans la nature et une origine commune dans les sens comme dans leur cause unique. Si c'est la coexistence des idées réflexes et des idées

sensibles, qui a pu donner lieu à une semblable méprise, Locke n'avait qu'à considérer le cheval et la génisse paître dans le même pâturage sans avoir la même origine, pour voir se fondre en eau le nuage sur lequel il a étayé son système matérialiste.

Et quelles sensations pourront jamais nous donner l'intelligence des mathématiques? Est-il besoin de consulter les sens ou l'autorité humaine pour savoir, par exemple, qu'on ne peut tirer qu'une ligne droite entre deux points donnés, ou que deux termes qui conviennent à un troisième, doivent nécessairement être égaux entre eux? Ne suffit-il pas, pour avoir l'intelligence et une intuition immédiate de propositions semblables, que vous en conceviez les termes et y portiez une attention suffisante?

Quels phénomènes sensibles nous expliqueront encore les idées universelles et immuables du juste et de l'injuste, du droit et du devoir, de l'honneur et de la vertu, idées si étrangères aux sens et aux corps? Locke, sans doute, et ses trop nombreux admirateurs, trouvera bien une origine au bien et au mal moral, dans les sensations agréables

ou pénibles que l'ame éprouve à l'occasion du corps; mais la justice humaine et le simple bon sens, admettront-ils jamais que la moralité de nos actes réside dans les corps, aussi bien que les qualités physiques? La parité, ce semble, est loin d'être évidente, et n'est-il pas au moins permis d'en douter? L'erreur même serait-elle possible dans les sciences supra-sensibles, intellectuelles ou morales, si l'idée ou la vérité naissait toujours de l'acte sensible ou de l'objet lui-même? et faut-il s'étonner qu'une semblable doctrine ait frayé le chemin au matérialisme, et soit devenue, selon M. de Maistre, la honte et le malheur de notre génération?

Les philosophes qui s'imaginent quelquefois, par une erreur bien grossière, que tout est du ressort de l'intelligence de l'homme, et qu'aucun être n'a droit d'exister sans lui rendre raison de la cause et du pourquoi de son existence, ont amplement philosophé sur la manière dont ces idées et les connaissances qu'elles engendrent arrivent jusqu'à nous. Nous regrettons assurément de ne pouvoir traiter cette matière, sur laquelle se sont exercés tant d'esprits illustres, et livrés tant

de combats depuis deux siècles; du reste, outre que ce serait dépasser notre but et les bornes que nous nous sommes prescrites, il n'est pas probable que nous pussions jeter quelque nouvelle lumière sur un sujet si ardu, et que Dieu semble avoir voulu dérober à nos investigations.

Mais ce qu'il nous importe de constater ici, et ce qui est bien digne de remarque, c'est que si vous exceptez Locke, dont la tendance matérialiste est bien connue, l'enseignement unanime de la philosophie nous autorise à croire que les vérités dont nous parlons ne peuvent, d'aucune manière, avoir les sens pour origine et pour condition unique. Ainsi, soit que vous admettiez l'innéité de ces idées dans l'ame avec les Cartésiens, soit que vous remontiez, avec les partisans de la tradition, jusqu'au jardin d'Eden, où Dieu les aurait communiquées en même temps que la parole à nos premiers parents, vous êtes obligés de reconnaître que ces vérités supra-sensibles ont une désignation bien significative, et qu'elles sont étrangères et supérieures à toute expérience.

PARAGRAPHE X. — Expérimentation ; conditions à observer dans les études expérimentales ; erreurs de quelques esprits exclusifs sur cette matière.

Si l'expérience est étrangère à l'ordre intellectuel et moral, s'il faut remonter plus haut et s'élever jusqu'aux sources divines pour en trouver l'explication et l'origine, il n'en est pas de même à l'égard des sciences directes : ici les faits sont la nourriture et la véritable base de l'esprit, l'expérience est l'unique fondement de la certitude, et pour tout dire en un mot, savoir n'est autre chose que voir et toucher.

Remarquons d'abord que l'expérience a pour objet les propriétés constantes et ordinaires des choses ou leurs propriétés transitoires et anormales ; elle peut consister aussi dans l'observation des choses qui existent sans notre concours et sont l'œuvre exclusive de Dieu, ou elle est le résultat de notre ouvrage, c'est-à-dire des changements ou des combinaisons que nous avons produit dans les corps.

L'expérience peut encore être personnelle ou indirecte. Dans le premier cas, c'est-à-

dire si l'on peut vérifier les faits par soi-même, il convient d'avoir recours à ce moyen, pourvu toutefois que la matière le mérite: ce moyen devient même indispensable quand on veut se porter comme juge ou être de quelque poids dans une question. Dans le second cas, c'est-à-dire si l'on ne peut examiner les faits par soi-même, on doit se reposer et se régler sur le témoignage de ceux qui les ont mûrement examinés, et ceux-ci, à leur tour, doivent être soumis aux principes de la critique historique. Mais dans aucun cas, l'on n'est en droit de rejeter un fait quelconque sans examen et *à priori* que quand il implique une contradiction évidente, c'est-à-dire quand il est en opposition manifeste avec une vérité certaine ou avec une loi bien connue de la nature. Nous faisons ici abstraction des miracles dont le caractère propre est de surpasser toutes les forces créées.

Ces distinctions établies, nous disons que pour que l'expérience se forme, il faut avoir sous la main les phénomènes sur lesquels elle se fonde ou des objets sensibles; il faut ensuite que les organes de l'homme soient sains et libres de tout obstacle et enfin que

l'observateur apporte à ce qu'il fait une attention suffisante.

Revêtue de ces conditions, l'expérience nous donne la solution des plus épineuses questions de la physique. Si quelqu'un refuse à mon ame la puissance de remuer mon bras, aussitôt je le remue; s'il nie l'ordre et l'intelligence dans l'univers, je lui montre les relations des êtres et il demeure convaincu; et s'il refuse d'admettre qu'à l'instant je puisse lui parler, avec vérité, de son pays situé aux extrémités de la France ou du monde, je fais jouer le télégraphe et le courrier électrique a répondu à mes questions. Voilà des faits résolus seulement par l'expérience et que ne saurait m'apprendre aucune spéculation métaphysique. Les faits, à défaut de toute autre raison et contre toute raison, sont pour moi la preuve la plus inébranlable de leur existence. Mais les faits, une fois bien constatés, ne demeurent pas stériles; ordinairement ils nous mènent logiquement à l'intelligence des causes, parce que de la fin, on remonte naturellement aux moyens. Voilà pourquoi la physique, la chimie, toutes les sciences qui ont pour objet la nature maté-

rielle organique ou inorganisée, sont des sciences d'analyse, c'est-à-dire des sciences dans lesquelles il faut nécessairement remonter des effets connus aux causes inconnues, ou dans lesquelles la recherche des causes, tant générales que particulières, dépend nécessairement de l'observation et de l'analyse des divers phénomènes auxquels donnent lieu ces causes insensibles par elles-mêmes. Si je veux connaître, par exemple, les lois générales ou particulières du mouvement, si je me demande au moyen de quelle règle ou de quelle puissance naît, subsiste, se communique, change, se détruit ou s'altère le mouvement dans les différents corps de la nature, la raison ne m'en dit rien, mes spéculations métaphysiques demeurent obscures ou incertaines, jusqu'à ce que l'observation des phénomènes, c'est-à-dire l'expérience, vienne me renseigner sûrement. Il est même digne de remarque que ceux qui s'appuient sur l'expérience et se contentent des faits qu'elle fournit, sont plus heureux dans leurs résultats et nous apprennent plus de choses que les spéculateurs systématiques, toujours riches en paroles, mais ordi-

nairement très-pauvres en découvertes, vraiment utiles à la société. Ceux-ci, dans l'explication des phénomènes physiques que nous présente la nature, prétendent, indépendamment de l'expérience, pouvoir nous mener géométriquement et par principes incontestables, jusqu'à leurs véritables causes; mais c'est en cela même qu'ils nous semblent se tromper et avoir perdu de vue la marche ordinaire de notre esprit et la destination de nos organes : ils peuvent bien, il est vrai, établir des théories ingénieuses où tout paraît s'enchaîner avec force et méthode, mais quand on veut appliquer ces systèmes et les faire cadrer avec l'ordre des faits, on trouve qu'ils n'expliquent rien, et ces spéculations tant vantées que l'on regardait comme des clefs universelles, se trouvent fausses et n'ouvrent nulle part.

Chaque science, nous le reconnaissons tous les premiers, a ses procédés et ses principes de démonstration, mais il n'est aucune raison valable, il n'est ni autorité, ni principes contre les faits : l'ordre des faits est toujours antérieur à l'ordre des idées. Mallebranche lui-même, cet homme sublime jus-

que dans ses erreurs, et dont le vice radical est d'avoir, à l'exemple de son maître, tant accordé à l'évidence, Mallebranche convient qu'il vaut mieux étudier la nature que les livres, « car, dit-il, les expériences visibles et sensibles prouvent certainement beaucoup plus que les raisonnements des hommes (1). » Bien des personnes peuvent être éminemment religieuses et savantes, mais quand il s'agit d'expériences ou de choses placées en dehors des pures lumières de l'intelligence ou du domaine de la foi, le génie et la probité n'y peuvent rien. C'est bien ici qu'il convient de dire, avec l'illustre Fénelon : « Voulez-vous que je croie quelque proposition en matière de philosophie, laissons à part les grands noms et venons aux preuves (2). » S.-Augustin n'était certes pas un mince philosophe, et cet illustre Docteur, ce profond métaphysicien dont n'approche même pas notre Mallebranche, S.-Augustin regardait et rejetait l'existence des antipodes comme

---

(1) *Recherche de la vérité*, p. 137, 4e édit.

(2) *Lettres sur la métaphysique.*

une fable grossière (1); et S.-Thomas, à la question qu'il se pose, de savoir si la lumière est un corps, formule contre cette opinion un grand nombre de raisons directes et indirectes, qu'il termine avec assurance, en disant qu'il est impossible que la lumière soit un corps : *Quia ergo omnia hæc non solum rationi sed sensui etiam repugnant, dicendum est quod impossibile est lumen esse corpus* (2). Ainsi, demeurons-en bien convaincus, la raison, quand il ne s'agit pas de métaphysique pure, n'est rien devant les faits. Il est cependant bien des hommes de lecture et d'étude auxquels il est presque impossible de faire admettre que l'expérience l'emporte sur le raisonnement; leurs yeux ne peuvent s'ouvrir quand il s'agit de voir et d'étudier des faits, et pour eux l'expérience n'est rien ou presque rien. Au contraire, leurs opinions arrêtées servent comme d'autant de compas pour mesurer et juger tout ce qui se présente de nouveau dans le champ des sciences; et pour qu'une

---

(1) *Quod vero et Antipodas esse fabulantur..... nulla ratione credendum est. De civ. Dei,* l. XVI, c. IX.

(2) *Summa theol.* q. 67, art. 2.

opinion soit, à leurs yeux, acceptable et de bon aloi, il faut qu'elle soit toute vieille dans leur esprit, et pour ainsi dire, chargée d'une barbe vénérable. Ces hommes à idées étroites et peut-être moins fermes qu'opiniâtres, se sont fait tel quel un plan de science sur des proportions antiques, appuyé de je ne sais quels principes, d'après je ne sais quelles règles, dont on ne peut les faire se démordre, alors même que les faits les plus nombreux, les plus saisissants viennent contredire leurs théories, et réduire à néant les colonnes d'argiles dont ils les appuyent. Mais alors, leur dirons-nous, de deux choses l'une : ou vous prétendez déterminer *à priori*, et d'après un système factice, les limites des sciences naturelles, et les étrangler dans un cercle étroit tracé par votre conception impuissante? ou bien vous voulez que tout système philosophique soit basé sur la vérité, et ne vienne qu'après elle. Si vous vous prononcez pour la première hypothèse, cessez donc de combattre le rationalisme qui, comme vous, ne fait que prendre sa raison pour la mesure du vrai; si au contraire, la seconde hypothèse vous sourit mieux, cessez, vous

dirai-je encore, de circonscrire le libre développement de la science dans son progrès légitime, et de la faire plier à l'arbitraire de votre raison.

Mais non, le caractère de l'erreur est presque toujours le même, une inflexible opiniâtreté. Qu'un phénomène extraordinaire se présente et change quelque pièce à leur système, enfant chéri de leur cerveau, vous les voyez aussitôt tout préoccupés de le taire, de l'enfouir ou de le dénaturer au point de le rendre méconnaissable; ou bien encore, ce qui n'est pas chose rare, vous les voyez décider avec autorité et vous dire, sur le ton le plus doctoral, cela n'est pas, ne peut pas être, c'est contraire aux lois physiologiques, aux lois physiques, à toutes les lois de la nature. Et ce qui est plus incroyable encore, c'est que ces utopistes aveugles, se trouvant en présence de certains faits irréguliers qu'ils ne peuvent expliquer, aillent jusqu'à mettre l'Église ou la parole divine en scène, pour pouvoir attribuer ces phénomènes insolites à des causes surnaturelles, vice que nous démontrerons plus bas entraîner souvent les plus déplorables conséquences.

Pygmées devant le géant si profond et si large de la science! Pauvres gens, que vous faites pitié, de vouloir ainsi lutter contre les faits! Permettez-nous de vous dire, que quand vous voulez, *à priori,* et par les seules données de l'évidence, poser les limites des sciences expérimentales, vous êtes aussi prétentieux, aussi ridicules et non moins dans le faux que l'antiquité, quand, dans ses sphères géographiques, elle fixait ainsi les bornes du monde physique : *ibi deficit orbis.* Comment ne voyez-vous pas que de pareilles prétentions tendent directement à rétablir ce principe fondamental du rationalisme : rien n'est vrai qui ne soit su, et rien n'est su qui ne soit vu d'une manière interne ou apodictique? N'avez-vous pas à craindre que cet axiome arbitraire de Kant, trouve un Fichte qui ait assez de logique pour en conclure qu'il n'y a d'existence possible que le *to ego,* et que l'objet de nos connaissances doit être rigoureusement identique avec le sujet? Ah! croyez-nous plutôt et sachez le reconnaître, un peu de modestie ne va pas mal dans des êtres qui sont loin d'avoir le privilége de l'infaillibilité et dont le myopisme intellectuel n'est.

hélas! que trop constant. Un fait nouveau vous étonne, renverse vos plans, dérange vos théories. Eh bien! qu'en conclure? Une chose bien simple : c'est que vos théories sont trop étroites, incomplètes; je dis plus, si vos cadres ne peuvent s'élargir et comprendre ce fait, ils sont indubitablement faux; car, aux yeux de la saine philosophie, la vérité objective précède toujours la vérité formelle, et l'expérience est supérieure à tous les raisonnements.

Ainsi, nous le répétons, ce n'est pas dans les sciences physiques qu'il faut parler d'évidence ou de théories : ici, le cartésianisme est en défaut. Ce n'est pas à l'évidence, mais bien à la connaissance des faits, des dehors, de l'utilité et des rapports sensibles que nous devons nous en tenir dans nos jugements et dans notre conduite ordinaire; et tout cela n'est fondé que sur l'expérimentation; tout autre moyen doit être considéré comme infructueux, en opposition avec les lois de notre esprit et l'expérience de tous les siècles.

PARAGRAPHE XI. — Réflexion; ses avantages; deux moyens de développer la réflexion, la controverse et l'hypothèse; leurs conditions; leurs bornes dans les études.

A la suite et comme suite de ces principes jetés là en passant sous la forme de *memoranda* propres à nous éclairer et à nous diriger plus tard sur de nouveaux aperçus, disons un mot sur la manière de développer nos facultés et rappelons à l'insouciance de certains esprits, les deux qualités indispensables pour que l'étude soit bonne et amène d'heureux résultats, je veux dire la réflexion et la constance dans le travail.

Il existe, en général, deux différentes manières d'étudier dont les conséquences si opposées devraient fixer notre esprit à l'égard de l'emploi que nous devons en faire. L'une est bonne, très-utile; l'autre est stérile et même dangereuse. Il est utile et vraiment profitable d'étudier, quand on tâche de trouver par quelqu'effort d'esprit et à force de recherches, la résolution des questions ou l'éclaircissement des difficultés qui se rencontrent dans les labeurs pénibles de la pensée, quand

on a soin d'arranger et de conférer les choses les unes avec les autres; l'étude est bonne, en un mot, quand on *réfléchit*, c'est-à dire quand on use de sa raison, que l'on met à contribution toutes les forces de son esprit et que l'ensemble de nos connaissances acquises, constitue moins une science de mémoire que d'intelligence et de compréhension.

L'autre manière d'étudier que nous regardons comme stérile et dangereuse, est malheureusement la plus commune. Le fréquent usage même que l'on en fait accuse assez hautement la stérilité de nos esprits et la pénurie de nos propres pensées. Trop souvent nous nous imaginons qu'on ne peut puiser hors des livres des connaissances utiles et solides. Partant de ce faux principe, nous ne vivons que des pensées d'autrui et n'avançons pour ainsi dire qu'à la remorque d'un pavillon étranger; nous nous accoutumons à ne faire aucun usage de notre intelligence, nous laissons tout le travail à la mémoire; nos lectures et nos études n'ont enfin pour but que de connaître les opinions flottantes des autres, sans nous mettre en

peine de les apprécier nous-mêmes et de leur en substituer de meilleurs, si nous les trouvons défectueuses.

Et telle est l'inaction, antagoniste implacable de la réflexion et que nous regardons comme la mort de l'intelligence et tout-à-fait impropre à l'avancement des sciences.

La réflexion possède, à son tour, deux moyens par lesquels elle peut se développer avec efficacité et servir puissamment à élargir le cercle de ses connaissances. Ce sont comme deux voies scientifiques depuis longtemps ouvertes à nos investigations, mais malheureusement trop peu fréquentées dans tout ordre de choses et surtout quand il s'agit de la science expérimentale : nous voulons parler de la *controverse* et de l'*hypothèse*.

On l'a dit avant nous, c'est du choc des pensées que naît la lumière des esprits comme la lumière matérielle jaillit au choc de deux cailloux. On ne peut le méconnaître, pour peu qu'on y réfléchisse, la controverse est très-favorable au progrès des sciences. La discussion est à l'esprit ce que le mouvement est aux corps. Et de même que l'exercice et l'action influent beaucoup sur le développe-

ment des forces physiques, de même, pour le développement des facultés intellectuelles, il est très-utile, il est indispensable de discuter; de s'exercer à la polémique, au pugilat de la parole dans toute sorte de sujets, sur les différents genres et sur tous les tons de la controverse. Alors seulement les antagonistes précisent leurs idées, vont au fond des choses, envisagent le sujet sous toutes ses faces, le tournent, le retournent, le façonnent de mille manières, le torturent, le déchirent et lui font, pour ainsi dire, pousser un cri sous leurs investigations incessantes et multipliées. D'ailleurs, la nécessité où l'on est de se défendre ou d'attaquer, d'élever ou d'abattre, de se créer des armes ou de briser celles de son adversaire, tout fait faire des efforts en quelque sorte héroïques, et il est bien rare qu'un tournoi logique semblable, n'amène pas, dans un temps voulu, quelqu'heureux résultats. Voilà pourquoi l'on ne saurait calculer le grand nombre de découvertes que nous devons aux discussions les plus opiniâtres et les plus longues. Si Euler n'avait osé porter sa critique sur certains principes du grand Newton, les lu-

nettes achromatiques seraient encore à inventer (1). Et que serait-ce dans un autre ordre de choses, si déposant l'épée et la plume, le christianisme et la civilisation moderne se laissaient envahir par tant d'erreurs monstrueuses qui rugissent dans la société moderne et que le paganisme eût flétri de son indignation?

Mais il est au fond et par la nature même de la discussion, un vice trop commun et plus facile à signaler qu'à guérir, je veux parler du danger qu'il y a de ne pas se renfermer dans des termes convenables et de sortir également des bornes légitimes que l'on devrait toujours respecter.

Si la polémique porte sur des études profanes, est purement récréative ou entreprise dans le seul but de vous exercer, vous n'avez pas ces dangers à craindre ; mais si, passant

---

(1) Les lunettes, les prismes et les lentilles sont dits *achromatiques* quand ils ont la propriété de dévier la lumière sans la décomposer ou sans lui donner une couleur différente. NEWTON pensait que la lumière ne pouvait subir de réfraction sans être décomposée ; EULER a démontré, par des faits non équivoques, la fausseté de cette opinion. (*Lettre* 217 *et suiv.*)

des bancs de l'école ou d'un cercle d'amis sur un théâtre plus vaste, vous abordez des matières sérieuses ou un sujet relevé, gardez-vous bien d'aller, sous le prétexte d'une raillerie fine et judicieuse, compromettre la bonté de votre cause, et vous aliéner sans retour, ceux que vous vouliez gagner à la vérité.

La discussion ne doit avoir pour but que de nous éclairer ou d'éclairer les autres pour nous rendre meilleur ou plus utiles à la société. Tout ce qui sort de ce but est désordonné et radicalement vicieux. Les dénégations gratuites, par exemple, peuvent rendre savant à peu de frais, les sarcasmes téméraires, une raillerie acerbe trop souvent usités dans la discussion, peuvent quelquefois servir à pallier son ignorance ou à éluder une difficulté, mais jamais à vaincre honorablement. De pareilles armes, outre qu'elles sont indignes d'un homme qui se respecte, ne seront jamais contrôlées par la raison et encore moins par la charité qui doit unir tous les chrétiens.

Au reste, il y a deux sortes de personnes qu'il n'est jamais permis de confondre et de

placer sur la même ligne, quoiqu'elles combattent également la vérité; les unes le font par un simple défaut de lumière ou par un zèle indiscret, qui leur fait prendre pour vérité ce qui est erreur, ou pour un mal moral ce qui n'en a que l'apparence; les autres le font avec malice, par passion, ou par un motif d'intérêt. La difficulté consiste à découvrir le mobile qui les fait agir.

A l'égard des premières, le défenseur de la vérité n'a besoin que de lumières, et doit, envers elles, observer les plus grands ménagements : *Hujusmodi*, dit S.-Paul, *instruite in spiritu lenitatis* (1). Avec celles que la mauvaise foi aveugle ou que la passion entraîne, soyez moins indulgent, et s'il le faut, réprimez-les avec force et une juste sévérité : *Hippocritæ, genimina viperarum*, tels sont les titres qui leur conviennent; plongez, S.-Augustin vous le conseille, jusqu'au fond de la plaie pour la guérir : *Ulcus sanandum potius aperimus* (2).

Quant aux discussions qui peuvent avoir lieu sur l'objet si vénérable de la révélation

(1) *Galat.* VI, 1.
(2) *Epist.* 93, *ad* VINCENT.

ou sur l'enseignement que l'Église donne à ses enfants, nous les croyons fort dangereuses, si elles ne sont pas sagement dirigées et plus propres à créer des sophistes que de vrais croyants. Nous pouvons même dire qu'elles ont été souvent la source des discordes et des guerres religieuses, et presque toujours elles ont fourni le premier élément du rationalisme. Aussi, partageons-nous ici volontiers les craintes si bien fondées d'un illustre écrivain, qui disait, fort à propos, que mettre en problème et livrer à l'intempérance de l'esprit humain de semblables matières, ce n'est pas l'exercer, mais le perdre; c'est courir après l'erreur par le chemin de la vérité, et vouloir se jeter en plein dans le pyrrhonisme religieux le plus absolu (1). Ce danger inhérent à la philosophie scolastique, détermina sa réforme, et c'est ce qui explique pourquoi la religion parut plutôt s'en réjouir que s'en attrister. Les premières attaques lui vinrent même de la part du clergé, et malgré ce crible ou cette lutte

---

(1) CARACCIOLI., *la Jouissance de soi-même*, p. 141.

d'où elle sortit ce qu'elle doit être, il est encore vrai de dire que cette philosophie argutieuse et téméraire, qui mit tout en problème et ne sut rien respecter, eut les suites les plus funestes, et engendra les erreurs les plus coupables comme les plus absurdes (1).

La seconde voie qui sert encore de levier à la puissance de la réflexion, est celle des hypothèses. L'homme n'a pas toujours des vérités à établir, ni des démonstrations à faire; son évidence n'a qu'un cercle assez restreint d'objets, mais son savoir peut en reculer la circonférence. Au-dessus de la région pure des vérités, se trouve celle des probabilités, région moins claire, sans doute, mais immense, et où l'esprit peut se débattre et se débat depuis plusieurs siècles entre les confins de la vérité et de la certitude, et ceux

---

(1) Les principales erreurs qui suivirent la réforme de la philosophie scolastique, sont : 1° la théosophie représentée par PARACELSE et VAN-HELMON; 2° le scepticisme, dont les deux principaux auteurs sont MONTAIGNE et BAYLE; 3° le panthéisme, renouvelé par JORDAN BRUNO, dont la fin fut si tragique.

du doute et de l'erreur. L'hypothèse, encore une fois, telle est son arme.

L'hypothèse, envisagée dans la morale chrétienne, ou employée pour découvrir la manière dont il faut entendre certains dogmes de la foi ou enseignements de l'Église, manifestés par la tradition écrite ou orale, par la raison elle-même ou par le sentiment des théologiens, porte le nom de *probabilisme*. Et l'on comprend de suite que l'hypothèse, n'ayant pour but que d'éprouver la bonté d'un chemin pour arriver à la vérité, cesse d'être légitime, quand elle contredit la vérité par excellence et substantielle, Dieu ou son infaillible parole. Hors de là, et dans tout ordre de vérités, elle garde le nom d'hypothèse. Quand il se présente un problème à résoudre ou quand il existe des effets certains dont les explications sont incertaines, on a recours à cette voie. L'art des hypothèses, pour expliquer la nature, est, dit Leibnitz, comme l'art de déchiffrer, où souvent une conjecture ingénieuse abrège de beaucoup le chemin (1), et comme, dans une infi-

---

(1) *Opera quæ extant* LEIBN. *Collecta ab* EMERY.

nité de circonstances, l'homme n'est et ne peut être régi que par des vraisemblances ou par des probabilités, il suit que le champ des hypothèses est immense; le plus sage est celui qui sait le mieux les évaluer.

Ce serait une erreur manifeste de prétendre qu'on ne doit attacher aucun prix aux vraisemblances ou au calcul des probabilités.

Quiconque refuserait de s'en servir dans les usages ordinaires de la vie, ou dans la recherche de la vérité, aurait du mal à soutenir long-temps son dogmatisme; on peut même dire que la réfutation serait immédiate et en quelque sorte intestine; ici, l'être agissant soutiendrait l'être pensant qui s'égare, et le système aux abois reculerait devant les conséquences pratiques.

Comme le temps emporte les nuages répandus sur certains objets de connaissances, les opinions changent d'un siècle à l'autre et l'hypothèse est toujours la raison de ces mouvements, soit qu'il s'agisse de renverser une opinion vermoulue ou de donner du crédit à celle qui veut éclore. Tel système est maintenant en vogue et patroné par des noms illustres, qui demain sera tombé dans l'ou-

bli ou relégué dans le domaine des paradoxes, et telle opinion hier encore était regardée comme une vieille erreur, qui s'élève aujourd'hui à la hauteur de la certitude et reçoit les hommages des savants. Ainsi, le système de Ptolémée fut l'objet d'une opinion que l'hypothèse de Copernic a rendu de nos jours improbable, et naguère le soleil produisait la lumière et en remplissait à chaque instant les espaces incommensurables, et une hypothèse postérieure a démontré que la lumière n'est pas plus le produit du soleil, que l'~~air~~ ne l'est de la cloche qui en ébranle seulement les colonnes et les pousse jusqu'à nos oreilles. Et tels sont les avantages de l'hypothèse.

Refuser de s'en servir ou la regarder comme un guide infidèle, c'est vouloir réprimer la liberté individuelle de l'homme, c'est se mettre volontairement des entraves et mépriser un des plus beaux dons de Dieu. Certes, nous ne voulons pas ajouter à la valeur de l'hypothèse, nous savons qu'on peut en abuser facilement ainsi que des choses les meilleures et se jeter dans la licence, sous prétexte d'user de la liberté. Mais il sera

toujours vrai de dire, il n'est personne qui ignore que l'hypothèse est la voie ordinaire et souvent indispensable en physique, pour arriver à la connaissance ou à l'explication des faits naturels; seulement, pour qu'elle soit vraiment acceptable et puisse être un guide sûr pour notre intelligence, il est nécessaire qu'elle satisfasse aux conditions qui la légitiment; la science de la logique les a réduit à trois. Il faut d'abord que l'hypothèse dont il s'agit, ne soit en opposition avec aucune vérité connue et qu'elle n'entraîne point de conséquences absurdes; elle doit ensuite établir une harmonie ou une relation convenable entre les principes qu'elle émet et les effets qu'elle prétend y rattacher; il faut enfin qu'elle explique, par une méthode aussi simple que claire, tous les phénomènes pour lesquels elle a été établie. Une hypothèse revêtue de ces conditions est inattaquable, n'a rien à redouter de la critique, même la plus malveillante et devient un levier puissant que doit sagement utiliser la science du progrès.

PARAGRAPHE XII. — Constance dans les études ; son utilité.

La seconde qualité de l'étude pour être bonne, c'est la constance. Je ne dirai qu'un mot de son importance, persuadé que ce serait faire injure à nos lecteurs que de leur supposer sur ce point une pensée différente de la nôtre.

On convient généralement que le Français est doué d'un jugement sûr, d'un goût exquis, d'une conception facile, en un mot de qualités rares pour l'étude des sciences; le génie, qui est la puissance créatrice, ne manque pas non plus à la France. Que lui manque-t-il donc pour qu'on ne puisse lui contester le premier rang dans aucun ordre de science? Ce qui lui manque, c'est cette application infatigable ou cette constance de volonté, sans laquelle les dons les plus rares de la nature deviennent ineptes et infructueux.

La légèreté française, il faut bien le reconnaître, est devenue proverbiale; et cependant la constance peut seule produire des fruits solides et enfanter des œuvres parfaites.

Que nous voulions saisir le vrai, peindre le beau, le représenter sous quelque couleur

ou forme que ce soit, nous avons toujours besoin de temps, de réflexion et par conséquent de constance et de fixité dans nos idées.

Voulez-vous en faire l'épreuve, exercez-vous à écrire, livrez-vous à un travail de quelque portée, vous trouverez bientôt que les expressions les plus propres, les plus simples, les plus belles comme les plus énergiques, ne sont pas ordinairement celles qui se présentent les premières, et elles se trouvent rarement sans étude et sans persévérance dans le travail.

Si l'on pense qu'on peut devenir un bon écrivain, dialecticien habile, profond métaphysicien, orateur éloquent, en un clin-d'œil, comme dit le vulgaire, sans y songer ou du moins à fort peu de frais, l'on se trompe assurément et l'on ne connaît ni la nature des choses, ni les premières lois de ces sciences et encore moins les lois de notre esprit.

Il n'est pas probable, quoiqu'il puisse le faire, que Dieu crée jamais un génie sublime; il est probable, au contraire, que les hommes honorés de ce titre, sont, sous plus d'un rapport, l'œuvre de l'art, et les noms fameux

qui ont illustré notre patrie dans tant de professions libérales, ont dû leur grandeur et leur célébrité à un travail assidu et tenace, encore plus qu'aux dons de la nature et à la trempe de leur esprit.

Aussi, dirons-nous pour conclure, qu'une constante lenteur va toujours plus loin qu'une ardeur inconstante. En vain auriez-vous reçu en partage les plus beaux dons de la nature et les qualités les plus rares pour la culture des belles-lettres et des sciences, si la constance vous manque, vous promettrez beaucoup, mais vous ne rendrez aucun service et ne viendrez à bout de rien ; semblable à ces arbres printaniers dont la superbe parure, riche de fleurs et de feuilles, fait concevoir les plus belles espérances et trompe toujours l'attente en ne donnant jamais de fruits.

Si au contraire, quoique doué de peu de qualités intellectuelles et de talents médiocres, vous connaissez le prix du temps et savez employer tous vos loisirs à la culture de quelque branche de la science universelle, courage, la société vous sera redevable, vous l'enrichirez un jour. Peut-être n'au-

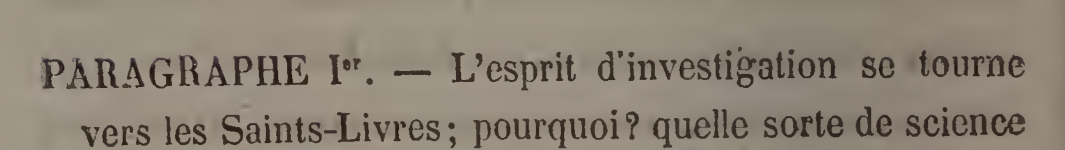
rez-vous pas la gloire d'imprimer un grand mouvement à la science, comme les Leibnitz et les Newton, et semblable à ces hommes rares que suscite la Providence, n'irez-vous pas ouvrir des voies nouvelles aux esprits; mais sans atteindre à cette hauteur, vous pourrez, par un sentier plus humble, rendre des services non moins réels, sans courir les mêmes dangers; le coquillage qui gît dans les entrailles de la terre, le fossile, que l'enfant découvre empreint sur le sable, ne démontrent pas moins l'existence du déluge que la science géologique la plus vaste ou que les arguments les plus concluants. Car nous ne devons pas l'oublier, dans la science, comme partout, il y a des degrés modestes et des mérites relatifs; s'ils ne conduisent pas aux triomphes du Capitole, ils peuvent, étant plus populaires, n'en être que plus utiles aux hommes et contribuer plus efficacement à l'expansion de la vérité. Travail et persévérance, tel est donc, en un sens, le système nivelateur de toutes les intelligences, depuis les mieux partagées et les plus sublimes, jusqu'à celles du plus bas degré. Mais quelle que soit la nature de nos services.

et des résultats que puissent atteindre nos efforts, nous aurons du moins compris que le travail est une prière; nous aurons entretenu la lampe qui doit nous éclairer nous-mêmes dans les sentiers obscurs de la vie.

Si vous me demandez maintenant d'où procède cette constance si nécessaire dans la recherche du vrai, je vous dirai en un seul mot, que son siége est dans la volonté. Vouloir, vouloir fortement, vouloir constamment, voilà le secret infaillible de ce que nous admirons dans les œuvres humaines et tel fut le caractère distinctif de tous les hommes rares.

CHAPITRE III.

DE DIEU.



PARAGRAPHE Ier. — L'esprit d'investigation se tourne vers les Saints-Livres ; pourquoi ? quelle sorte de science renferme la Sainte-Écriture ?

Pendant trois mille ans, et surtout depuis Aristote, le père de la physique ancienne, l'esprit humain s'est livré aux investigations les plus minutieuses sur le monde sensible et sur la connaissance de l'homme, et longtemps ses efforts opiniâtres sont demeurés sans succès ; de nos jours la science de la nature, considérée dans ses résultats généraux, et même dans des observations de détail, laisse encore l'esprit dans une pénible inquiétude ; la science a gagné du terrain, sans doute, et la vérité cosmologique, en

particulier, a fait un grand pas et obtenu d'immenses résultats; mais elle est encore enveloppée de tant de ténèbres et d'incertitudes, qu'il est facile aux yeux les moins clairvoyants, de voir que son rôle dans l'avenir peut s'accroître indéfiniment. Lassée de leurs recherches peu fructueuses et désespérant de rencontrer jamais cette vérité brillante et pure qui, comme un feu follet, fuit devant leurs poursuites, certains esprits curieux de nos jours ont changé leur marche et pris une autre voie pour atteindre le même but; ils commencent aujourd'hui à tourner ailleurs leurs regards et leurs espérances, et attendent du ciel cette vérité dont ils brûlent et qu'ils n'ont pu déchiffrer sur la terre. Leur ancre, c'est la foi; leur étoile et leur boussole, la parole divine. Et ici, nous nous empresserons, assurément, de les louer de leurs motifs si nobles, inspirés seulement par la foi la plus religieuse, mais qu'ils nous permettent de ne pas les croire sans dangers dans leurs résultats. Quand nous traitons de la science humaine, de la science primitive, nous nous renfermons presque toujours dans le champ libre des opinions; prenons garde

que, par une témérité déplorable, nous ne venions à déplacer la question et à la transporter sur le terrain de la certitude, en lui donnant pour base une autorité infaillible. Outre que ce serait mal déguiser la faiblesse de nos raisonnements sous une autorité infiniment respectable, nous nous exposerions à compromettre la religion et son divin auteur. Et cependant nous devons bien le dire, quoiqu'il nous en coûte, il est des hommes qui semblent avoir oublié ce premier conseil de la sagesse humaine, et qui, défenseurs téméraires ou maladroits, ne peuvent traiter de rien sans jeter leur faulx dans le champ de la révélation. Qu'il s'agisse de physique ou de chimie, de lumière ou de calorique, d'oxigène et d'hydrogène, qu'il y ait un système à bâtir, une assertion à défendre, une découverte à accepter, et vous les voyez aussitôt, dans l'attaque ou dans la défense, placer toutes ces choses profanes sous la responsabilité de Dieu et la garantie des divines Écritures.

Faisons donc connaître, en quelques traits généraux, le côté positif et le côté négatif de nos saints livres; disons en peu de mots

ce qu'ils renferment, nous verrons ensuite ce qu'ils ne renferment pas. Peut-être comprendrons-nous alors qu'il n'est pas sans danger de les employer à soutenir ou à combattre des sentiments purement philosophiques, ou des opinions tout-à-fait étrangères à la religion.

Et d'abord que renferment nos divines Écritures? Pour traiter dignement cette question, pour exprimer d'une manière exacte et complète tout ce qu'embrassent de beautés, de richesses ces pages inspirées, il faudrait avoir une plume d'or et parler la langue des anges; il faudrait être un Père de l'Église, ou plutôt Dieu lui-même. Quelle éloquence! quelle poésie! quelle science profonde! quelle philosophie sublime!...

Oui, il y a de l'éloquence et de la poésie, dans nos Saints-Livres; il y en a beaucoup plus que dans aucune littérature, soit ancienne, soit moderne, de la Grèce ou de Rome. En effet, quelle élévation, quelle magnificence dans les pensées! quelle noblesse, quel éclat, quelle variété dans les images! quelle hardiesse dans les figures! quelle richesse dans l'expression! quelle concision

dans le style! Y a-t-il une ode grecque ou latine qui puisse atteindre à la hauteur des Psaumes, ces modèles si parfaits du genre lyrique, où l'on trouve l'enthousiasme le plus fécond, les transports les plus vifs, les transitions les plus rapides? Y a-t-il dans toute l'antiquité, une élégie comparable aux plaintes de Jérémie, le *seul capable,* selon l'énergique expression de Bossuet, *d'égaler les lamentations aux calamités?* Où donc trouver une églogue plus gracieuse que l'histoire de Ruth? une pastorale plus fleurie que le cantique de Salomon? Quel poète fut jamais aussi véhément qu'Ezéchiel? aussi sublime qu'Isaïe? aussi profond que Job? que devient enfin Homère à côté de Moïse?

Oh! ne comparons pas la poésie profane à la poésie sacrée. Il y a autant de différence entre elles, on l'a répété bien des fois, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. L'une est le langage de l'homme, de l'homme qui cherchant à s'élever au-dessus de lui-même, ne fait voir partout que sa faiblesse; l'autre est le langage de Dieu rendant ses oracles avec toute la pompe, toute la majesté qui lui conviennent.

Nous pourrions nous étendre beaucoup sur ce sujet; nous pourrions montrer que l'éloquence n'appartient pas seulement aux livres de l'Ancien Testament, qu'elle se trouve aussi dans le Nouveau, où la sublimité des prophètes se change en une tendresse sublime jointe à une piété non moins touchante, où les choses les plus merveilleuses sont racontées avec une clarté, une onction, une simplicité admirables. Mais ceci nous entraînerait trop loin; nous ne faisons point un cours de littérature, et d'ailleurs, que pourrions-nous dire sur les beautés de la Bible qui n'ait été déjà dit par des hommes comme Bossuet, Fénelon, La Harpe, Blair, le docteur Lowth, Pascal, Rollin et tant d'autres? Les ennemis les plus acharnés de la Révélation ont été forcés eux-mêmes de rendre hommage à la supériorité littéraire de nos Saintes-Écritures. Voltaire savait y puiser des vers heureux; Diderot leur laissait une place dans sa bibliothèque, à côté d'Homère; et J.-J. Rousseau avouait que les livres des philosophes, avec toute leur pompe, sont bien petits à côté de celui-là.

Nous n'ajoutons plus qu'un mot. L'élo-

quence de la Bible a formé les Pères de l'Église; nos orateurs les plus célèbres y ont échauffé leur cœur et puisé leurs lumières; les plus grands poètes des temps modernes lui ont dû leurs inspirations, et les beaux-arts reconnaissants sont venus lui rendre hommage, et lui tresser comme une couronne, des productions de leur génie.

De la science! il s'en trouve aussi dans nos Saints-Livres et de telle qu'elle ne redoute aucun examen, ni aucun genre d'attaque. Et cependant, quelle variété de matières! Comme l'erreur y serait mal à l'aise si elle avait pu s'y glisser : organisation physique et révolutions du globe, origine et dispersions des anciens peuples, successions de princes ou de monarques dans les pays environnants, coutumes, mœurs, langues de tant de nations, événements importants de leur histoire, tout est rapporté, détaillé dans la Bible, et tout est vérifié, confirmé par l'histoire et par les recherches des érudits modernes. Et voilà, non pas une vérité, mais un système complet de vérités ou une immense collection de faits, présentant plusieurs faces, présentés à tous les regards,

défiant toutes les critiques les plus minutieuses et même les plus méchantes. Et un livre semblable serait une production humaine!!! Et puis quel ensemble de faits qui ne laissent aucun vide. Du premier homme et de son histoire nous descendons à Noé, de Noé nous passons à la tente d'Abraham, de celui-ci au législateur du peuple hébreu, et de Moïse, nous arrivons, par la tige de David, jusqu'à Jésus-Christ, fondateur du Christianisme, dépositaire de notre foi et de toutes nos espérances. Et dans les annales d'aucun peuple, l'on ne trouvera jamais un plan de science si suivi, si vaste, si complet en son genre. Ces faits seuls, la création du monde et la chute de nos premiers pères, le déluge, cette mémorable catastrophe ou ce mur infranchissable placé entre l'ancien et le nouveau monde, la dispersion des peuples et leur marche sur la terre, voilà dans le Livre par excellence, trois vérités colossales autour desquelles gravite l'histoire de toute société et dont la preuve se retrouve, n'importe avec quel éclat ou sous quelle couleur, dans les monuments scientifiques de tous les peuples.

Mais dans nos Saints-Livres on trouve

encore la philosophie la plus sublime. On l'a dit depuis long-temps et à bon droit, la raison et la révélation sont comme deux ruisseaux distincts, mais jaillissant de la même source, pour arroser et féconder notre intelligence. Si l'on maintient convenablement l'harmonie entre elles, en gouvernant la première par la seconde et en fortifiant la seconde de la première, elles s'éclairent et s'aident mutuellement. Cependant, il faut bien le reconnaître à la gloire de la révélation, souvent elle porte un remède salutaire, toujours elle exerce une douce et nécessaire influence sur l'esprit de l'homme, si clairvoyant et si pur dans l'état primitif, si infirme et si incertain après la déchéance. Dieu, ses perfections absolues, son unité et sa Providence; la liberté de l'ame humaine, son immortalité, les peines ou les récompenses d'une autre vie; la création du monde, son gouvernement et sa fin, voilà tout autant de vérités naturelles, primitives, capitales et sur lesquelles cependant, tant d'hommes se disant sages, sont devenus insensés (1).

---

(1) *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt.* Rom. I, 22.

A quoi bon le Christianisme, dit quelquefois l'ignorant qui se targue du nom de progressiste, et nous, nous demandons à quoi n'est-il pas bon? Lui seul a révélé à l'homme les rapports moraux qui l'unissent à Dieu et à la société, lui seul nous a enseigné la véritable théorie des droits et des devoirs. Voulez-vous vous en convaincre, voyez ce qu'enseignèrent au monde, ces hommes que nous décorons, je ne sais pourquoi, du nom de philosophes. De loin, sans doute, ils nous apparaissent avec des figures vénérables, l'éloignement du temps. peut leur donner des formes majestueuses, mais sont-ils autre chose en réalité que de vrais enfants? nos enfants de village ne sont-ils pas des docteurs au milieu d'eux? Qu'enseigna jadis à l'égard de Dieu la philosophie humaine, sinon l'idolâtrie et la superstition? à l'égard de l'homme sinon la dégradation de la femme et l'esclavage des trois quarts du genre humain? Et l'homme enfin, quelle conscience avait-il de lui-même, quel empire pouvait exercer sur son cœur un culte sans morale et des Dieux sans vertu? N'est-ce pas sur toutes les questions qu'agita le paganisme, qu'il

convient de prononcer le flétrissant anathème de l'orateur romain : *Nihil tam absurdè dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum* (1).

Avouons-le donc et reconnaissance à qui le mérite, la raison de l'homme qui, sans le secours d'en-haut et dans l'isolement de ses pensées, envisage ces problèmes et tente de les résoudre, ne peut que pâlir et succomber inévitablement à la tâche. Seule, la révélation pénètre dans ces difficultés qui firent échouer les plus beaux génies de l'antiquité païenne, nous élève hardiment dans les hauteurs des plus sublimes vérités, les contemple d'une vue ferme et porte sur tous ces points une marche aisée, régulière et toujours victorieuse.

Ah! soyez à jamais vénérées, pages saintes sur lesquelles on passe de si doux moments! Comme les épreuves de la vie sont légères, comme les espérances du jour levant s'agrandissent, qu'on est heureux quand on tient en main cette lettre précieuse ou ce dernier testament d'un père, qui le laissa comme un

---

(1) *De Divin.* l. II, cap, LVIII, n. 119.

gage d'amour à son enfant exilé. Qu'il est facile à ce point de vue, de souscrire à cette divine autorité qui s'explique. Et qu'importe alors que l'objet de notre foi soit obscur et enveloppé de langes mystérieuses, si la révélation qui le renferme est véritable; mais pourrait-elle ne pas être vraie, si elle est l'ouvrage de Dieu, et pourrait-elle ne pas être une œuvre divine, marquée comme elle est par tant et de si frappantes preuves de la divinité?

PARAGRAPHE II. — Que faut-il penser de la mythologie allemande, appliquée à l'objet sacré de la Révélation? principaux chefs de réfutation.

Mais que penser de cette erreur monstrueuse et cependant déjà trop accréditée, qui prétend démontrer que la vérité c'est l'erreur et que l'être n'est que le néant. Pauvre nation! méditative Allemagne, que tu fais pitié dans tes rêves creux! Comment n'as-tu pas à craindre, qu'ébranlée déjà si fortement par le réformateur de Wittemberg, tu ne t'affaisses enfin sous le travail de tant de vers rongeurs qui te minent et que tu nourris

insouciante dans ton sein. Prenons donc pour un moment au sérieux une discussion qui ne devrait provoquer que le ridicule, et tout en vouant un souverain mépris pour une semblable doctrine, tâchons d'en montrer la faiblesse en en dévoilant la honteuse origine.

Nos Saints-Livres de l'une et de l'autre alliance, avec la plupart des faits qu'ils renferment, ne sont que des fictions, que des mythes ; voilà en deux mots ce qu'osèrent systématiser les premiers, je crois, Volney et Dupuis, dans le dernier siècle et ce qu'ont osé renouveler de nos jours Bauer, Strauss et quelques autres sommités de l'Allemagne.

Le mythe, tout le monde le sait, est un fait controuvé par l'imagination des écrivains ou bien encore c'est un fait vrai dans le principe, mais dénaturé dans la suite des temps. Qu'il y ait eu des mythes dans les religions et cultes des peuples anciens, rien ce semble, de mieux constaté, nous l'avouons et sommes les premiers à le reconnaître ; la raison, la cause, il est facile de la découvrir dans la concentration ou dans le despotisme absolu de la science et du pouvoir. Pour ceux

qui en douteraient un instant, qu'il me soit permis d'invoquer l'histoire, et aussitôt les Indes, la Chine et la Grèce, vous montrent leurs initiés, l'Égypte ses temples mystérieux, chez presque toutes les nations anciennes, vous retrouvez ces corps de lettrés, de sages, de savants entourés de la considération publique et auxquels sont dévolus tous droits religieux et civils. Or, je vous le demande, quel ne dut pas être leur succès dans cette science ésotérique (1), à quoi ne pouvaient pas naturellement prétendre un rôle et une autonomie si absolus ?

Étouffer le sens de leurs écrits au peuple, et travailler dans l'ombre à l'édifice de leur culte et de leur religion; s'entourer, se rehausser, s'agrandir, et enfin, ne se montrer en tout que comme de magiques personnages à travers les ombres et les fantasmagories du prestige; tels furent donc les procédés mis en jeu dans la patration de cette œuvre inique : là je comprends la possibilité de la mythologie.

---

(1) *Doctrine secrète et privilégiée.*

Je la comprends encore quand, pour persuader, l'on n'a recours qu'à la force brute et à l'abus du pouvoir. Les esprits les plus vigoureux ont baissé la tête ou ont expiré sous ce joug de fer qui pesa si long-temps dans l'antiquité. Quand l'Orient, dans la bataille d'Actium, reçut le joug de Rome, quand l'Égypte, à la mort d'Antoine et de Cléopâtre, tomba sous la lourde épée d'Octave, ou plutôt de ses lieutenants, Octave fut mis au rang des dieux, reçut des vœux, des hymnes, des libations, et Alexandrie lui éleva un temple où il fut honoré sous ce nom : *César, protecteur et patron des navigateurs* (1). Plus tard, Caligula, ce féroce et dégradé tyran, reçut les mêmes honneurs, et nul doute qu'Octave et Caligula ne fussent encore aujourd'hui des dieux mythifiés, si le christianisme n'eût élevé d'un côté le flambeau pour dissiper les ténèbres, de l'autre, le glaive de la liberté, pour briser les fers de l'esclavage et modérer le pouvoir.

Si à ces deux causes, déjà suffisantes pour mettre sur la voie et rendre raison des my-

---

(1) Voyez Rollin, *Histoire Romaine.*

thologies Egyptiennes et Chinoises, vous ajoutez l'influence pernicieuse du génie exagéré des Hellènes, vous aurez pénétré dans la mythologie de la Grèce, et fait l'histoire de cette erreur hypocrite dans toute l'antiquité. On ne l'ignore pas, en effet, les artistes et les poètes, usant largement, dans leur vol hardi, de tous les caprices de l'imagination et de l'indépendance naturelle de cette fière république, surent habilement revêtir leurs pensées des images les plus saisissantes et donner un corps apparent aux plus romantiques aventures, fruits artificiels et bâtards de leur création. Avec un peuple ardent comme celui d'Athènes, le piége était facile, l'erreur eut toute chance de succès; l'homme sensible y était tout, la calme raison connue à peine, le sensisme mythique triompha; le vulgaire ne tarda pas à personnifier les rêves de ses poètes et les prit pour autant de réalités. De là, Neptune en courroux au sein de la tempête, Jupiter dans la foudre, les Nymphes aux bords des fontaines, les Driades dans les fleuves, etc.

Voilà, et je regrette de ne pouvoir ici que les indiquer, voilà les trois causes produc-

trices et explicatives de tous les mythes et surtout de ceux de l'Orient, terre de despotisme, et où l'espèce humaine est amollie par le climat. Mais qui pourrait nous montrer l'un ou l'autre de ces ressorts puissants dans le sein du christianisme? Où trouver dans nos temples chrétiens un seul de ces Harpocrates significatifs, et au doigt sur la bouche, comme on en voyait tant dans les temples de Sérapis et d'Isis?

Vous êtes les fils de la Lumière et de la Liberté; voilà les paroles dont on a abusé, dont on abusera sans doute, mais que prononça le grand Apôtre, en paraissant sur la scène du monde : *Filii lucis estis... in libertatem vocati estis*, et son maître, qui est aussi le nôtre, avait dit avant lui : *Docete omnes gentes... quod in aure auditis prædicate super tecta;* et encore : « Ne désirez pas qu'on vous appelle *maître*, parce qu'il n'est qu'un seul maître et que vous êtes tous frères (1). » Et ces quelques mots effacent la légalité de l'esclavage dans tous les Codes des nations idolâtres. Et dès

(1) S.-Matth., ch. xxiii, v. 18.

ce jour, le monopole acromatique tombe et appartient désormais à la publicité et à l'histoire. Et cette liberté de pensée et d'action, cette devise chrétienne qui libère tant de dupes ou d'esclaves, déchire le voile mystérieux pour tous les yeux, laisse voir nos enseignements au docte le plus habile comme au plus simple habitant de nos hameaux, et imprime sur le front de Jésus-Christ et de sa doctrine, un caractère de grandeur et de vérité qui le distingue seul de tous les révélateurs apparus avant lui.

Je ne ferai pas remarquer, enfin, que les écrivains sacrés rapportant des faits graves, publics, de tous connus, ils ne peuvent, sous le rapport, soit du fond, soit du genre de leurs écrits, entrer aucunement en parallèle avec les écrivains poétiques de la Grèce. Je n'en veux qu'à leur simplicité, aux caractères de candeur et d'ingénuité qui brillent dans leurs œuvres et frappent tout lecteur impartial. Et pour me borner aux évangélistes, voulez-vous voir comment ils nous dépeignent leur héros? Écoutez, voici à peu près dans quels termes ils nous en parlent, c'est toute son histoire : Son berceau, nous disent-

ils, fut une crèche, sa patrie, la petite ville de Bethléem, ses parents, d'humbles et pauvres artisans, dénués de tout. Ensuite, il grandit dans l'ombre durant trente ans, puis il parut au milieu des hommes, et il nous rencontra, et il nous dit de le suivre; il répandait sa doctrine, et il guérissait les malades, et il faisait beaucoup de bien. O Platon! que tu étais loin de la vérité, dans ton héros imaginaire!... La mort de leur maître, pas une plainte contre ses bourreaux, pas un cri de douleur, pas une larme pour le pleurer, et l'on est tenté de douter s'ils furent ses disciples, quand, dans une froideur qu'on ne peut expliquer, ils nous disent : les Juifs s'emparèrent de lui et l'attachèrent à une croix, *et crucifixerunt eum*; scène cependant bien terrible pour des cœurs qu'unit si étroitement l'amitié! Plus heureux fut Socrate! Des amis le pleurèrent, et l'éloquence, dans le Phédon, éleva à sa mémoire un impérissable mausolée... Et les événements les plus importants de la vie de leur maître n'ont pas d'autres images ni plus de couleur.

Vont-ils au moins s'entourer eux-mêmes de prestiges, d'autorité, de fortune, mobiles

bien faibles, sans doute, mais dont on connaît l'action puissante sur l'humanité? Écoutez encore : bateliers au lac de Genésareth, la plupart de nous faisions des filets, et nous les quittâmes pour suivre le Christ; et puis, nous dit l'un d'eux, moi je le niai trois fois, et je ne fus qu'un traître; et moi, nous dit l'autre, je persécutais les chrétiens, et le ciel m'ouvrit les yeux; voilà, rien de plus, et puis chaque page de leurs écrits nous les représente comme des hommes lourds, ignorants, dont l'extérieur et les manières n'inspirent que le dédain ou le mépris. De bonne foi, reconnaissez-vous à ce ton les élucubrations de la Grèce poétique? Est-ce bien là l'enflure des prétentions littéraires, le langage de la mythologie? Est-ce bien là l'espèce de magie ou les charmes éblouissants qu'une imagination séduisante met ordinairement en jeu, et sait habilement jeter sur des œuvres de fantaisie, pour égarer les esprits en trompant plus facilement les regards.

Et l'école mythologue de l'Allemagne ne l'a pas compris, disons mieux, n'a pas voulu le comprendre, et a menti à ses convictions.

Ah! il est ici facile de le comprendre, le principe de l'incrédulité n'est pas tant dans les croyances elles-mêmes, que dans nos passions; la corruption du cœur précède toujours celle de l'esprit; mais une fois le cœur gâté, l'homme ne respecte plus de bornes, et recule même les limites de la folie. Jésus-Christ n'est que le soleil, ses douze apôtres, les douze constellations (1); les rois Mages avec leurs offrandes d'or, d'encens et de myrrhe, quelques marchands forains qui vont vendre de la quincaillerie à Bethléem; l'étoile des Mages, un flambeau qu'un domestique porte devant eux (2). O délires de la raison humaine! de semblables mythes, dans des temps si récents, dans des nations si éclairées et si fières de leur indépendance, des mythes qui changent la face de la terre, et pendant trois siècles consécutifs, font voler les peuples à la mort; l'histoire chrétienne un mythe! Bientôt peut-être l'homme, la raison, Dieu, des mythes, tout mythe. Mais alors.......

(1) Dupuis.

(2) Quelques exégètes allemands.

Eh bien! rêvez, rêvez : pour nous, nous croirons (1).

PARAGRAPHE III. — Ce que ne renferme point la Sainte-Écriture, vu sa nature.

Il est une autre classe d'hommes qui avec les meilleures intentions du monde ou plutôt à cause même de ces intentions, donnent dans le même piége et arrivent ou peu s'en faut, à un but tout aussi déplorable. Je veux parler de ceux qui, faisant de l'herméneutique à tout propos dans la science profane aussi bien que dans la science sacrée, finissent par déprécier le surnaturel de nos divines écritures et par les rendre un objet de critique et de mépris. C'est cette conduite blâmable, que peut seule excuser la pureté

(1) Il n'est peut-être pas de meilleure méthode, pour réfuter cette erreur grossière, que celle qu'a employé un ingénieux écrivain, qui, naguère, jetait au nez de tous nos symbolistes modernes le Napoléon-mythe, malgré ses vingt ans de bataille et ses lauriers tout frais encore de tant de victoires. Voyez l'ouvrage intitulé : *Preuves sans réplique que Napoléon n'est qu'un être allégorique et qu'il n'a jamais existé.*

des motifs qui la dictent ; ce sont ces conséquences funestes dont nous avons été nous-mêmes plusieurs fois les témoins, qui nous pressent d'entrer ici dans quelques détails.

Dans le dernier siècle, la parole divine eut à soutenir de terribles assauts ; de nombreux ennemis déchirèrent ses pages si respectables et lui livrèrent une guerre à mort. Quelques athlètes vigoureux descendirent généreusement dans l'arène, et malgré leur petit nombre, la victoire leur resta ; la vérité biblique, comme on devait s'y attendre, triompha de l'erreur. Aujourd'hui le lion de Judas repose tranquille dans son assurance, sans s'inquiéter de quelques frelons qui peuvent tout au plus bourdonner dans leur rage impuissante.

Mais prenons garde ! Il est encore d'autres mouches à miel qui ont leurs dangers et leurs avantages ; et en voulant caresser et encenser la Sainte-Écriture, elles pourraient lui nuire et la blesser même profondément. Je parle toujours de ceux qui veulent incessamment jeter leur faulx dans le champ de la révélation, la parcourir en tout sens comme une place publique, et la traiter pour ainsi dire

comme un pays vaincu. Et cependant l'on voit encore des hommes qui semblent méconnaître ce conseil de la prudence humaine et qui osent élever l'échafaudage de leurs théories incertaines sur un fondement hétérogène, la parole infaillible de Dieu. Ce vertige semble même s'emparer de plusieurs écrivains distingués et d'ailleurs très orthodoxes, qui ne comprennent pas qu'une telle conduite n'est propre qu'à aiguiser les armes de nos ennemis et à ranimer leur fureur à demi éteinte. Et il y a véritablement ici lieu de s'en étonner, puisqu'il suffit, pour éviter ce piége, de connaître les plus simples comme les plus frappants caractères de nos Saints-Livres. Qui peut donc ignorer à ce point l'objet et la fin des annales chrétiennes? Ne sait-on pas que les historiens sacrés ou que Dieu par leur organe, n'a pas seulement écrit pour les savants et les esprits supérieurs, mais encore et surtout pour les simples et les petits, qui sont la classe la plus nombreuse de la société? Ne sait-on pas que le langage de la Révélation s'accommode toujours aux sens et jamais ne discute ni ne dogmatise sur les principes? Ignore-t-on enfin que Dieu parle

toujours des choses plutôt comme elles paraissent que comme elles sont dans leur fabrique intérieure? Quelle est d'ailleurs, quelle devait être la fin de la Révélation? est-ce de nous donner l'omniscience de toutes choses? Mais ne voyez-vous pas que la vision béatifique en serait la conséquence immédiate et qu'à l'instant le ciel serait sur la terre, car le ciel est partout où l'on voit Dieu? N'est-ce pas plutôt de nous tracer des règles de conduite et de nous mettre sur la voie du bonheur en nous indiquant les vrais rapports qui doivent nous unir à Dieu? Dieu a-t-il voulu nous donner une encyclopédie universelle et profane ou simplement des lumières morales, a-t-il voulu nous ouvrir tous les secrets de ses trésors inépuisables ou nous en laisser quelques restes pour quand le grand jour se lèvera? Ah! sans doute, l'Écriture l'emporte sur toutes les productions humaines en science et en dignité; mais son rôle est assez vaste sans que nous ayons besoin de l'étendre; son antique jeunesse est assez vigoureuse pour que nous ne lui donnions pas des appuis humains, et sa grandeur est trop respectable pour que nous

osions la rabaisser jusqu'à notre petitesse ou la faire plier à tous nos caprices.

C'est avoir fait beaucoup en philosophie, dirons-nous avec un célèbre jurisconsulte, que de reconnaître en chaque matière le genre et le degré de preuves dont chaque sujet est susceptible (1)...

L'Écriture est sacrée comme son auteur, je dis plus, elle est divine, non-seulement dans son origine, mais encore dans son objet et sa fin ; vous devez donc lui conserver son rang et sa tendance toute surnaturelle, et de même que l'arbitre de l'univers ne peut être cité au tribunal de ses créatures, de même veuillez reconnaître que la science sacrée, contrôle des sciences profanes qui s'égarent, ne peut jamais être contrôlée par elles. Le surintelligible et l'intelligible ; l'infini et le fini, la révélation et la raison, le surnaturel et la nature constituent, il est vrai, l'objet scientifique de la pensée humaine ; mais cette dualité, qui doit marcher tou-

---

(1) Portalis. *Des Avantages et des Abus de l'esprit philosophique*, etc.

jours inséparablement unie, ne peut jamais être confondue sans que l'on nuise au solide savoir et sans porter atteinte à l'intégrité de la religion et de la philosophie. Un empiétement de part ou d'autre entraînerait la mort de sa rivale ou plutôt de sa sœur légitime.

Outre les vérités morales et parfois surintelligibles qui sont l'objet de notre foi, la Révélation renferme assurément un grand nombre de vérités naturelles et philosophiques. Il est des connaissances géologiques, historiques, paléographiques et autres, qui traitent assez clairement du monde primitif et se rattachent intimement aux sources immédiatement divines de nos archives saintes. Et c'est ici le cas de dire, avec le célèbre Bacon, que les sciences sont grandement salutaires et suaves, qui sortent ainsi des Écritures doucement exprimées et qui ne sont pas tirées aux controverses ni aux lieux communs (1). Nous dirons même qu'elles peuvent répandre quelques lumières assez vives sur les points les plus mystérieux de

(1) *De Augmentis scientiarum*, l. IX.

la science humaine, favoriser certaines recherches scientifiques et mettre sur la voie de nouvelles découvertes. Mais nous dirons encore, nous aimons à le redire ici bien haut : la Sainte-Écriture ne renferme aucun système nettement formulé de sciences philosophiques ou naturelles; point de système ni cosmologique, ni autre dans la Bible. Elle n'en demeure pas moins un trésor immense, inépuisable, mais seulement dans son genre et vous ne tirerez jamais du cuivre là où il n'y a que de l'or. Les vérités naturelles qu'elle peut renfermer, constituent donc seulement une science de faits et non de principes; une sérieuse attention vous convaincra aisément que ces vérités isolées ne sont jetées là qu'en passant, sans but ultérieur, sans composer un système; vous comprendrez enfin qu'un pareil ensemble de vérités éparses, sans suite et sans proportion, serait bien plus propre à affaiblir qu'à relever le caractère divin de nos Saints-Livres, si l'on n'y voyait en même temps comme le principe et l'explication finale d'un ordre infiniment supérieur.

Cette considération puise une nouvelle force et devient, pour ainsi dire, une dé-

monstration matérielle, quand on la transporte dans la nouvelle Alliance et surtout quand on l'applique à la conduite, ou qu'on l'envisage dans la doctrine de notre divin Sauveur.

Il fut donc un homme célèbre, il y a dix-huit cent cinquante ans; l'histoire le nomme Jésus, il vivait dans la Judée: tradition, monuments, croyances, tout confirme cette vérité. Eh bien! ce Jésus, notre Docteur à tous, la lumière du monde, qui vit de l'éternité et de l'intelligence de son Père, qu'a-t-il enseigné à la terre, en fait de science humaine? Ah! ne rougissons pas de le dire, rien, ou presque rien; telle n'était pas sa mission. Sans aucun doute, il connaissait toutes choses, même dans l'ordre de la nature; il n'ignorait pas, par exemple, qu'on peut, au moyen de quelques acides, mettre en rapport des métaux différents et accumuler ainsi certaines forces de la nature, de manière à leur faire produire des effets extraordinaires; il connaissait parfaitement le secret de toutes ces forces puissantes qui ne font que de naître et que de nouvelles vont probablement suivre; mais encore une fois

sa mission n'était pas de nous en instruire ; aussi ne nous en a-t-il rien dit. Il était venu pour répandre des lumières, mais des lumières toutes célestes, et propres seulement à nous conduire au ciel, en étouffant l'égoïsme par la charité universelle, et faisant régner toutes les vertus chrétiennes à la place de tous les vices.

Ainsi, pour conclure et appliquer ceci à notre sujet, je dirai que, puisque les écrivains anciens et sacrés n'ont fait que préparer la venue de Jésus-Christ, puisqu'ils ont, en quelque sorte, participé à sa mission et à son esprit, il suit que, ni eux ni leurs successeurs, tant sous l'ancienne que sous la nouvelle alliance, n'ont voulu ni nous frayer un chemin aux académies, ni faire de nous, voyageurs, des sages du monde et des savants. Par conséquent, tous les personnages qui ont parlé au nom de Dieu, ou qu'a revêtu un caractère divin, n'ont eu d'autre enseignement que celui d'une morale et d'une doctrine toute célestes; ce qu'ils ont dit en dehors de ce but éminemment divin, tout ce qui entre de terrestre ou de profane dans la contexture de leurs écrits, doit être considéré

comme très-subalterne, tout-à-fait accessoire, presque hors-d'œuvre, et ne serait pas mal figuré par la forme d'un corps ou par l'ombre que produit accidentellement le soleil.

Il est donc grandement à regretter que dans le conflit engagé entre les opinions populaires et les découvertes des temps modernes, on ait si souvent, de part et d'autre, invoqué l'Écriture-Sainte, destinée seulement à éclairer un ordre de choses supérieur.

PARAGRAPHE IV. — Ce que ne renferme pas la Sainte-Écriture, malgré certains commentateurs; exégèse peu sobre.

Faire connaître la nature toute céleste de nos Saints-Livres, c'est presque tracer les règles de prudence que tout homme doit suivre dans l'application ou l'explication des divines Écritures; et ce conseil regarde aussi bien les commentateurs ecclésiastiques que les savants et les érudits, à quelque profession ou culte qu'ils appartiennent.

Sans doute les choses humaines étant transitoires et vacillantes de leur nature, on a cherché de tout temps à leur donner une

valeur qu'elles n'ont pas par elles-mêmes, et pour grandir leur taille et leur mériter un peu plus de confiance, on les a placées sous les auspices de la religion et sous le patronage des divines Écritures. Tout cela est fort bon; ces motifs sont louables, nous aimons à le reconnaître, mais nous ne saurions l'approuver. Il faut, pour être dans le vrai, mettre entre les choses la distance que Dieu y a mise; l'harmonie, les bons rapports n'existent qu'à cette condition. Entre la parole divine et la parole humaine, il y a la distance du ciel à la terre, de la vérité à l'erreur. Vous voulez appuyer certains systèmes de cosmologie ou de métaphysique sur la Sainte-Écriture; vous voulez donner la parole de l'homme et les productions de son esprit comme l'enseignement de la révélation ou de l'Église, mais n'est-ce pas là courir des chances de vérité bien incertaines, s'exposer à rendre méprisables les autorités les plus graves et à devenir, malgré les intentions les plus pures, une pierre d'achoppement pour la foi des fidèles?

Sans doute, Moïse a parlé des principaux éléments du monde et de leurs phénomènes;

il traite de météores ignés, aqueux; il dépeint la nature et les propriétés d'un grand nombre d'animaux, de plantes, de métaux, etc..., mais ne voyez-vous pas que là, comme dans tous les endroits où la science humaine se trouve sur son passage, il ne fait que se servir du langage du peuple, qu'il s'accommode à ses idées et à ses croyances, et qu'il demeure toujours étranger aux systèmes scientifiques et exclusifs? Il ne dogmatise nulle part, à la manière des philosophes, par principes et comme *ex professo*. Aussi, quand je vois des hommes, d'ailleurs infiniment respectables, mettre à contribution toute la science des Cuvier et des Buckland, des Dolomieu et des Deluc, pour établir de sublimes principes de physique, d'histoire ou de cosmologie, et leur donner pour base la cosmogonie de la Bible, je ne puis m'empêcher de déplorer une illusion semblable, et la nature d'un zèle si mal employé.

Quand ils auront fait dire *oui* à l'Écriture, un fait nouveau, une trouvaille du lendemain lui fera dire *non* : aujourd'hui, ils l'adorent comme souveraine; demain, ils l'aviliront comme sujette; maintenant, enfin, ils la trai-

tent comme épouse légitime, tandis que, plus tard, peut-être bientôt, eux ou d'autres, la répudieront comme une infidèle. Et c'est ainsi que l'homme se roule presque toujours dans l'erreur, en croyant se jeter dans les bras de la vérité.

Il y a cependant deux exceptions à faire au principe établi antérieurement, savoir : que la Sainte-Écriture parle toujours le langage du peuple et se conforme au sentiment commun.

Le premier de ces cas est très-remarquable par sa singularité même, ou plutôt il n'est que la conséquence logique du principe posé plus haut. Nous dirons donc, en vertu de ce principe, que, quand la Sainte-Écriture s'exprime comme les autres hommes, c'est-à-dire selon le sentiment commun, cela ne signifie pas toujours qu'elle est dans le vrai, puisqu'elle juge souvent des choses *respectu ad nos,* selon l'expression de l'école, et pour s'accommoder à notre intelligence; mais lorsqu'elle dit positivement le contraire de ce qu'on a coutume de penser ou de dire, elle est dans toute la rigueur du vrai, alors même qu'elle ne le dit qu'une fois. C'est là

un caractère frappant que tout habile commentateur doit considérer comme la pierre de touche de la vérité biblique. On comprendra facilement alors et on distinguera de même, la véritable signification qu'il faut attacher à la Sainte-Écriture, quand elle nous dit que le soleil s'arrêta à la voix de Josué et à la prière d'Isaïe, ou quand elle nous enseigne que la lumière ainsi que les végétaux, furent créés avant le soleil.

La seconde exception que souffre encore le même principe a rapport seulement aux deux premiers livres de la Genèse. Ici l'historien sacré se reporte à l'origine des temps, assiste pour ainsi dire à la naissance du monde, avant la création des hommes, et se montre tout-à-fait indépendant du témoignage de la postérité ; il énonce les choses comme elles furent et non pas seulement comme elles nous apparaissent. Et c'est ce qui nous fait dire que cette magnifique épopée, malheureusement trop succincte, sagement étudiée et bien comprise, peut mettre et a réellement mis sur la voie d'une foule de découvertes ou de connaissances naturelles, infiniment précieuses. La science actuelle

s'est, du reste, inclinée sur ce point devant la science biblique et a déposé à ses pieds les hommages les plus flatteurs et les moins équivoques par la savante bouche des Ampère (1), des Cauchy (2) et des De Serres (3). Hors de là, pleine et entière liberté est accordée aux sages du monde, pourvu qu'ils n'atteignent pas la vérité intègre et à bon droit intolérante de nos Saints-Livres, et qu'ils ne mettent pas sur le compte de la Révélation le produit de leurs travaux, alors même qu'ils

---

(1) Ou Moïse, dit AMPÈRE, savant de l'Institut, avait dans les sciences une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, ou il était inspiré. (*Théorie du Monde* et *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1833.)

(2) « Je me suis enfoncé, disait en 1833 M. CAUCHY, recteur de l'École Polytechnique, je me suis enfoncé dans l'étude des sciences humaines, et particulièrement de celles qu'on nomme les *sciences exactes*..... et j'ai vu que toutes les attaques dirigées contre la Révélation ont abouti à en fournir de nouvelles preuves. (*Moïse et les géologues modernes*, par Victor de BONALD.)

(3) M. MARCEL DE SERRES, professeur de géologie à Montpellier, est l'auteur d'un ouvrage de cosmologie très-estimé, et dans lequel il se montre toujours plein de vénération pour le récit biblique, qu'il a souvent occasion de venger de ses injustes agresseurs.

seraient couronnés d'un plein succès. Ainsi faites-vous *Neptuniens* avec les Newton, les Laplace, les Daubuisson, les Clairault, pour expliquer par les lois de l'hydrostatique, la forme actuelle et sphéroïde de la terre; ou faites-vous *Plutoniens,* en vous appuyant, comme les Demerson et les Boubée, sur quelques observations récentes (1) et soutenez volontiers que la terre n'a été, dans son origine, qu'une masse incandescente dont l'intérieur est encore en fusion, mais dont la surface refroidie s'est solidifiée et encroûtée avec les siècles, ceci ne touche pas, ne contredit en rien la vérité biblique et il est bien permis alors de se distraire et de louvoyer dans ce sens (2). La révélation n'étein-

---

(1) *Annales de Chimie et de Physique*, t. XXIV.

(2) En citant ces deux systèmes de cosmologie, nous n'avons l'intention ni de les embrasser, ni de les combattre. Il nous suffit de faire remarquer qu'ils n'ont d'autre mérite que d'être rajeunis, puisque le fond se trouve identiquement le même dans les écoles de la Grèce, et surtout dans l'école Ionienne. THALÈS, philosophe grec, qui vivait environ six cent quarante ans avant Jésus-Christ, regardait en effet l'eau comme le principe de toutes choses ; et pour HÉRACLITE, le feu est le principe physique de tous les phénomènes. Nous

dra jamais votre flamme pour ou contre ces systèmes; elle ne comprimera jamais l'élan de votre esprit. De même, si vous voulez nous parler de la manière, de l'époque où furent créés le soleil, les plantes, la terre dans son ensemble ou ses parties; s'il s'agit d'éclairer la durée de ces époques génésiaques, l'intervalle qui s'est écoulé entre elles, et surtout entre la création proprement dite et l'organisation du monde; si vous voulez enfin approfondir la question de savoir si Moïse parle des êtres en général, et surtout des corps célestes, au point de vue de leur nature intrinsèque et de leur importance réelle, ou seulement en raison des rapports qu'ils ont avec notre globe et l'espèce humaine, tout cela vous est permis tant que vous ne blessez pas le récit de Moïse. Et ici la Révélation, loin de comprimer les efforts

---

remarquerons en second lieu, que, dans le texte original, il n'y a rien qui ressemble à ces deux systèmes cosmologiques; et que l'état cahotique ou le *téhou-béhou* de la Genèse peut être philologiquement représenté par une bouteille renversée sans dessus dessous, et dans laquelle on aurait introduit un nombre égal de parties solides et de parties liquides.

de l'homme ou de couper les ailes à son génie, ne fait que lui donner un nouvel essor et le diriger; elle sert comme de fanal placé sur le roc immobile destiné à éclairer la manœuvre des matelots, à prévenir le naufrage et à guider sûrement leur marche vers le port. Mais nous dirons encore ici qu'il faut avoir les épaules bien fortes et posséder de grandes connaissances en linguistique générale, en physique et en histoire, pour s'aventurer sans danger sur un terrain si vaste et si glissant et pour traiter d'une manière satisfaisante des questions aussi épineuses que compliquées.

Les dangers si grands, au point de vue de la science humaine, deviennent encore plus grands et les résultats sont bien plus déplorables quand on transporte ces questions sur un autre terrain et qu'on veut les abriter derrière la Révélation. Et c'est ici seulement que nous ne pouvons transiger avec personne, à quelque titre qu'elle se présente ou de quelque autorité qu'elle soit revêtue. Il est triste, sans doute, il nous en coûte de dire quelquefois des vérités assez dures, mais peut-être serait-il plus funeste de les

dissimuler et de les taire; et si l'esprit du Christianisme est éminemment charitable à l'égard des personnes, parce que nous sommes tous les enfants du même père, il est par nature, il doit être essentiellement intolérant dans la doctrine, parce que celle-ci ne peut être qu'une, homogène, indivisible, comme son auteur.

Vous faites dire aux écrivains sacrés plus qu'ils ne disent, vous voulez qu'ils se conforment toujours à vos goûts et à vos idées, vous ne craignez pas de les embarrasser du fourneau des Chimistes, de la loupe et du télescope des Astronomes, des alambics et des cornues des Physiciens, vous voulez en faire autant de géologues, de naturalistes, siégeant au sein des académies et des corps savants; mais de grace y avez vous pensé? Ne craignez-vous pas qu'un fait imprévu, de nouvelles expériences, des circonstances d'abord inaperçues, ne viennent renverser le faux piédestal que vous leur dressez, mettre à nu vos pièces de rechange, et briser pour toujours vos plaques de cuivre gauchement soudées, ou mal chevillées sur un riche fonds d'argent ou d'or? Ne voyez-vous pas que mi-

ses à part les exceptions déjà faites, chercher la science des principes physiques et philosophiques dans la Révélation, n'est autre chose que chercher les morts entre les vivants?

Lorsque des utopistes, ou par un faux zèle ou pour donner plus de poids à leurs pensées, se sont servis de l'Écriture-Sainte pour établir des principes de science humaine, ils ont pu quelquefois réussir à se faire croire par des gens éminemment respectueux à l'autorité sainte, mais d'autres esprits sont partis de là pour mépriser la religion et l'autorité des divines Écritures; de sorte que, par un renversement étrange, la vérité a servi les intérêts de l'erreur, et est devenue la source de l'impiété, peut-être de la damnation de plusieurs.

S.-Augustin semble avoir prévu cette fâcheuse tendance, quand il nous dit, qu'un semblable abus des divines Écritures n'est propre qu'à égarer les fidèles, à perdre les ames les plus vertueuses, et expose la religion à la risée des impies (1).

(1) Lib. II, *de Genes. ad lit.* c. I, n. 4.

Comment voulez-vous, en effet, que le chrétien pieux, qui a une fois vu des choses soi-disant autorisées et prouvées par l'Écriture-Sainte, devenir des faussetés manifestes aux yeux d'une incontestable évidence ou de l'expérience, comment voulez-vous qu'il croie mieux les autres points de la foi qui portent sur ce même fondement? Ne savez-vous pas qu'il n'y a rien de plus mortel pour les convictions religieuses, que d'être obligé de changer de croyance, et de se laisser aller pour ainsi dire forcément, et contre l'avis de l'Apôtre, à tout vent de doctrine (1)? Et n'est-ce pas là faire de la foi arbitraire, chancelante, variable, et qu'un vigoureux athlète de la primitive Église appelle quelque part : *Fides temporum et non Evangeliorum* (2).?

Et les théologiens surtout doivent bien prendre garde à ne point faire mépriser la religion par un faux zèle, ou pour se faire estimer eux-mêmes et donner cours à leurs opinions. Qu'ils n'oublient pas ce conseil si

---

(1) *Ephes.* IV, 14.

(2) S.-ATHANASE.

sage de leur grand maître S.-Thomas : *Multum autem nocet talia quæ ad pietatis doctrinam non spectant, vel asserere, vel negare quasi pertinentia ad sacram doctrinam.*

S.-Augustin, en nous parlant de l'excellent livre de la Genèse, où l'on traite de l'origine des choses, nous fait remarquer, de la manière suivante, l'impéritie ou les prétentions tranchantes des commentateurs de son temps : *Hoc inquiunt alii, non voluit in his verbis intelligi Spiritus Dei; non hoc, inquiunt alii, voluit intelligi quod tu dicis, sed aliud quod nos dicimus* (1). Et n'est-ce pas le cas d'ajouter ici, avec l'esprit piquant du grand Évêque : *Quibus ego, te arbitro, Deus, ita respondeo.* Avec une pareille conduite, où en serait aujourd'hui la foi des Chrétiens? Sans doute nous savons bien qu'il n'y a pas plusieurs autorités infaillibles sur la terre; mais en voyant tant de conducteurs s'égarer, aurions-nous seulement le courage, et nous resterait-il assez de confiance pour recourir avec cet illustre docteur, au phare permanent et toujours sûr de l'Église?

---

(1) *Confes.* lib. XII, cap. XIV.

Ce que nous disons ici des théologiens, peut également s'appliquer à un grand nombre de personnes constituées en dignité, ou infiniment respectables dans les conditions où elles se trouvent placées. De ce nombre, sont surtout les savants, le clergé, les chefs des corps sociaux, des administrations, les vieillards, tous ceux qui jouissent d'une autorité légitime parmi les hommes, soit dans l'ordre civil ou ecclésiastique. Or, nous devons à la vérité de dire, que toutes ces personnes influentes, en vertu même de la considération dont elles jouissent, ne sauraient être trop prudentes ou trop discrètes, quand elles traitent sérieusement des sujets profanes, scientifiques et en dehors de leur spécialité ou de leurs occupations ordinaires. Personne sans doute ne leur fera un reproche de ne pas s'appliquer à des sciences pour eux secondaires, tandis qu'elles pourraient jeter dans l'erreur ceux qui mettraient en elles une confiance aveugle, et s'exposeraient à perdre le respect et le prestige de l'autorité dont elles sont revêtues

Pour conclure, nous dirons donc des commentateurs de nos Saints Livres, ce que nous

avons déjà dit de la doctrine qu'ils renferment, ou de la nature de leur contenu. Quand il s'agit de sciences profanes, l'on marche dans l'incertitude ou tout au plus dans le vraisemblable. N'allons donc pas, pour faire illusion aux gens simples, leur donner l'apparence ou la couleur du vrai en les revêtant du pallium de nos divines Écritures.

Fortifions nos murailles saintes, mais n'en élevons pas dans le camp de nos ennemis; veillons bien à leur garde, mais ne fournissons pas le bélier qui pourrait les ébranler un jour; soyons enfin terribles dans la défense, mais pleins de prudence et de réserve dans l'attaque. En d'autres termes, et plus clairement, ne mettons jamais en scène les écrivains sacrés, quand il s'agit de les faire monter sur le théâtre des opinions humaines ou des disputes des savants; ne donnons pas à Dieu des vues et des proportions aussi mesquines que les nôtres, ne le faisons pas parler et agir comme un simple mortel; gardons-nous, enfin, de faire intervenir sa doctrine comme juge en dernier ressort sur aucune branche des connaissances purement profanes, ce serait méconnaître sa nature et

sa fin, ce serait la rendre solidaire de nos erreurs, et la vouer tôt ou tard au mépris.

PARAGRAPHE V. — Ordre divin ; sa distinction de l'ordre naturel méconnue ; principaux éléments de l'ordre divin, relativement à la science.

Il est encore une matière importante, mais épineuse, qui trouve naturellement ici sa place. Elle fait suite à ce que nous avons dit des Divines Écritures et en est la compagne inséparable. Je veux parler de l'ordre divin. La Sainte-Écriture, en effet, n'est que l'interprète de l'ordre divin : celui-ci est l'idée, celle-là l'expression ; l'Écriture n'est qu'un cadavre ou un vain son dont la volonté divine constitue l'ame et la vie. Quoique d'un ordre plus élevé que la science humaine, quoique son rôle soit plus important, son origine et sa nature bien autres, l'ordre divin a cependant avec la science humaine, tant de points de contact et des rapports si nombreux et si intimes, qu'il est impossible et qu'il serait peu raisonnable de les nier. Mais des analogies, quelque nombreuses qu'elles puissent être, des rapports de ressemblance, si frappants qu'on les suppose,

ne feront jamais disparaître la distinction substantielle et si nettement tranchée qui se trouve entre l'ordre de la nature et celui de la grace, entre la science de l'homme et la science de Dieu. Et c'est ce que des écrivains modernes, plus impies que spirituels, feignent presque toujours de confondre. Ils s'imaginent peut-être que les principes de l'antique théologie sont devenus stériles et manquent de jeunesse, et ils prétendent leur en substituer de fraîche date, plus propres, selon eux, à aider le progrès civilisateur. Aveugles! ils ne voient pas que la vérité ne saurait s'accommoder au goût comme la mode, ni au temps comme le thermomètre, et que le vrai n'est souvent tel que parce qu'il est antique et traditionnel. Insensés! ils veulent marcher en avant et ils vont en arrière, monter et ils descendent, se distinguer et ils s'avilissent, rendre service à la science, étendre son domaine, et ils en mutilent les branches les plus fécondes et les plus vivaces; ils nient l'ordre divin et révélé. Mais alors pourquoi ne pas jeter à l'eau vos fortunes pour vous enrichir, et que ne brûlez-vous vos bibliothèques pour acquérir des connais-

sances et devenir savants? Quelques-uns, lumières pâles et à demi éteintes, consentent encore à regarder le dépôt de la Révélation comme une doctrine respectable, mais d'autres, flambeaux entièrement éteints, leur reprochent cette condescendance bénigne et ne rougissent pas, dans leurs chaires et leurs écrits, de la regarder comme passée de mode et dépourvue de fraîcheur et d'actualité. Esprits parjures, ils ont tourné le dos à Dieu; serviles avortons du naturalisme, ils voudraient faire main-basse sur tout ce qui porte un caractère saint et sacré; et Dieu se rit de leurs menaces, et il laisse tomber ses ténèbres sur leur esprit, et il imprime sur leur front le châtiment le plus ignominieux dans la profondeur de leur chute et dans leur endurcissement au mal. *Comparatus est jumentis insipientibus*, etc. Mais ils ont beau faire, ils ont beau substituer la philosophie à la théologie, au surnaturel le rationalisme, à l'autorité l'examen, le scepticisme au dogmatisme, et l'innovation à la conservation, il sera toujours vrai de dire qu'affirmer n'est pas convaincre loin de démontrer, et qu'entre les deux ordres, il y a un mur d'airain

contre lequel viendront se briser tous les efforts téméraires où se perdre à jamais les esprits orgueilleux et récalcitrants; le Tout-Puissant ne permettra pas qu'ils triomphent. Et il faut bien convenir que s'ils pouvaient jamais abattre ce boulevart inexpugnable, Dieu serait à l'instant renversé de son trône, il tomberait jusqu'à notre bassesse ou nous nous élèverions jusqu'à sa hauteur, c'est-à-dire qu'il cesserait d'être Dieu et nous d'être hommes.

Sachons cependant le reconnaître, et disons-le sans hésitation, si la plupart des innovations religieuses sont délétères de leur nature, il en est quelques-unes que nécessitent les exigences des esprits ou les temps et les circonstances; elles doivent même prendre le cachet du siècle, et pour ainsi dire, la teinte nationale qui les voit éclore. Mais il faut remarquer attentivement que ces innovations regardent moins l'essence des choses que les accessoires, et plutôt la forme ou la manière de les présenter ou de les exprimer, que la substance et le fonds. Nous regrettons que la polémique de notre époque nous donne l'occasion d'en donner quel-

ques exemples dans cette dernière considération; mais nous espérons que les théologiens rendront de nous ce témoignage, que notre enseignement est orthodoxe, conforme en tout point à l'enseignement catholique, et que nous ne sacrifions pas un passé plein de vénération et de vérité au caprice d'un présent ou d'un avenir incertains. Nous dirons donc quelques mots de la Révélation appliquée à la science humaine, mais sans sortir de notre sujet ou du titre de cet ouvrage; nous serons succinct comme par le passé, et plus occupé de planter des jalons, selon notre ordinaire, que de développer des thèses ou de construire et de perfectionner un édifice. Si quelquefois nous paraissons nous étendre et insister sur quelques points en particulier, c'est que nous le jugeons nécessaire à notre point de vue, et que nous devons conformer toujours le nombre ou la force de nos pilotis à la charge qu'ils doivent porter. Nous espérons marcher encore ici en compagnie de lecteurs intelligents et des ames robustes dans la foi, qui peuvent suivre le fil d'idées religieuses et catholiques, sans se sentir la tête lourde ou sans avoir mal au cœur.

L'ordre divin ou la Révélation se manifeste à nous sous deux formes bien distinctes par *le surnaturel* et par *le surintelligible.* A ces deux notions générales, on peut en ajouter une troisième qui tient de la nature des deux premières et que nous appellerons, pour cette raison, *ordre mixte* ou *composé.* Le surnaturel constitue le miracle, le surintelligible le mystère, et l'ordre mixte, c'est-à-dire la prophétie, tient des deux à la fois, du mystère et du miracle. Le miracle est un fait externe, le mystère est un fait interne, la prophétie est un fait interne et externe tout ensemble. Le miracle, comme fait d'expérience, appartient à l'histoire, le mystère à la foi; la prophétie est en même temps du domaine de la foi et de l'histoire (1).

---

(1) Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs que nous appelons indistinctement *ordre de la grace*, *ordre surnaturel, incréé, infini,* tout ce qui surpasse les puissances départies à tout être fini; et nous donnons également à ces dernières puissances le nom générique *d'ordre de la nature, d'ordre créé, fini*, etc. Nous ne mettons quelque distinction dans les différentes manifestations de Dieu à sa créature raisonnable que quand nous envisageons l'ordre divin en lui-même.

Pour avoir la solution de bien des problèmes et une idée exacte de Dieu, du monde et de leurs rapports, il importe beaucoup de tenir compte de cette observation. Dès qu'il est constant, en effet, que l'ordre divin et l'ordre créé, ne sont qu'une relation dont la puissance infinie est le lien, il suit que cette dualité doit avoir ses analogies non moins que ses distinctions véritables, et constituer l'objet intègre de la science et de la foi. Il suffit, du reste, de cet énoncé bien simple, savoir; que Dieu est l'ouvrier et le monde son ouvrage, que le premier est l'original et que le second en est la copie, pour constater de suite qu'il doit exister des rapports nécessaires entre le surnaturel et la nature, comme entre l'intelligible et le surintelligible (1).

Quiconque veut embrasser la vérité dans son ensemble et marcher plutôt que se traîner dans la voie des sciences, devra donc admettre une grande ressemblance et une différence plus grande encore entre les pro-

---

(1) Voyez ce que nous avons dit plus haut du fondement dernier des relations, p. 58.

diges de l'art ou de la nature et les vrais miracles, entre les mystères de l'ordre physique et les mystères de l'ordre moral, entre les prévisions humaines et la vision universelle et infaillible de Dieu. Ces principes deviendront lumineux, j'espère, par les considérations où nous allons entrer sur ce triple ordre de vérités. Et pour commencer par les miracles, faisons connaître tout d'abord leur nature, les différents modes sous lesquels ils peuvent se présenter et la fin pour laquelle Dieu les permet.

PARAGRAPHE VI. — Miracle, sa nature, ses espèces, ses différentes manifestations, conséquences qui découlent de la notion du vrai miracle.

La nature du miracle doit se trouver dans sa définition. Toute définition qui ne fait pas connaître clairement la chose à définir et n'en développe pas les éléments, est radicalement vicieuse et ne saurait appartenir à la philosophie proprement dite. Le miracle, dirons-nous donc, dans le sens propre et rigoureux, est un effet sensible et transitoire qui surpasse les forces de la nature créée et qui est produit dans les êtres ou dans les

lois qui les régissent, par une volonté expresse et particulière du Créateur. Les miracles, considérés dans leur ensemble, constituent l'ordre surnaturel. (*Sens strict.*)

Le premier caractère qui ressort de cette définition, c'est que le miracle est toujours un fait surnaturel qui n'a, et ne peut avoir pour cause, que l'action d'un être supérieur à la nature visible et maître d'en suspendre ou d'en changer les lois. Il est bon de remarquer, en second lieu, que quoique Dieu puisse faire actuellement tout ce qui lui plaît, c'est-à-dire, tout ce qui est possible, il ne peut le faire sans miracle ou sans déroger aux lois générales de la communication des mouvements qu'il a établies et selon lesquelles il agit presque toujours. Sa volonté première et permanente se manifeste donc dans les lois qui régissent actuellement le monde, et ces lois, en vertu de l'impulsion toute-puissante qu'elles ont reçue, doivent demeurer dans leurs rapports actuels ou poursuivre régulièrement leur cours, à moins que Dieu ne ratifie sa première ordonnance et n'établisse transitoirement des lois nouvelles qui fassent exception à sa volonté constante.

Quand nous parlons de mutation et de ratification dans la volonté divine, nous nous servons du langage ordinaire et nous sommes bien éloigné, malgré les apparences, d'admettre ou de supposer en Dieu une seconde création. Nous ne regardons pas non plus les miracles comme des exceptions proprement dites, faites à un ordre déjà créé. Sans doute les miracles sont des cas isolés, mais ils s'adaptent à la trame générale de la nature sans être l'œuvre de la nature; ce sont des exceptions, mais allant de pair avec les règles, ces exceptions sont transitoires et temporaires, mais plutôt dans leur manifestation extrinsèque que dans le décret qui les porta et qui les incorpora simultanément au sein d'un autre ordre de choses au milieu duquel ils se trouvent sans généalogie, privés d'antécédents et de conséquents. Telle est du moins la doctrine de S.-Augustin et de S.-Thomas, également adoptée par nos théologiens modernes les plus célèbres et entr'autres par le P. Perrone (1).

(1) S.-Aug. Confes. lib. I.—S.-Thom. I, p. 9, 105, art. 6. — Perrone, *Prælect. Theol.* t. I, page 45, éd. Migne.

Quant à ce feu roulant de projectiles lancés contre la doctrine des miracles et contre leur possibilité, nous ne redoutons pas beaucoup leurs ravages, et si l'on nous permet de donner à notre figure sa forme naturelle, nous sommes moins portés, dirons-nous, à les regarder comme des bombes incendiaires que comme des vessies pleines de vent. Les lois de la nature sont constantes, dit-on, il y a donc impossibilité de les changer; et telle est la plus formidable décharge qui jamais ait été faite, qui a pu même faire trembler quelques peureux, sans doute, mais qui, selon nous, n'accuse qu'une félure ou tout au mois une légèreté excessive dans l'esprit des artilleurs. Venons au dissolvant de toutes les rébellions mensongères, l'épreuve du fait.

La poudre a changé les lois de la guerre, le feu change les lois des métaux et l'homme celles du mouvement. Cyrus changea le cours de l'Euphrate; à deux mille ans de distance, Franklin traçait une nouvelle route à la foudre, les siècles voient se déplacer jusqu'au bassin des mers : et vous dites il y a impossibilité de changer les lois naturelles!

Nous activons ou éteignons la vie dans la

plante, la fureur du lion, la course dans le cheval ; nous faisons des revirements continuels et imprimons le cachet de notre inconstance dans l'industrie, dans l'agriculture, dans la mécanique, la politique, le commerce et dans toutes nos mœurs; nous changeons les lois de notre esprit, les lois de notre corps, les lois de la nation, nous changeons presque toutes les lois de la nature et vous dites : Dieu ne peut pas les changer.

Quoi donc! Dieu seul serait-il moins puissant que l'homme! mais non, comprenons mieux les choses et parlons plus exactement. Toutes les lois sont des rapports, et celui-là maîtrise la loi qui peut en changer les termes, c'est-à-dire, leur faire subir à son gré quelque genre de modification. Or, si dans la nature il faut admettre une hiérarchie de forces à différents degrés, ainsi que nous l'avons montré plus haut, il suit qu'il doit y avoir subordination d'une puissance inférieure à une puissance supérieure et de celle-ci à une puissance plus élevée jusqu'à ce que, par une succession de puissances dont chacune comprend celle qui précède, nous arrivions jusqu'à Dieu. Et comme toute puis-

sance doit pouvoir neutraliser ou exclure toutes les puissances qui lui sont subordonnées, il suit encore que rien n'est si conforme à l'ordre général que le pouvoir qu'a Dieu de changer toutes les lois qu'il a établies, comme l'homme peut changer les lois de son ouvrage, lois qui lui sont inférieures en puissance, et s'opposer à leur pernicieuse influence ou à leur action délétère à son égard ; le plus bas, le plus faible doit toujours le céder au plus noble, au plus fort, les sens à la raison, l'ordre matériel à l'ordre spirituel, et l'homme à Dieu.

Mais nous le répétons, quoique les nombreuses inepties téméraires proférées contre la doctrine si raisonnable des miracles, tombent radicalement de cette manière et devant une considération si simple, nous préférons et croyons nous rapprocher plus de l'École et surtout de l'enseignement catholique en regardant l'acte créateur comme un acte très-simple, un et indivisible. Et ici encore s'évanouit en fumée l'objection principale des rationalistes, tirée de ce que le miracle est opposé aux règles de l'expérience et à la continuité des lois de la nature.

Nous laisserons maintenant de côté, comme de nulle importance pour les résultats, la question de savoir si Dieu, dans les changements miraculeux qui ont lieu au sein des existences, accorde à la nature créée des forces nouvelles et supérieures à celles qui existaient déjà, ou simplement s'il arrête le cours des premières et suspend momentanément leur action. Qu'il nous suffise de faire remarquer que la seconde opinion est plus commune, plus probable et s'accorde mieux avec la dignité et le souverain domaine de Dieu (1).

Les miracles sont tous égaux devant Dieu, c'est-à-dire, que l'un n'est à ses yeux ni plus grand ni plus difficile que l'autre; mais relativement aux forces de la nature ou de l'art humain, on peut en reconnaître de plus admirables ou de plus grands, selon qu'ils surpassent plus ou moins les degrés que la nature ou l'art peuvent atteindre. Et c'est ici que l'on touche le point brûlant de la ques-

(1) Cette observation, pour être comprise, a besoin d'être confrontée avec ce que nous disons plus bas au sujet des différents modes sous lesquels se manifeste le miracle. Voy. la page 316.

tion, je veux dire la cause efficiente du miracle, cause qui ne peut être sagement appréciée qu'autant que l'on tient un compte exact et sévère des moindres circonstances dans lesquelles le fait ou l'événement s'est manifesté. Or, pour aider, autant qu'il dépend de nous, à obtenir un résultat satisfaisant dans cette recherche si importante, il est bon de savoir qu'il y a deux sortes de miracles proprement dits et bien distincts. C'est avec raison qu'on les a appelés quelquefois *miracles du premier* ou *miracles du second ordre.*

Les miracles du premier ordre sont ceux qui, à la première vue, et par une vertu qui leur est propre (*ratione sui*) sont regardés par tous les hommes comme de vrais prodiges dans lesquels on reconnaît visiblement la main de Dieu, et qui ne permettent pas de suspendre un instant sa persuasion à cet égard, pour les attribuer à des causes naturelles et physiques. De ce nombre sont la Maternité virginale de Marie, l'infaillibilité accordée indéfectiblement à l'Église, la résurrection d'un mort, l'interruption du mouvement diurne de la terre, etc...

On nomme miracles du second ordre (*ra-*

tione modi) ceux qui, vu les circonstances et les particularités dans lesquelles ils se produisent, ne sauraient devoir leur existence qu'à l'action surnaturelle du Créateur, quoique d'ailleurs, les causes secondes puissent absolument produire des effets semblables et parfaitement identiques. De ce nombre sont une foule de maladies, de guérisons ou d'autres changements qui peuvent avoir lieu dans l'ordre physique.

Quand nous disons que les miracles du second ordre peuvent être imités et même égalés par les causes naturelles et physiques, nous entendons seulement parler des effets substantiellement considérés ou de leur manifestation extérieure; mais ce qui est ici essentiel, et constitue précisément le miracle, c'est que la cause formelle de ces deux ordres de faits, ne peut, ou du moins ne doit jamais être confondue, puisque les premiers sont dus à l'intervention directe de la Divinité, tandis que les seconds sont produits par une simple cause créée, et abandonnée à elle-même dans la libre expansion de sa force. Mais de là naît souvent une grande difficulté pour les distinguer, et par consé-

quent une indispensable nécessité de recourir à la seule autorité compétente, l'Église.

Quant aux formes différentes sous lesquelles le miracle peut se présenter, nous en reconnaîtrons de plusieurs sortes. Mais avant de dire ce qu'il nous en semble, nous prions les théologiens de nous pardonner ici certaines distinctions peu usitées, sans doute, mais plus nouvelles dans la forme que dans leur signification et dans la réalité. Elles sont du reste fondées en nature, et trouvent une justification facile dans l'histoire même des prodiges. Innover dans l'enseignement catholique, c'est inventer, et l'invention religieuse ne serait qu'une contrefaçon impure; elle n'appartient à aucune autorité humaine et encore moins à un simple particulier. Voilà pourquoi les esprits à système, qui ne peuvent s'assujettir à penser comme les autres dans les matières théologiques et sur le domaine de la foi, nous semblent fort dangereux, et il est bien à craindre, qu'entraînés par cet esprit d'innovation, ils ne respectent pas toujours les limites posées par le bon sens et par la religion. Mais innover dans le langage ordinaire, et s'éloigner sur quelques

points du dictionnaire adopté par quelques théologiens scolastiques, et depuis quelques siècles, ne nous semble pas avoir les mêmes dangers, surtout quand cela n'intéresse ni la foi ni la piété des fidèles, que l'on peut, de cette manière, applanir bien des difficultés, satisfaire certains esprits difficiles, et les maintenir ou les ramener dans le chemin de la vérité religieuse. Et telles sont les raisons qui nous ont engagé à employer ici quelques expressions nouvelles, fortifiés d'ailleurs par la nécessité que nous fait la polémique moderne de ne nous exprimer, sur des matières semblables, qu'avec une précision extraordinaire.

En donnant la division naturelle des miracles, ou les différentes formes sous lesquelles ils peuvent se présenter, nous n'insisterons pas sur le premier et le plus grand qui jamais ait été produit et que des hommes irréfléchis ou pervers osent encore nier, je veux parler du miracle de la création par lequel Dieu fait de rien quelque chose, du néant, l'être. Bien qu'on ne puisse assigner l'époque de ce grand événement, la Révélation et la science s'accordent à fixer entre

cinq et six mille ans environ l'arrangement ou l'organisation cosmologique de tout ce que Dieu créa dans le *Principe*.

Les miracles qui ont eu lieu depuis la création, peuvent se diviser en trois classes, que nous appellerons, pour mieux rendre notre pensée, miracles d'addition, miracles de soustraction et miracles d'alternité (*en plus, en moins et en autrement*). Les miracles d'addition (*en plus*) sont ceux dans lesquels on envisage Dieu comme ajoutant aux propriétés des êtres, c'est-à-dire que, par une volonté expresse et particulière, Dieu élève à un degré supérieur et perfectionne transitoirement une substance quelconque, matière ou esprit. Ainsi, l'inspiration divine, envisagée dans les écrivains sacrés, est un miracle d'addition. Dieu ne leur ôte pas, en effet, leur activité propre ou leur qualité personnelle d'écrivains, mais tous écrivent selon la qualité de leur génie, de leur éducation, de leur éloquence relative, selon l'esprit des lieux et des temps où ils vivent; Dieu ne fait ici qu'accroître ces dons, que les diriger et les perfectionner de manière à les rendre infaillibles en tout ce dont il les charge. Et puis-

que l'erreur est ici facile, nous ajouterons que c'est encore Dieu qui règle et conduit comme par la main, l'agent secondaire en le faisant triompher des erreurs communes à toute nature créée; c'est lui, pour me servir de cette expression, qui échauffe leur cœur, qui parle dans leur esprit et peint avec leur plume. L'action divine et l'action humaine concourent donc simultanément, dans cette œuvre, en quelque sorte théandrique, de manière que les caractères divins n'excluent les caractères humains que dans les cas où ceux-ci nuiraient aux premiers (1). Et voilà ce que certains écrivains, idolâtres d'un naturalisme, qui est le ver rongeur de notre époque, n'ont pas assez attentivement considéré, et ce qui les a portés à rejeter l'inspiration de nos Saints-Livres, sous le ridicule prétexte que leur style, leur éloquence et leurs formes ne sont pas assez dépouillés de tout caractère humain.

---

(1) Voyez Bonfrerius, *Proloquia ad scripturam; Hermann Janssens,* dans son *Herméneutique sacrée,* chap. II, par. III; Goldshagen, *Introduction à l'Écriture-Sainte,* première partie, etc.

Les miracles de soustraction (*en moins*) sont ceux dans lesquels on considère Dieu comme retranchant quelque chose aux propriétés des êtres, c'est-à-dire que Dieu suspend transitoirement l'action naturelle d'une substance, esprit ou matière, et l'empêche de parvenir à son terme, en brisant ses rapports. Ainsi, par exemple, quand le soleil, à la voix de Josué, suspend son cours diurne ou quand il rétrograde à la prière d'Isaïe, pour prouver au roi Ézéchias qu'il releverait de maladie, Dieu fait par-là un miracle en moins, puisqu'il ôte à une faculté son exercice et suspend transitoirement son action. De même, quand Dieu permet que Zacharie, à la vue d'un Ange, perde la parole en punition de son peu de foi dans les promesses que le ciel vient de lui faire, il y a encore miracle (*en moins*) c'est-à-dire suspension d'une loi naturelle. Et c'est ce qui nous fait voir que, quand certains théologiens définissent le miracle, une suspension des lois de la nature, ils ne s'expriment pas avec assez d'exactitude, puisqu'ils n'embrassent pas, dans leur définition incomplète, l'ensemble des miracles que Dieu peut opé-

rer. On peut dire que leur définition ne convient pas à toutes et aux seules choses à définir.

Les miracles d'alternité (*en autrement*) sont ceux dans lesquels on considère Dieu, non plus comme élevant à un degré supérieur ou retranchant les propriétés d'un être, mais bien comme lui en donnant de nouvelles et de telles, que cet être ne puisse les posséder à aucun degré, et que, par ce fait seul, il perde sa nature propre et devienne tout autre. Ainsi, par exemple, la résurrection d'un mort, la parole accordée momentanément à l'ânesse de Balaam, sont des miracles d'alternité. En effet, dans le premier cas, où nous considérons un cadavre, Dieu n'y retranche pas la vie, puisqu'elle n'y est pas; il n'élève pas non plus à un degré supérieur une puissance, puisque la vie n'y est à aucun degré; mais il donne à cet être une propriété telle qu'il perd sa nature propre pour en prendre une autre. Il en est de même dans le second cas; la parole entendue dans le vrai sens philosophique est aussi étrangère à l'animal qu'à un bloc de marbre, de sorte que, quand un animal se sert de la parole, il perd

sa nature individuelle, et il y a miracle d'alternité.

Des considérations que nous venons de faire, tant sur la nature que sur les formes du miracle, découlent logiquement les conséquences très-importantes qui suivent, et qui, à cause de leur évidence, n'ont besoin que d'être signalées.

Il faut d'abord reconnaître que l'action divine et l'action humaine, quoiqu'ayant des caractères propres et distincts, peuvent concourir simultanément dans la patration d'un miracle, et constituer ainsi une œuvre vraiment théophysique ou théandrique. Il nous semble même que cette coïncidence doit se reproduire dans presque toutes les parties de l'ordre révélé, pourvu toutefois que l'élément humain ne nuise pas à l'élément divin.

La seconde remarque à établir, c'est que les phénomènes naturels dont nous ignorons les causes, et que nous appelons quelquefois *miracles* improprement dits, ont plusieurs rapports de ressemblance avec les vrais miracles. Ils sont d'abord des faits insolites, irréguliers, extraordinaires, qui comme les miracles, attirent l'attention et frappent vi-

vement l'esprit; ensuite, ils peuvent, non moins que les miracles, être susceptibles du triple changement que nous avons signalé par addition, par soustraction et par alternité. La première et la dernière espèce se font dans le sens du progrès; les changements de soustraction constituent la décadence.

Enfin, une troisième remarque à faire ne servirait pas mal, ce nous semble, à apprécier et à réduire à leur juste valeur, c'est-à-dire à néant, les prétentions impies, si elles n'étaient pas ridicules, des amis avoués du naturalisme, médecins, philantropes, magnétiseurs. Elle ne veut donc voir, cette école savante, qu'un type purement humain dans la splendide figure de l'Evangile et prétend expliquer cette vie, toute de prodiges, par les seules lois anthropiques, physiologiques, thérapeutiques, etc. Eh bien! admis que Jésus-Christ se soit servi des lois physiologiques et physiques, admis que par une science toute cabalistique, il ait connu et mis à contribution tous les secrets de la physique moderne, je dis encore que tant de lumières alors auprès de notre courte vue d'aujourd'hui, que tant de sagesse auprès de notre bagout phi-

losophique, le rendent infiniment respectable et en font le premier des Docteurs; je vais plus loin, je dis qu'il n'est pas seulement un homme, mais qu'en élevant à un degré si éminent ou en maîtrisant ainsi la nature, il s'en est montré le Créateur et le Dieu. Et pour faire *ad hominem* un argument que la politesse ne permet pas de faire *ad ignorantiam*, à l'œuvre et courage! dirons-nous à cette gente philantrope, la société est malade, les esprits sont abattus; les corps débiles et souffreteux demandent une panacée universelle et un Esculape restaurateur de l'humanité; montrez donc votre dévoûment, ouvrez vos entrailles compatissantes à tant de misères; pour vous Jésus-Christ n'est qu'un homme, opérez donc ses œuvres et soyez ce qu'il fut (1).

---

(1) Quant aux ames que la foi console et guide, mais qui, par une pusillanimité ridicule, pourraient appréhender de voir un jour les œuvres du progrès moderne confondues avec celles de l'Évangile, nous leur dirons qu'il n'y a pas lieu de craindre. Dieu saura toujours humilier l'orgueil de l'homme et mettre des bornes infranchissables à ses prétentions, ainsi qu'aux puissances de la nature. Pour leur prouver

Il ne suffirait, pas pour avoir une notion exacte du miracle, d'en connaître la nature et les propriétés, il faut encore être instruit du but auquel il tend. Si l'une de ces deux choses manque dans un être, nous n'en aurons jamais qu'une connaissance imparfaite. Une machine dont je connais toutes les pièces et le jeu, ne me paraît ni bonne ni mauvaise, ni bien ni mal construite tant que j'ignore à quoi elle est destinée. De même si je veux étudier la valeur d'un miracle et en découvrir la véritable portée, je dois, avant tout, en rechercher le but et la fin. Or, pour y arriver plus sûrement, il est bon de ne pas perdre de vue ce que nous avons observé à l'égard de la constante uniformité des lois du monde. Dieu ne fait de miracle, avons-nous dit, que lorsque l'ordre qu'il suit toujours le demande et l'ordre semble demander qu'il agisse par les voies les plus simples et qu'il

---

d'ailleurs que si Jésus-Christ a voulu se soumettre aux lois physiologiques, il pouvait bien se passer de le faire, nous ajouterons qu'il a apaisé la tempête, ressuscité des morts et opéré une foule d'autres prodiges qui n'existent dans la nature à aucun degré.

n'y ait d'exceptions dans sa volonté que lorsque cela est absolument nécessaire à ses desseins. Et, comme les desseins d'un être infiniment juste et bon doivent participer à la nature du sujet, il est facile de reconnaître, dans tout miracle, la main du Dieu qui punit ou console, confirme la vérité ou dévoile le mensonge, approuve enfin l'innocence et confond l'impiété. D'où il est facile de conclure que la conduite de Dieu, dans la manifestation de sa Providence, sera toujours conforme aux règles de la justice et de la miséricorde.

Ainsi Dieu ne peut avoir en vue, dans la patration d'un miracle, que la confirmation de sa doctrine, que la glorification de son nom et le bonheur des hommes, en les détachant des créatures, en les remettant dans l'ordre par l'amour de la religion et la pratique de la vertu. Le Dieu de vérité, de sainteté ne peut rien faire qui tende à autoriser ou à accréditer le vice et l'erreur : « *Deus enim esset falsitatis testis,* dit S.-Thomas, *quod est impossibile* (1). » Si quelquefois il a paru agir autrement, c'était encore pour rendre un hom

---

(1) *Sum. Théol.* lib. II, 9. 4, art. 6.

mage plus éclatant à la vérité et mieux confondre cet orgueil coupable qui voudrait faire servir d'habiles prestiges à consacrer le mensonge et le crime.

Il est facile maintenant de tirer, de tout ce que nous avons dit sur les miracles, deux corollaires que personne ne saurait mettre en doute. Le premier, c'est que tout fait ou tout événement dont la réalité s'appuie sur l'histoire ou sur le témoignage humain, dont le caractère est immédiatement divin, c'est-à-dire qui ne peut devoir son origine ni aux forces de la nature ni à la puissance de l'art et dont la fin est évidemment honnête et légitime, doit être regardé comme un vrai miracle et devient comme le sceau irréfragable de la vérité en faveur de laquelle il est opéré.

Le second corollaire qui ressort de nos observations, c'est que, malgré l'état de notre civilisation moderne, et ce progrès actuel dont nous sommes si fiers, nous sommes encore bien éloignés d'atteindre à la hauteur du miracle. Non, je ne vois aucun miracle, je ne vois dans tous ces phénomènes lumineux, magnétiques, galvaniques, aucune dérogation à une loi physique constamment

connue, et voilà pourquoi notre civilisation toute matérielle ne nous convertit pas; voilà pourquoi nous ne devenons ni plus religieux ni plus moraux. Ce n'est pas que j'en excuse le siècle; je le condamne, au contraire, en vertu même de cette obstinacité aveugle et de cette léthargie incurable, ou plutôt je le plains à la vue des dangers qu'il se crée et de l'avenir qu'il nous prépare; et après avoir espéré un moment que les découvertes modernes ouvriraient enfin les yeux de l'homme et élèveraient son esprit jusqu'à Dieu par l'amour et la reconnaissance, nous partageons aujourd'hui les craintes de ceux qui nous annoncent malgré, ou plutôt à cause de notre science irréligieuse, la décadence de Rome ou du Bas-Empire, et peut-être la plus affreuse barbarie.

PARAGRAPHE VII. — Mystère; en quoi il consiste; il est parfaitement conforme à l'ordre de notre nature; mystères naturels dans leurs analogies avec ceux de l'ordre divin.

La seconde manifestation ou le second élément de l'ordre divin par rapport à l'homme, c'est le surintelligible, et par ce mot nous entendons le Mystère.

L'esprit humain est faible et débile peut-être plus en notre siècle qu'en aucun autre, et cependant les sciences diverses que la raison cultive, aspirent aujourd'hui surtout, à sortir de leurs propres limites pour s'introduire dans le sanctuaire de la Révélation en attaquant le surintelligible ou en essayant de se l'approprier.

On dirait que bientôt la foi va changer son essence et devenir science; on croirait, à entendre certains esprits de nos jours, que malgré le caractère propre des choses révélées et les limites de notre esprit, la foi n'aura bientôt plus d'obscurités impénétrables aux regards de l'homme; et de fait, les augustes mystères de notre religion, rejetés par les uns, semblent réduits, par les autres, à une forme rationnelle et de simple intelligence.

Essayons, en peu de mots, selon notre ordinaire, d'opposer à cette liberté licencieuse, la raison fondamentale de la foi, et montrons, par la nature même des choses et en vertu des analogies de l'ordre naturel, que le mystère, pour être impénétrable, n'en est pas moins rationnel et dans les conditions voulues de notre existence actuelle.

L'homme n'est point capable d'une connaissance parfaite dans le cours de cette vie mortelle, voilà ce qu'il est d'abord permis de reconnaître, sans porter préjudice à la raison ou sans l'humilier outre mesure. Toute question est ici-bas, pour ainsi dire, bilatérale et présente en même temps, quoique sous des rapports différents, deux faces bien distinctes, dont l'une, transparente et radieuse, tranche vivement avec l'autre, qui est en quelque sorte opaque et couverte d'un voile épais. Par son côté clair, l'objet se communique à l'esprit en caractères lumineux et saillants; il devient l'objet de la science. Par son côté obscur, il échappe à nos regards, demeure pour nous une énigme et constitue l'inintelligible ou devient l'objet de la foi. Et telle est la nature du mystère. Si la lumière était complète, le mystère cesserait sur la terre; et si la science était absolue, la foi ne pourrait subsister un instant. Remarquons cependant que ce dernier, le mystère, consiste moins dans son inintelligibilité intrinsèque que dans notre impuissance à en saisir la nature; la preuve en est que la vision béatifique nous donnera l'intel-

ligence pleine et distincte de ce qui ne peut être connu ici-bas.

Que le mystère existe tant dans l'ordre de la nature que dans celui de la grace, personne ne peut en douter après quelqu'examen sérieux. Chacun de nous a la conscience de ce qu'il sait et de ce qu'il ignore; et à l'égard de ces deux états, il n'a pas une certitude moindre du second que du premier. Or, comme l'homme ne peut avoir l'idée du néant, il suit que le mystère n'est pas un mot vide de sens ou une forme négative de notre esprit, mais qu'il a une incontestable réalité d'existence; que ce soit une ombre, je le veux, mais je dis encore que l'ombre est un quelque chose équivalant au moins à une lumière affaiblie. Et une remarque peu flatteuse sans doute, mais qui semble ressortir de la concomitance du surintelligible avec l'intelligible, c'est qu'il faut admettre dans tout objet une cognoscibilité plus étendue que celle qui nous est acquise; ce qui n'est pas, du reste, difficile à comprendre quand on réfléchit sur le nombre incalculable des rapports des êtres et que l'on songe que notre ignorance surpasse de beaucoup notre

savoir. Et c'est ce qui nous fait dire qu'il y a plus de mystères que de choses connues même dans l'ordre de la nature.

Le surintelligible et l'intelligible, le mystère et l'évidence doivent donc être soigneusement conservés dans leur dualité distincte mais inséparable; les nier ou les confondre serait un crime énorme et porterait un coup mortel à la science. Le premier terme, loin de nuire, d'ailleurs, à l'indépendance raisonnable du second, l'ennoblit, au contraire, et ne peut que le perfectionner. Je m'explique.

L'échelle des intelligibles, soit dans l'ordre de la nature ou dans celui de la grace, est remplie de tant de lacunes et de vides, qu'elle ne peut être complétée que par les mystères ou par l'enseignement d'une foi divine ou humaine. Que celui qui en doute rentre un instant en soi-même et se demande d'où il vient, où il va, ce qu'il doit faire ou éviter ici-bas, espérer ou craindre au terme de sa course; ôtez la Révélation, et sa vue, sa faible vue ne se trouble-t-elle pas? Et si, avançant encore, il se demande, qu'est-ce que l'ame, qu'est-ce que le corps, quel lien les unit?

Qu'est la pensée, et la vie et le temps et l'espace? Bon gré malgré n'est-il pas envahi de toute part par l'énigme et le mystère? Peut-il avancer là-dessus autre chose que des *peut-être,* peut-il entreprendre sérieusement de les expliquer? et s'il le peut, oserait-il se flatter d'y réussir?

Nombreuses sont les aberrations des esprits qui ont tenté de résoudre ces problèmes au milieu desquels nous vivons tous les jours; et l'histoire de leurs erreurs ne peut que prêter beaucoup aux réflexions du sage et le maintenir dans une modeste sobriété d'esprit.

Que si vous vous rejetez sur l'abstraction de ces termes, je vous presse encore et vous rappelle à ce petit insecte qui bourdonne à vos oreilles ou qui rampe à vos pieds. Non, vous ne m'expliquerez jamais cette petite machine vivante qui se balance si mollement portée sur les ailes du vent, ni la fourmi, plus petite encore, riche de tant de muscles et d'agilité, fière surtout de son système circulatoire, ni les infusoires de toute sorte, géants au microscope, ni le solitaire du coquillage, ni le polype multiple dans sa divi-

sion et ressuscitant dans sa mort. Eh bien, je vous l'affirme, vous n'avez là que des mystères ou autant de points-d'arrêts pour votre intelligence, malgré les longs et laborieux travaux qui ont été faits récemment sur ces matières.

Mais si nous sommes impuissants à définir la première vérité physique, le serions-nous moins à embrasser la vérité religieuse dans son ensemble? Que serait-ce, si arrêtés dans un champ si facile et sur une voie si unie, nous allions porter notre vol dans une région plus sublime et essayer de pénétrer dans un autre ordre plus élevé de choses, je veux dire dans les mystères de l'ordre surnaturel? Et cependant, il faut bien le dire, quoiqu'il nous en coûte, l'homme, trop souvent en est venu jusque là. Présomption ridicule qui, en s'exagérant ses forces, ignore absolument l'usage qu'il doit en faire! Il avoue sans doute que son esprit est borné, mais dans le fond il agit comme s'il n'avait pas de bornes; il ne saisit qu'avec peine ou ne comprend pas du tout les vérités les plus simples, et il entreprend de pénétrer les questions les plus épineuses, ou de décou-

vrir les vérités les plus profondes; il n'ose avouer son ignorance ou reculer de faiblesse devant des difficultés insolubles, et il croit son honneur engagé à se briser ou à se perdre en voulant les sonder.

Mais depuis quand, est-ce une si grande injure au fini de ne pas atteindre à l'infini, et faut-il que l'éternité n'existe qu'à la condition de se plier au temps? Et cependant il s'est rencontré des hommes, il se rencontre encore de nos jours des hommes de science et de génie, qui, ne pouvant se résoudre à penser comme le vulgaire, et à suivre les sentiers battus ont depuis long-temps tourné le dos à l'église catholique et cessé même d'agir en chrétiens. Astres destinés à éclairer, ils ont perdu leur course et plongent les hommes dans la stupeur.

Idolâtre de sa raison individuelle ou d'un orgueil solitaire plus déplorable encore, « Les mystères du christianisme, disait l'un d'eux naguères (1), les mystères du christianisme sont une enveloppe usée et comme une nuée sombre que le soleil de la philoso-

(1) Jouffroy.

phie dissipera bientôt; » et le cygne s'est éteint : il a voulu pousser un dernier cri, peut-être faire de la littérature et il a donné dans l'amphigourisme et n'a démontré que la légèreté de son esprit. Cette assertion, que l'on nous assure appartenir à l'éminent Universitaire, que nous avons même lue quelque part dans ses œuvres, nous semble pardonnable dans un esprit vulgaire qui voit les limites du monde partout où se borne sa vue; mais elle est inconcevable, elle devient pour nous un mystère dans la bouche du savant professeur qui le nie, et nous doutons même qu'il ait pu dire chose semblable sans rire, à moins toutefois qu'il fasse exception aux véritables voyants en philosophie, qui avouent ingénuement qu'il est peu de vérités dont la physionomie caractéristique les distingue constamment de leur rivale, l'erreur.

Quant à nous, nous sommes persuadés que si quelques personnes intéressées ou d'une excessive indulgence envers la philosophie universitaire, reconnaissent et adorent en elle un soleil, elles conviendront du moins qu'il n'amoncelle pas mal de nuages, et que

l'obscurité de son disque, la pâleur de sa lumière, les rares étincelles qui se détachent de ses flancs nébuleux, permettent de craindre en elle, avec quelque raison, une éclipse totale ou un coucher prochain; peut-être même avoueront-elles, si elles sont de bonne foi, qu'il est permis d'intervertir ici les rôles et de regarder le soleil du christianisme comme donnant encore plus qu'il n'emprunte aux étoiles opaques et tout au plus réflectrices de nos écoles.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, du plaisant ou du sérieux avec lequel telle célébrité de l'école moderne aura tourné sa phrase et pointé son esprit au bout, la bonne logique veut que quiconque rejette les mystères révélés, rejette également les mystères naturels, puisque ceux-là n'expriment, dans l'ordre créateur, que ce que ceux-ci représentent dans l'ordre créé.

La conduite de Dieu est toujours, en effet, la même à l'égard de l'homme, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral. Les vérités du salut et les vérités naturelles y sont également impénétrables à notre esprit. Dieu se contente de nous en assurer

l'existence, d'un côté, par la Révélation, de l'autre, par l'expérimentation; il nous laisse voir dans celles-ci certaines lueurs qui nous en font sentir la beauté et l'utilité; mais le fond, les phases diverses de leur développement nous demeurent toujours cachés, et malgré le mystère qui plane tout autour de leur surface, nous ne laissons pas d'y adhérer et de les utiliser selon nos besoins.

La Révélation dans celles-là nous montre d'un côté Dieu, l'infaillibilité absolue en elle-même et dans sa manifestation extérieure; de l'autre, le fait mystérieux proposé à notre croyance, puis la Révélation ajoute : Dieu te parle, esprit borné, adore et crois. Et qu'y a-t-il de plus raisonnable? Quand deux vérités sont également bien démontrées, quel autre parti sage à prendre que d'y adhérer avec la plus haute certitude? La contradiction même qui paraîtrait exister entre elles, peut-elle être jamais autre chose que l'ignorance où nous sommes du moyen terme qui doit infailliblement les concilier? C'est donc alors, dirons-nous avec le grand Bossuet, qu'il faut tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas le milieu par où

l'enchaînement se continue : tel est du moins le premier mot de la science des Rapports.

Quand je considère l'homme, cette chétive créature, s'agiter dans de perpétuelles inquiétudes pour sonder les arcanes de la vie future et de l'ordre divin, je crois voir cet enfant mystérieux rencontré par Augustin sur le rivage d'Afrique, et cherchant à épuiser, avec un coquillage, les insondables profondeurs de l'Océan. Mais, dis-moi, esprit borné, as-tu jamais observé sur une de ces rares productions de l'art antique, cet insecte ailé qui si souvent t'importune? Vois-tu cette mouche aux proportions si frêles et dont l'arc visuel, aussi aigu que le diamètre de son œil, se fixe toujours sur un même point, la vois-tu parcourir en tous sens les formes si variées du Jupiter Olympien, regarder comme imperfections et monstruosités tant d'aspérités, d'enfoncements, de saillies inégales et raboteuses qui couvrent la large poitrine et le noble visage de la Divinité païenne, accuser de folie la sagesse de l'artiste et regarder comme informe et barbare le chef-d'œuvre des siècles passés. Mortel, voilà ton image.

Les mystères entrent dans le plan général des desseins de la Providence, et semblable à cette mouche, tu les apprécies à ta manière, comme un autre Job, tu les incrimines. Le grand œuvre de Dieu est trop admirable, trop compliqué, trop vaste, trop digne de lui, trop supérieur à toi, et ton œil, ne pouvant en embrasser l'ensemble ou en saisir les rapports, se trouble. Agrandis tes proportions, porte ton regard au-delà du temps présent, c'est l'unique point de vue où il faut te placer; tu admireras alors le chef-d'œuvre du Christ et comprendras les mystères de la religion chrétienne.

Remarquons-le bien, du reste, en passant, quelle ne serait pas la portée du principe exclusif de certains rationalistes, s'il était jamais érigé en axiôme? Si nous ne devions admettre que ce que nous comprenons, ne donnerions-nous pas raison au scepticisme contre le dogmatisme et à l'ignorant contre toutes les démonstrations de la science? L'astronome aurait beau dire au peuple que le soleil est immobile, et le peuple de dire, je ne crois pas; vous dites que ce même soleil surpasse en grandeur un million quatre cent

mille fois notre planète, et le peuple, devenu tout-à-coup votre juge de répondre, cela ne peut pas être, je ne vois pas. C'est donc ici surtout qu'il faut rapporter ce que nous disions plus haut de la révélation en général, que répudier les mystères, ce n'est pas augmenter la science, mais la tronquer énormément ; nier le surintelligible ou le faire descendre de sa hauteur, c'est vouloir, en échange de tant de lumières qui nous enrichissent, nous consolent et nous guident, replonger le genre humain dans les ténèbres du paganisme ou le réduire à balbutier avec les enfants.

Nous le dirons cependant, puisque la Providence condamne notre siècle à être témoin de toutes sortes de délire et de scandales, combien n'y a-t-il pas de libres penseurs aujourd'hui, combien d'esprits soit-disant religieux et théosophes qui ne redoutent pas de sonder ce qui est impénétrable et de le livrer aux formules de la science ou à l'intempérance de leur esprit? Et qu'ils ne nous parlent pas ici d'orthodoxie dans les principes ou de dévouement à la cause catholique. En vain, dans leurs paroles ou dans leurs écrits, ils se retranchent derrière une pro-

testation de soumission à l'Église et d'obéissance au moindre de ses signes, l'orgueil, qui ne connaît ni signe ni commandement, emporte l'homme comme les voiles d'un navire emportent le vaisseau qui ne s'arrête pas et va se briser contre le redoutable écueil du rivage.

Hi sunt, c'est Dieu qui parle, *nubes sine aquâ quæ a ventis circumferuntur... fluctus feri maris despumantes suas confusiones, sidera errantia* (1). Ces génies raisonneurs ne sont que nuées sans eaux bienfaisantes, leur vol hardi n'est que le soulèvement d'une mer en courroux; ce sont des feux sinistres, propres seulement à égarer l'astronome ou à tromper les pas du voyageur.

Je sais bien que cette considération ne sera pas du goût de tout le monde, mais il n'est pas permis de déserter la vérité ou d'aller contre l'inflexible rigueur des choses pour s'accommoder à la mode ou faire la cour à certains esprits. L'amitié qu'on en retirerait, cesse d'ailleurs d'être enviable et

(1) Judæ, XII, 13.

serait une récompense bien misérable, s'il fallait l'acheter au prix de sa foi. Il n'est pas si aisé que l'on pense de s'arracher les yeux ou de renoncer à une santé prospère, quand il s'agit d'augmenter le nombre des aveugles ou de se faire infirme avec les boiteux.

Reconnaissons-le bien d'ailleurs, n'importe les conséquences pratiques qui en découlent, si la raison a été donnée à l'homme, ce n'est pas tant pour être la souveraine des intelligences ou l'autorité des autorités, que pour comprendre et apprécier ce qui ne dépasse pas un certain cercle, de même que l'œil du corps n'est destiné qu'à éclairer ce qui se trouve dans un certain rayon. Et s'il doit y avoir dans la religion assez de lumière pour rendre notre foi raisonnable, il doit en même temps y avoir assez d'obscurité pour la rendre soumise et méritoire. Dire que ces obscurités humilient la raison humaine, c'est dire que la vue est humiliée par les objets qu'elle n'aperçoit pas. Mais alors, attendez que le nuage se dissipe, que lumière se fasse, ou que la distance s'anéantisse, et vous verrez alors que vos yeux ne sont pas inutiles et que les ténèbres qui ca-

chaient les objets à vos regards n'en détruisaient pas la réalité. Jusqu'alors, patience, Mortel, et adore! Celui que ton intelligence bornée ne comprend pas, est l'intelligence sans borne, l'immensité sans mesure, et l'enfant peut-il étreindre dans ses bras l'être plus grand que l'univers?

Du reste, gardons-nous de nous plaindre, ce que nous regardons aujourd'hui comme une pénible épreuve, deviendra plus tard notre gloire. Nous en trouvons la preuve dans la perfectibilité même de notre état actuel. Si la puissance intellectuelle de l'homme ne se développe ici-bas qu'avec l'âge, par l'expérience ou par l'influence de la société au milieu de laquelle s'écoule notre existence, un jour viendra, nous devons le croire, où nous entrerons dans une terre nouvelle et dans un nouveau ciel. Il est ici-bas des problèmes que l'esprit ne peut comprendre, soit parce qu'il est en lui une faiblesse désespérante, soit parce qu'il est en eux quelque chose de trop élevé; mais alors le précepteur du genre humain ouvrant nos yeux à sa lumière, la vérité se montrera à nous sans voile, le mystère ne sera plus que ra-

tionel. Il est donc bien glorieux de croire! La foi est donc la forme logique qui nous rapproche de Dieu et nous fait participants de ses lumières et de ses secrets; elle est la vie de notre ame, l'apothéose légitime de notre raison; elle nous élève au-dessus de nous-mêmes, et nous conduit à ce foyer de lumière, parfait idéal de tout ce qui est, et peut devenir conceptible. Et tel est le triomphe de la foi catholique et le privilége des vrais croyants!

La conclusion que nous devons tirer de ces considérations, c'est de nous défier de la liberté licencieuse de notre raison, c'est de nous soumettre pleinement et toujours aux enseignements de la foi, malgré nos combats et nos révoltes, nous rappelant que si le grain de sable et la goutte d'eau nous sont intimement inconnus, que si nous ne connaissons le tout de rien dans l'ordre de la nature, nous devons nous attendre à des mystères incrustables dans un enseignement qui part de si haut, et qui renferme les secrets divins.

PARAGRAPHE VIII. — Prophétie, avertissement, nature et caractère de la prophétie; modes dont l'esprit du prophète est éclairé.

Le troisième élément de l'ordre divin, relativement à l'homme, c'est la Prophétie. La Prophétie tient à la fois de la nature du miracle et du mystère, et c'est ce qui doit la rendre doublement respectable et sacrée.

Avant d'entreprendre cette matière, je me sens pressé plus que jamais de déclarer expressément, que si, dans le cours de cette considération, j'ai quelquefois occasion de combattre quelques doctrines anciennes ou modernes, je n'ai nulle intention de faire allusion à aucune personne privée en particulier. Quiconque interprêterait différemment mes paroles, irait contre mon intention formelle, et ferait mentir la vérité. Je suis persuadé, je le déclare avec conviction, que parmi les défenseurs de presque toutes les opinions religieuses, politiques ou scientifiques, il se trouve des personnes très-honorables, également distinguées par la noblesse de leur caractère, par la science et par les vertus morales ou civiles; elles mé-

ritent, par conséquent, et ont droit d'attendre de tous, égards et respect. Mais, comme la vérité, maîtresse et reine des esprits, doit dominer toute opinion, comme il faut en tout temps, et aujourd'hui peut-être plus que jamais, avoir le courage de ses convictions, surtout quand on les croit propres à l'avancement de la science, au bien de la religion ou de la société, je parlerai avec modération et convenance, sans doute, mais avec une égale franchise et sans faiblesse, dussé-je voir mes idées rejetées par un certain nombre d'hommes estimables, que je me fais honneur de connaître et de compter pour amis.

Qualifier de bien ce qui est bien et de mal ce qui est mal, signaler les avantages ou les dangers, la vérité ou l'erreur de chaque nouvelle doctrine qui se produit, telle doit être la règle unique et l'impérieuse loi du défenseur de la vérité. Toute autre conduite, loin d'être regardée comme acte de modération ou de prudence, ne pourrait être taxée que de mollesse et de lâcheté.

La nature de la prophétie, comme nous le disions plus haut, est mixte et composée;

elle réunit en même temps le double élément du mystère et du miracle.

Prédire infailliblement un événement libre encore caché dans les voiles impénétrables de l'avenir, c'est d'abord opérer un vrai miracle, puisqu'une telle connaissance surpasse toute puissance créée. D'un autre côté, saisir des événements éloignés sans aucune combinaison possible, ou apprécier des résultats qui, pour nous, ne sont point contenus comme en germe dans la cause qui les développe, c'est là ce que nous appelons mystère, au moins dans l'instant qui précède l'acte révélateur, puisqu'une prévision si extraordinaire ne peut être l'œuvre d'aucune intelligence humaine, et excède toutes ses connaissances naturelles. Aussi, la prophétie a-t-elle été regardée partout comme le véritable sceau de l'action divine sur le monde, et comme une des colonnes de la religion en faveur de laquelle elle s'accomplit. De là les attaques acharnées des ennemis de la véritable Église, pour infirmer ou détruire la force que la religion chrétienne tire des prophéties : de là les efforts du paganisme pour donner poids et crédit à ses

croyances; de là, enfin, la plupart des devins, des prophètes ou des prophétesses dans un grand nombre de nations de l'antiquité.

Notre but n'est pas de montrer qu'il y a réellement eu un nombre considérable de prophéties véritables, ou de révélations mystérieuses, tant sous l'Ancien que sous le Nouveau-Testament, ni de prouver qu'elles ne peuvent avoir leur raison d'être ou une explication satisfaisante dans l'ordre naturel et humain; le texte sacré est formel là-dessus; quiconque se dit chrétien et a foi dans l'Évangile, ne peut même demeurer dans le doute au sujet de cette vérité, loin de la méconnaître; la nier serait jeter un défi à la véracité de l'histoire, devenir parjure, insulter à la fois l'Église et la religion.

Mais comme ici, plus que dans les miracles et les mystères, il existe des analogies frappantes entre l'ordre divin et l'ordre créé, comme bien des esprits, qui d'ailleurs le désirent, pourraient combler l'intervalle immense qui se trouve entre Dieu et l'homme, et confondre ces deux ordres de vérités si

distinctes, nous croyons nécessaire de ne pas les laisser tranquilles dans les ténèbres de leurs sens, de poser des principes à l'aide desquels il sera facile d'assigner à chacun de ces ordres les caractères qui lui conviennent. D'ailleurs, il ne fut jamais si nécessaire qu'aujourd'hui de s'exprimer avec précision et de bien distinguer l'enseignement de la foi, des vérités abandonnées à la libre discussion de la science. Et pour ne pas confondre ici l'œuvre de la nature de celle de la grace, il faut soigneusement distinguer dans ce dernier les deux éléments qui en sont inséparables; je veux dire, l'homme de Dieu, qui en est le sujet, et l'événement annoncé, qui en est l'objet. Or, il est bon de remarquer, que pour constituer une prophétie véritable, il faut que la nature de l'un et de l'autre soit telle qu'on ne puisse la confondre avec les actes et la puissance bien connue de l'homme, ni avec les lois permanentes qui président au monde physique; ce qu'on peut facilement vérifier, au moyen des caractères qui leur sont respectivement propres.

Nous dirons donc, à l'égard de l'objet de

la prophétie, qu'il doit être certain, futur, et échapper à tous les calculs de la sagesse humaine ou à l'interprétation des causes naturelles et présentes.

D'abord, la prophétie doit être un événement certain; on ne peut donc l'assimiler à rien de ce qui serait purement douteux, conjectural ou équivoque, comme la science des Aruspices et des Sybilles; on ne doit pas non plus la confondre avec tout ce qui aurait seulement quelque ressemblance ou certains points de contact avec elle, et que des hommes adroits peuvent imiter pour nous séduire et nous plonger dans l'erreur. Mais le fait doit être appuyé sur le témoignage authentique de l'expérimentation ou des hommes, ou bien encore sur une tradition claire et constante, soit de l'histoire, soit des monuments.

La prophétie doit, en second lieu, regarder un événement futur et libre, et c'est là son essence, elle n'a pas besoin de commentaire. Tout le monde comprend, en effet, que si elle arrivait après l'événement, elle perdrait nécessairement son caractère et n'aurait aucune espèce de garantie raisonnable : *Annun-*

tiate quæ ventura sunt in futurum et sciemus quia Dii estis vos (1).

La troisième condition, c'est que la Prophétie est vraiment surnaturelle, ce qui a lieu quand l'événement ne peut être prévu dans les causes présentes et naturelles, ni attribué au hasard, ce que l'on peut constater par un examen attentif des circonstances qui l'accompagnent. Ainsi, l'on ne regarde pas comme prophéties les prévisions des astronomes, des physiciens, des médecins, des politiques, quoiqu'elles soient presque toujours probables et souvent certaines. Elles n'ont ici aucun caractère divin, de l'aveu même de leurs auteurs.

Voilà des vérités premières, sur lesquelles nous n'appuyons guère, parce qu'elles sont généralement admises dans les écoles de théologie, et qu'elles servent de principes pour avancer dans les vérités secondaires ou de déduction.

Mais comme Dieu, en permettant la prophétie, ne peut avoir d'autres vues que le

(1) Isaïe, xli, 23.

salut des hommes et la conservation de la vraie religion sur la terre, il est de sa véracité et de sa sagesse de donner aux peuples des moyens infaillibles de reconnaître, que c'est véritablement lui qui inspire l'homme, et que celui-ci n'est que son interprète et son ambassadeur. Il convient donc, il est rigoureusement nécessaire, que celui qui se présente au monde revêtu d'une semblable mission, puisse rendre facile notre foi, captiver notre assentiment, et justifier, par des titres non équivoques, sa légation divine. Sans cela, le but de la Providence deviendrait illusoire, et sa sagesse se trouverait en défaut. De là, les conditions qui regardent le sujet où les règles à suivre pour reconnaître le caractère divin du prophète. Ces marques distinctives sont également au nombre de trois, et se trouvent indiquées dans la Sainte-Écriture.

Le premier caractère du vrai prophète, c'est la vérité ou la pureté de la doctrine qu'il annonce : *Fidelibus non infidelibus datæ sunt prophetiæ*. Dès que l'on admet, en effet, que la prophétie est l'œuvre de Dieu, non moins que le miracle, et qu'ils font partie l'un et

l'autre de l'ordre divin, il est évident qu'un enseignement doctrinal, confirmé par un tel témoignage, ne peut être que véritable et transmettre aux hommes l'écho fidèle de la voix du Ciel. Dieu ne peut autoriser l'erreur et encore moins se contredire lui-même; il ne peut pas, par la bouche d'Ézéchiel, se mettre en opposition avec l'enseignement qu'il nous donne par la plume de S.-Jean. Il n'est donc pas l'organe de la Divinité, il n'est pas prophète celui qui prêche un autre Dieu que le vrai Dieu, ou qui enseigne une autre religion que la religion véritable (1-2). Si quelques apologistes des premiers siècles de l'Église ont pensé autrement, au sujet des oracles du paganisme, il faut croire ou qu'ils se sont trompés, ou que de semblables oracles, loin de rendre hommage à l'erreur, et de confirmer une doctrine mensongère, dévoilaient, au contraire, son imposture, con-

---

(1) *Deuter.* cap. XIII, l. I, 2, 3.

(2) L'exemple de Balaam, fait remarquer judicieusement le savant Bergier, ne peut être objecté sur ce point, puisque sa prédiction n'avait pas pour objet d'accréditer ses erreurs. *Dict. de théol.*, art. *prophétie.*

fondaient l'esprit de mensonge, et s'élevaient avec force contre ses adorateurs (1).

Le second caractère, pour distinguer le vrai du faux prophète, c'est la sainteté de ses mœurs; *à fructibus eorum cognoscetis eos*, ou bien encore : *Locutus est Dominus in manu servorum suorum prophetarum* (2). Voilà un principe qui peut souffrir quelqu'exception, sans doute, mais qui n'en est pas moins une règle générale, pour reconnaître les vrais serviteurs de Dieu, et ceux qu'il daigne admettre à ses conseils. Un homme publiquement vicieux, celui qui n'a pas une probité de mœurs reconnue, ne saurait être revêtu d'un si glorieux ministère ou chargé d'une mission si importante; il serait, d'ailleurs, très-impropre à fonder notre foi; c'est Dieu lui-même qui nous en garantit, et qui répudie d'avance,

---

(1) C'est probablement sur cette raison que s'appuie Saint-Augustin, quand il dit, en parlant de certains écrits sybillins, que, quelle qu'en soit l'authenticité, leur auteur, notamment la Sybille si célèbre d'Eritra ou de Cumes, peut être mise au nombre des enfants de la cité de Dieu. *De civ. Dei*, l. 18, 23.

(2) IV. *Regum*, cap. XXI, v. 10.

comme son ministre, tout blasphémateur et tout impie : *Nemo in Spiritu Dei loquens, dicit anathema Jesu* (1).

Le troisième et le plus décisif de tous les caractères, c'est l'infaillibilité du prophète, ou la réalisation de tout ce qu'il annonce : *Non fallunt neque falluntur,* dit S.-Augustin, *veracissima enim sunt, angelica et prophetica oracula* (2). Ce qui est parfaitement en accord avec ces paroles de nos Saints-Livres : *Quod in nomine Domini propheta prædixerit et non evenerit, hoc Dominus non est locutus* (3).

Lorsqu'un homme a reçu une mission spéciale de Dieu, il doit être infaillible dans les fonctions de cette mission ; sans cela, l'on ne pourrait, contrairement au but de la Prophétie, reconnaître en lui le sceau de la Divinité, et pour ainsi dire, la lettre de créance que le Tout-Puissant confie à ses délégués. Mais il ne suit pas de là qu'il ait la même infaillibilité, lorsqu'il s'occupe d'un ordre de choses étrangères à l'objet de cette mis-

(1) I. Corinth, cap. XII, 3.
(2) *De Divinatione,* etc., cap. VI.
(3) *Deuteronomium,* cap. XVIII, 22.

sion. Le caractère d'un enseignement purement humain sera toujours la variation, l'incertitude et souvent l'erreur, tandis que l'indéfectible vérité et l'invariable certitude sera toujours regardée comme l'apanage propre et exclusif de la foi, c'est-à-dire de tout enseignement descendu du ciel. Le prophète Isaïe a bien pu nommer Cyrus deux cents ans à l'avance, qui n'aurait peut-être pas vu ce qui se passait à trois kilomètres de distance, ou ce qui arriverait vingt-quatre heures après à Jérusalem (1); le prophète Daniel a bien vu l'avenir, et fixé, avec une précision extraordinaire, des événements très-éloignés, mais il est douteux qu'il se fût montré également habile dans la résolution d'un problème mathématique; S.-Jean a bien pu relater la généalogie du Verbe divin, mais il n'est pas probable qu'il eût fait sans erreur la chronologie de la Grèce ou la biographie des Pharaons. Le prophète, en un mot, n'est infaillible qu'à l'égard des choses qu'il a mission d'annoncer; partout

(1) Isaias XLV, 1.

ailleurs il est homme, et comme tel, sujet à l'erreur.

Nous savons que la prophétie existe, puisque Dieu possède simultanément la connaissance de tous les temps, et de tout ce qui arrive dans le temps, et qu'il l'a communiquée en maintes circonstances aux enfants des hommes ; nous savons, d'un autre côté, que l'homme est incapable de prévoir, par la seule lumière naturelle, des événements de l'ordre de ceux dont nous avons parlé. Cependant, comme la prophétie est un genre de miracle, et que, comme tel, elle doit arriver par l'une ou l'autre des voies que nous avons indiquées, disons un mot du mode dont il nous semble que cette manifestation mystérieuse peut avoir lieu, puisque l'Église n'a pas jugé nécessaire de nous en instruire, et qu'elle nous laisse là-dessus le champ entièrement libre.

L'avenir ne peut être connu que de deux manières générales ; ou par la vision immédiate d'un événement futur ou par une combinaison plus ou moins rapide des diverses causes qui peuvent déterminer cet événement. Or, comme cette deuxième manière

ne paraît pas assez convenir à la nature de la prophétie, nous nous arrêtons à la première; et pour la spécialiser en même temps que pour expliquer notre pensée, nous ferons les remarques suivantes :

D'abord, le miracle prophétique ne saurait appartenir au troisième genre ou se faire par soustraction (*en moins*), puisque l'homme, n'ayant pas naturellement la faculté de prophétiser, ne saurait évidemment en être privé.

D'un autre côté, l'ame humaine, quoique conservant ses facultés naturelles sous l'influence d'une inspiration surnaturelle, ne possède cependant à aucun degré l'intelligence des futurs libres, qui sont l'essence de la Prophétie, et constituent la science exclusive de Dieu ; d'où il suit que la Prophétie n'a pas lieu de la seconde manière, je veux dire par addition (*en plus*). Reste donc à appliquer ici le troisième mode dont le miracle s'opère, je veux dire que c'est en changeant la nature de l'ame humaine, et en la constituant toute autre. Elle se soustrait donc immédiatement aux bornes du temps et de l'espace; d'humaine, elle devient, pour ainsi

dire, divine, et entre de suite dans les prérogatives de l'infaillibilité. Voilà ce qui nous semble se rapprocher le plus de l'enseignement de la philosophie et de la théologie.

Dans cette circonstance, l'esprit humain entre à l'égard de l'esprit de Dieu, dans une communication véritable de pensées et de sentiments, entièrement différente de celle qui s'observe dans l'ordre naturel ; les relations ordinaires se trouvent profondément modifiées, le colloque du Créateur avec sa créature, a lieu sans figures, immédiatement, et sans aucune succession de temps ; l'âme comprend les ordres du Ciel, comme nous comprenons une vérité simple et d'évidence; c'est, en un mot, de la part du Créateur, la transmission soudaine et complète de sa volonté, par la pensée, ou de sa pensée par la volonté.

Faisons remarquer, du reste, en finissant ce paragraphe, que dans le cas où le mode de cette Révélation mystérieuse nous demeurerait à jamais inconnue, l'existence elle-même de la Prophétie n'aurait rien à redouter de notre ignorance, puisque l'incertain ne peut jamais détruire le certain, ni l'ac-

cessoire l'emporter sur la substance d'un fait.

PARAGRAPHE IX. — Analogies de la prophétie avec quelques états particuliers de notre ame; conséquences importantes qui découlent de l'étude impartiale de ces différents états.

Après avoir parlé de la nature et des caractères de la prophétie, ainsi que du mode sous lequel elle se présente, nous allons, toujours dans le but d'éclairer la science expérimentale, en rechercher et en apprécier les analogies dans l'ordre naturel et humain. La tâche, il faut bien l'avouer ici, nous a paru très-pénible, et nous nous sommes fait une violence extrême pour l'aborder, persuadé qu'en tout ce qui touche aux régions si élevées et si peu connues du monde des esprits, il faut s'en tenir aux vérités capitales et ne pas trop arrêter son attention aux simples opinions. La voie, sans doute, nous était ouverte par la nature même des questions que nous venons de traiter, et cependant nous eussions refusé d'y entrer, si, d'un côté, nous n'avions cru qu'elle se terminerait par des résultats utiles, et si, de l'autre, nous ne

l'avions déjà trouvée aplanie par les hommes les plus propres à faire autorité dans cette partie scabreuse de la science.

Ce qu'on dit depuis long-temps des puissances extraordinaires de l'ame, et des lueurs splendides qui se manifestent parfois en elle, est une erreur grave ou une vérité sans réplique. Dans l'un et l'autre cas, il est du philosophe chrétien d'étudier mûrement cette question, afin d'en connaître la portée véritable, et de la combattre ou de la proclamer avec courage, selon qu'il la trouvera conforme à la vérité et propre à faire le bien. Mais, dans le cas où les faits en question, et le témoignage qui en est la garantie, deviendraient incontestables, et ne pourraient être le fruit de l'erreur, rassurons-nous, et demeurons convaincus d'avance que Dieu ne permettra pas que son œuvre périsse, ou qu'on puisse jamais la réduire au niveau de l'ordre naturel. La Prophétie sera donc toujours facilement reconnaissable, son caractère spécial la reliera toujours à un ordre infiniment supérieur.

Disons-le de suite, tout ce qu'un grand nombre d'historiens et de philosophes rap-

portent de certains réveils de l'ame et des phénomènes extraordinaires qui se manifestent en elle, paraît peu constestable et ne ressemble pas mal, sous quelques rapports, à la révélation mystérieure que Dieu communique à ses délégués : ne pas le reconnaître serait un tort. Mais ne pas voir la différence plus grande encore qui sépare ces deux ordres supposerait un aveuglement inconcevable ; les identifier constituerait un crime énorme. Dira-t-on que ces auteurs ont été séduits par leur imagination ou aveuglés par des préjugés de siècle, de religion ou d'école? Nous ne pensons pas que ce puisse être dans la généralité des cas. Admettons, je le veux bien, que cela soit pour quelques-uns d'entre eux, la raison nous y autorise, mais il ne semble pas qu'on puisse le dire à l'égard d'un grand nombre ou du moins de tous. Plusieurs de ces auteurs ont observé en naturalistes, en médecins, en philosophes : ils ont étudié la question présente dans la spéculation et dans la pratique; ont porté à son examen, une attention d'autant plus scrupuleuse et savante, qu'il était plus difficile d'admettre les faits; leur opi-

nion est donc admissible et l'on serait peu raisonnable de révoquer en doute au moins la substance de leur témoignage.

Si croire légèrement et sans preuve tout ce qu'on débite de merveilleux, annonce la faiblesse du caractère ou une grande légèreté d'esprit, puisqu'on s'exposerait à prendre l'ombre pour la figure et l'erreur pour la vérité, ce ne serait peut-être pas une moindre faiblesse ou une obstination moins coupable, de rejeter sans preuve certains récits surprenants, quand ils sont revêtus de toutes les conditions propres à engendrer la plus haute certitude; on s'exposerait alors à traiter comme erreurs des vérités qu'on ne veut pas ou qu'on n'ose pas examiner, parce qu'on ne se trouve pas assez éclairé pour en découvrir les causes ou assez avides de la science pour les chercher. Quand il s'agit de science expérimentale, le seul parti à prendre entre la crédulité aveugle et l'incrédulité systématique, nous semble être l'étude éclairée et consciencieuse des faits. Les faits sont des principes; il n'y a qu'à être rigoureux dans la déduction, à ne pas dépasser, dans la conséquence, les limites fixées d'a-

vance par les prémisses et l'on n'a rien à redouter de la critique humaine. Or, nous disons, en vertu de ces principes, que l'histoire humaine s'est prononcée depuis longtemps en faveur de ces lueurs transitoires, de ces pressentiments universels ou de ces demi-jours du monde invisible, connus en philosophie sous le nom de *divination naturelle.*

Quand on étudie sérieusement l'histoire de la psychologie, on est tout étonné des aveux formels et nombreux qui ont été faits dans ce sens, tant dans l'antiquité que dans les différents âges du christianisme, par les hommes les plus distingués sous le rapport de l'intelligence ou par la noblesse et la pureté des sentiments; mais ce qui étonne encore bien davantage, c'est qu'après tant de faits recueillis et mille fois observés, on n'ait pas songé à en faire un faisceau de vérités, se rattachant à quelque principe scientifique qui pût constituer une formule définitivement admise et d'où rejaillît la lumière qui ne manquerait pas d'en découler. Peut-être, mais notre but ne nous le permet pas, en réunissant ici le témoignage des plus illustres maitres des anciennes écoles philoso-

phiques, celui des Platon et des Aristote, de Xénophon et de l'école entière d'Alexandrie; en rangeant à leur suite les Tertulien et les Athénagore, les Augustin et la scolastique du moyen âge; les Alberti et les Bacon, peut-être déterminerons-nous quelques esprits à comprendre l'absurdité de ce principe, que le corps est l'instrument nécessaire de l'ame, et que celle-ci dépend toujours de l'état ou des dispositions de son vil oppresseur.

Il est inutile d'ajouter que S.-Thomas, en parlant des exemples nombreux de divination naturelle, rapportés par S.-Augustin et par S.-Grégoire-le-Grand (1), se garde bien de les révoquer en doute, mais il se borne simplement à traiter les différents modes à l'aide desquels on peut les expliquer.

Si vous joignez à ces autorités le sentiment des philosophes modernes les plus versés dans la science de l'homme, tels que les Schlegel, les de Bonald, les Ubaghs, les Lacordaire, vous comprendrez et ne ferez pas

(1) Dialog. liv. IV, c. 26.

difficulté de croire, avec ce dernier, que cette divination naturelle est un demi-jour par lequel notre ame, échappée un moment aux liens terribles du corps, s'envole dans des espaces qu'elle ne peut pas sonder, mais qui l'avertissent assez que l'ordre présent cache un ordre futur devant lequel le nôtre n'est que néant (1).

« Oui, continue le célèbre Dominicain, l'homme, plongé dans un sommeil factice, voit à travers les corps opaques, à de certaines distances; il indique des remèdes propres à soulager et à guérir les maladies; il paraît même savoir des choses qu'il ne savait pas dans l'état ordinaire, mais qu'il oublie à l'instant du réveil (2). »

Du reste, pour ne pas demeurer dans le vague des généralités et ne pas mêler d'un autre côté notre faible voix à l'éloquente parole de ces grands maîtres de la science, qu'il nous soit permis de garder ici le silence et d'appuyer notre faiblesse sur la force de ces

---

(1) Confér. de Notre-Dame, 1846.
(2) Idem.

autorités. Commençons par S.-Augustin, dont le sentiment vaut, à lui seul, toute une école : « Je suis assez convaincu, dit le saint docteur, que ce n'est pas de la santé du corps ni des forces physiques que dépend la force de l'ame ou le développement de ses facultés; car, sans parler des autres choses extraordinaires que l'on raconte, personne n'ignore que l'ame se montre bien plus robuste dans l'affaiblissement de nos organes et même dans l'état de maladie et de délire (1). »

La divination naturelle, dit Bacon, auquel on accordera, malgré ses erreurs psychologiques, d'avoir tracé le vrai chemin de la science expérimentale, la divination naturelle se remarque surtout dans les songes, dans les extases (*naturelles*) et aux approches de la mort; elle est plus rare pendant la veille, et lorsque le corps jouit des forces de la santé. Cet état de l'esprit est favorisé par les abstinences et par tout ce qui en détournant l'ame des soins du corps, la laisse jouir sans distraction de ses facultés. *Divinatio na-*

(2) *De Quantitate animæ, lib.* cap. XXII.

turalis optime cernitur in somniis, extasibus, confiniis mortis, etc. (1).

Schlegel, en parlant des pressentiments ou de ces manifestations étonnantes, placées en dehors de nos moyens ordinaires de connaître, remarque que c'est la voix unanime de l'ancienne, comme de la moderne philosophie, puis il ajoute : Que ces manifestations par le sentiment, ne soient que des illusions, c'est une proposition qui ne saurait être soutenue, d'autant moins que les naturalistes les plus distingués de l'époque, exempts d'ailleurs des préjugés d'une éducation mystique, ont cessé depuis long-temps d'en nier l'existence.... et vouloir assigner des règles ou des limites à ces pressentiments, ce serait aussi ridicule que de vouloir limiter le développement de l'électricité dans l'atmosphère (2).

Écoutons, enfin, un homme connu de toute l'Europe savante, et auquel, comme à notre ancien professeur et guide dans la

---

(1) *De Augm. scientiarum*, lib. IV, cap. 2.
(2) *Philosophie de la vie*, t. 1, p. 179.

science, nous sommes heureux de rendre ici le public hommage de notre précieux souvenir et d'une reconnaissance qui ne fait que s'accroître avec le temps : « Nous ne nous étendrons pas, dit M. Ubaghs, sur le somnambulisme naturel ou sur le somnambulisme artificiel (*magnétique*), états où l'ame se montre quelquefois, non-seulement distincte, mais même indépendante des organes dont elle se sert dans son état ordinaire. Quelle que soit la force des preuves contre le matérialisme qui résulte de ces faits, nous n'y insisterons guère, parce que ces états, n'étant pas assez généralement connus, il nous serait difficile de nous faire suffisamment comprendre (1).

Que l'on ne s'étonne pas ici de notre silence, si, contre notre ordinaire, nous faisons parler de semblables autorités. La matière est si difficile, le pas est si glissant qu'il fallait des noms connus, d'une valeur incontestable, et qui alliassent au privilége d'une raison supérieure, l'indépendance des basses

(1) *Précis d'anthropologie psycologique,* p. 108.

passions; et nous croyons avoir trouvé en eux cet inébranlable appui. Nous pouvons marcher, maintenant, à l'ombre de leur égide tutélaire, et après avoir constaté, par le témoignage de ces grands hommes, la réalité d'un état extraordinairement lumineux de l'ame, ne craignons pas de faire rentrer dans cet ordre supérieur, ce qui ne peut appartenir à l'ordre divin, sans doute, mais ce qui ne saurait être non plus, à cause de son caractère anormal, rejeté comme fabuleux. Je commence par un fait que l'on observe dans la plupart des nations de l'antiquité, et dont la croyance encore vivace se retrouve chez quelques nations civilisées, je veux parler de tous ces personnages mystérieux et célèbres, connus sous le nom de *sybilles* ou de *devins*. Jamais matière ne fut plus obscure, n'a donné lieu à tant d'hypothèses, et n'a tant contribué à fomenter la superstition.

Chez les païens, comme chez les chrétiens, dès les premiers siècles du christianisme, comme de nos jours, les sentiments ont été partagés là-dessus. Un assez grand nombre d'apologistes de la primitive Église, regar-

dent ces personnages comme inspirés, puisqu'ils ont recours à leurs écrits, et s'en servent pour appuyer plusieurs points de la doctrine chrétienne. A partir du quatrième siècle, on cite plus rarement ces écrits et leur autorité s'affaiblit de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin, au temps de la réforme, mais non pas grace à la réforme, on les regarde généralement comme apocryphes, et on leur refuse, pour ainsi dire, toute autorité; aujourd'hui, il serait ridicule de vouloir les placer à côté des prophètes, ou même dans une bibliothèque d'ascètes un peu choisis. Cependant, prenons bien garde, n'allons pas jeter la pierre à nos devanciers, et à nos maîtres dans la science religieuse, plus près que nous de l'origine de ces choses, et plus aptes, par conséquent, à en apprécier les pièces et la teneur. Nous pouvons bien ne pas connaître le nombre de ces écrits perdus pour la plupart; nous pouvons également ignorer où, quand, comment, par qui ils sont nés, ou ils sont morts, sans que nous ayons le droit de révoquer en doute l'existence des oracles constatés par l'histoire et par la tradition. Toute la liberté des opinions ici se

résume dans la nature du caractère qu'il convient de leur assigner. Et puisque l'Église n'a rien dit, rien décidé, rien approuvé, rien condamné, ni sur l'origine de ces êtres incompris, ni sur la nature de leur mission, nous respecterons assurément le sentiment de S.-Jérôme et de S.-Clément de Rome, de S.-Justin martyr et de Théophile d'Antioche, qui les regardent comme des prophètes ou des prophétesses (1); nous ne condamnerons pas non plus, soit l'opinion du P. Baltus, et autres auteurs qui attribuent ces oracles au démon, soit l'opinion des Vandale et des Fontenelle, qui ne veulent voir là qu'artifices ou l'œuvre d'une spéculation humaine; mais il nous sera permis, après un examen sérieux de certains faits analogues remarqués en nos jours, de penser que ces effets, malgré leur caractère insolite, peuvent être, et sont probablement naturels; nous croyons également, avec le célèbre Lacordaire, que le secret n'en a jamais été perdu sur la terre, qu'il s'est transmis d'âge

(1) S.-Jérôme pense que les Sybilles avaient reçu de Dieu le don de prophétie en récompense de leur virginité.

en âge, qu'il a donné lieu à une foule d'actions mystérieuses dont la trace est facile à reconnaître, et qu'aujourd'hui, seulement, il a quitté l'ombre des transmissions souterraines, parce que le siècle présent a été marqué au front du signe de la publicité.

Faisons connaître maintenant la nature et les bornes de la divination naturelle, afin que, après l'avoir comparé avec les splendides clartés de la prophétie, nous puissions la distinguer facilement de l'ordre divin.

Et d'abord, puisque les événements futurs constituent tout le merveilleux qui nous frappe dans la prévision humaine, commençons par les distinguer en deux catégories, nettement tranchées, savoir : les futurs libres et les futurs nécessaires.

On entend par futurs libres, tout effet ou tout événement dont la cause jouit d'une vraie liberté, de manière à pouvoir agir ou s'abstenir, produire ou ne pas produire d'une certaine manière ou d'une autre, cet effet, cet événement. Dieu, les anges et l'homme, sont, dans le sens rigoureux du mot, les seules puissances vraiment libres à l'égard des effets qu'elles déterminent.

On donne le nom de *futurs-nécessaires*, à tout effet ou à tout événement qui a lieu en vertu des causes nécessaires, dans lesquelles on ne peut admettre aucun acte de spontanéité propre ou quelque principe de liberté. Les créatures irraisonnables sont toutes des causes nécessaires, et les effets qui en émanent sont irrésistiblement produits par les lois secondes ou physiques.

S'il s'agit de déterminer la puissance radicale de l'homme, relativement aux futurs-nécessaires, nous dirons qu'il faut d'abord en distinguer de plusieurs espèces. Il est un très-grand nombre de futurs-nécessaires que l'homme peut connaître avec certitude : de ce nombre sont ceux qui se fondent sur les lois universelles, et à peu près invariables de la nature, tels que le cours des astres, l'équilibre des liquides, la germination annuelle de la terre (1). Il en est d'autres que

---

(1) Quand on réfléchit sérieusement sur les forces de la nature et sur les effets qui en résultent inévitablement, en vertu des lois nécessaires, il est facile de reconnaitre que même alors la science est loin d'avoir usurpé la science intuitive du Créateur. M. Arago, dont l'autorité doit ici faire poids,

nous connaissons seulement avec probabilité et au moyen des conjectures, comme le médecin, quand il prédit une crise, le politique un événement public, etc. Enfin, il est certains futurs-nécessaires, inconnus à l'homme, du moins dans son état normal et ordinaire, ce sont tous ceux que l'on appelle communément *événements casuels* ou *de hasard*, tels que la chute d'une tuile qui se détache d'un toit, la mort d'un homme frappé de la foudre, etc.

A l'égard de la première espèce de futurs-nécessaires, il est évident que les personnes dont nous parlons ici, ne peuvent les ignorer, puisqu'ils sont l'œuvre de toutes les intelligences et que leur cause est connue.

---

dans l'*Annuaire du bureau des longitudes de* 1845, se pose ces deux questions : 1° Est-il possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de prédire le temps qu'il fera à une époque et dans un lieu donné? 2° Peut-on espérer, en tous cas, que ce problème sera résolu un jour? Et son savant mémoire, dans lequel il se prononce pour la négative, est une victorieuse réponse aux prétentions de ceux qui voudraient se donner comme prophètes même dans la science météorologique. Voyez la raison que nous donnons de cette impuissance, p. 49.

La seconde espèce de futurs-nécessaires, supposant plus de combinaisons dans les faits, ou entre les principes et leurs conséquences, l'imperfection de nos moyens de connaître nous met, à leur égard, dans l'impuissance d'apprécier avec certitude leurs résultats; mais des personnes placées dans un état de lucidité supérieur à l'état ordinaire, pouvant mieux saisir ces rapports, peuvent également arriver à un ordre de connaissances supérieur au nôtre.

La troisième espèce de futurs, ayant des causes déjà subsistantes, quoique d'un ordre plus élevé, peut devenir l'objet de la prévision naturelle, comme plusieurs faits le constatent; mais elle offre beaucoup plus de difficultés, et peut très-souvent jeter dans les erreurs les plus funestes la crédulité aveugle ou une indiscrète curiosité.

Mais, s'il s'agit de déterminer la puissance radicale de l'homme, relativement aux futurs-libres, nous dirons qu'aucune des classes de personnes, placées dans les différents états ci-dessus indiqués, ne peut encore légitimement prétendre à la mission et aux prérogatives des prophètes. Leurs oracles

pourraient du moins courir le risque de ne pas rencontrer chez nous une foi bien robuste. En effet, quand il s'agit d'événements libres, nous supposons toujours qu'une ou plusieurs personnes ont un rôle à y remplir, ou doivent contribuer à leur accomplissement; or, comme ces individus, en vertu même de leur libre arbitre, peuvent déterminer certains actes qui n'ont rien de commun avec l'ensemble des faits actuellement existants, comme ils peuvent à chaque instant hâter, retarder ou déranger de mille manières les événements en question, il suit que nos soi-disant prophètes, quelque lucides qu'on les suppose, ne feront jamais tomber les voiles de l'avenir sur une science si fugace et si mobile. Sans doute les diverses personnes placées dans ces états exceptionnels, et vraiment extraordinaires, dont nous avons parlé, peuvent bien établir des raisonnements, tirer des conjectures, mettre en jeu le calcul des probabilités, en partant de quelques principes présentement donnés, mais il n'y a pas là prédiction certaine; ils ne plongent pas infailliblement dans un avenir absolu; ils ne remplissent pas à notre

égard le rôle des Isaïe, des Daniel, des Jérémie (1). C'est donc un énorme abus que de vouloir faire prédire à de semblables créatures l'avenir dans le sens que nous l'entendons ici. A plus forte raison, faut-il se tenir en garde contre ce que disent certains fanatiques aveugles, que les somnambules, par exemple, descendent dans les abîmes de l'enfer, s'élèvent dans les cieux, pénètrent les impénétrables mystères de la vie future, et se mettent en relation directe avec Dieu et les Anges. Tout cela doit être nié, rejeté sans la moindre hésitation ; c'est même combattu par tous ceux qui font de la propagande, en matière de lucidité magnétique, et s'en montrent les ardents défenseurs ou les patrons avoués.

Les considérations que nous venons de

(1) Bergier et le P. Perrone observent avec raison que la prophétie, dans le sens rigoureux du terme, ne regarde que les actions libres que les hommes feront dans telle ou telle circonstance. Et il est vrai de dire alors que Dieu seul peut les connaître, surtout lorsqu'il est question d'hommes qui n'existent pas encore. (*Diction. théol.*, art. *prophétie.....*; *Prælectiones theologicæ, de prophetia.*)

faire sur les différents états où l'ame peut se trouver pendant la vie, nous permettront maintenant de proposer quelques réflexions qui sont d'une haute importance, et qui ne peuvent manquer de jeter une assez vive lumière sur les études psycologiques, qui sont peut-être, de toutes, les moins avancées. Ces réflexions auraient, ce semble, mieux trouvé leur place dans la deuxième partie de cet ouvrage, où nous avons parlé de la nature de notre ame, mais, comme l'étude de la psycologie est une science toute *à posteriori*, ainsi que s'expriment les philosophes, c'est-à-dire, dans laquelle on ne peut connaître la cause sans avoir préalablement étudié les effets, nous n'avons pas voulu mettre la charrue devant les bœufs, et nous exposer inutilement, faute de méthode, à demeurer incompris. Voici donc, sur ces états de l'ame, nos réflexions succinctes; nous les présentons sous forme de conclusions :

1° L'étude impartiale de ces phénomènes, nous semble constater l'existence d'un état irrégulier, malheureusement trop fugace, et dans lequel l'ame paraît entrer en rapport

avec le monde extérieur sans le ministère des sens; la distance alors s'efface pour elle, l'opacité des objets disparaît et ce principe spirituel pénètre tous les obstacles comme la lumière pénètre le cristal;

2° Si les sens ne sont pas une condition indispensable pour avoir des idées ou même pour éprouver des sensations internes, ce qui paraît résulter de l'étude approfondie de somnambulisme naturel et artificiel, ainsi que des différents états dont nous avons parlé, il est donc permis de conclure avec vérité que les objets, même corporels, peuvent être perçu par notre esprit, sans être passés par les sens, et de là la fausseté de ce prétendu axiome d'Aristote, de Bacon et de toute l'école sensualiste ancienne ou moderne : *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu;*

3° Suit en troisième lieu la possibilité où est l'ame de saisir des vérités actuelles quelconques, quoique à distance ou des vérités futures, mais nécessaires, et l'impossibilité où elle est présentement d'être jamais éclairée de la même lumière que le prophète, de sonder dans le domaine exclusif de Dieu, je

veux dire dans les futurs-libres ou dans le libre-arbitre de l'homme. Penser autrement, ce serait mettre au même niveau la foi et la science, la révélation et la philosophie; ce serait naturaliser le surnaturalisme ou diviniser ce qui est purement humain;

4° De ce que nous accordons à l'ame une semblable puissance, il ne suit pas que nous prétendions l'élever à l'égal du Créateur ni en faire une portion de la Divinité. Nous reconnaissons, au contraire, que les mots employés à l'égard du Créateur et de la créature, sont loin d'être univoques ou de comporter jamais la même signification. Nous dirons donc, avec S.-Thomas, que l'ame agit d'une manière définie (*definitivè*), tandis que Dieu agit absolument partout (*ubiquè*); ou bien avec S.-Anselme, que comme la puissance de Dieu s'exerce partout et toujours, l'essence divine est partout et toujours, paroles qui ne peuvent nullement s'appliquer à l'ame humaine, dont l'action, soumise à la succession temporaire, est d'ailleurs si limitée en genre de puissance et d'étendue;

5° Quant au lieu qu'occupe l'ame, nous dirons qu'on ne peut pas lui en assigner un

proprement dit, et que comme Dieu est partout, parce qu'il fait sentir partout sa puissance, de même l'ame doit être partout où elle exerce quelqu'une de ses facultés, et où elle manifeste son action ; ce qui n'empêchera pas de dire, ce qui même nous force à dire que l'ame est principalement dans le corps, de même que nous disons que Dieu est principalement dans le Ciel, parce qu'il s'y manifeste pleinement à ses Saints. Je sais bien que ceci ne plaira pas à tout le monde, mais l'adage si connu : *amicus plato sed magis amica veritas*, ne doit pas ici nous abandonner. Et tel soi-disant philosophe voudra bien me localiser l'ame humaine qui refusera de m'indiquer son poids, sa couleur, sa dureté ou sa mollesse, le degré de sa température et ses dimensions. Vous vous récriez, je le vois, et cependant pourquoi ne pourrait-on pas, en la considérant comme vous le faites, la placer sous un récipient, la peindre dans un tableau, la considérer au microscope ou appendue à la pointe d'un scalpel? Si elle occupe un espace, pourquoi n'aurait-elle pas les dimensions de l'étendue? Pourquoi, aussi bien que l'étendue, ne

serait-elle pas ronde ou carrée? Pourquoi, comme le carré, ne pas la diviser en triangles parrallélogrammes ou trapèzes? Une ame trapèze, blanche ou noire! Réjouissez-vous, matérialistes en médecine! et vous aussi, applaudissez, doctes de l'Académie! Et cependant, combien d'hommes a intentions droites, combien de chrétiens, je puis même dire d'ecclésiastiques, qui posent le premier anneau de cette chaîne matérialiste! Quoi! vous mettez le feu à la paille sèche, et vous ne voulez pas qu'elle brûle; vous armez le bras de votre ennemi et vous êtes étonnés qu'il ose frapper (1)!

6° La dernière conclusion qui ressort de l'étude impartiale de ce genre de phénomè-

---

(1) La vérité, l'unité et la bonté sont des propriétés absolue et générales à tous les êtres; mais la couleur, l'espace et la pesanteur ne sont que des propriétés relatives et particulières. Par conséquent il peut très-bien se faire que celles-ci conviennent à certains êtres sans convenir nécessairement à tous. Voilà pourquoi S.-Augustin peut dire, en parlant de l'ame, *animæ illocales,* avec autant de raison que S.-Pierre d'Amien, quand il dit, en parlant de Dieu, *locus illocalis. S.-Aug. De Cogn. veræ vitæ, cap.* 44. — *S.-P. Damien, opusc.* 36.

nes dont nous venons de parler, c'est qu'elle raffermit, sur l'existence de l'ame, une conviction aujourd'hui, plus que jamais, nécessaire, en lui rendant presque palpable et mathématiquement démontrée cette invisible et si noble partie de nous-même. Et que craignez-vous, hommes pusillanimes, alors même que le spiritualisme, mieux constaté, en nous ouvrant une ère nouvelle de psychologie, viendrait nous révéler ou confirmer en nous des vérités infiniment plus précieuses? Ne voyez-vous pas que le mal de la Société et l'origine des passions qui bouillonnent dans ses entrailles, sont dans le vide que le matérialisme a fait à nos croyances, en fermant le royaume des cieux aux déshérités de ce monde, et en trompant les espérances des petits? Rendez, rendez au peuple ses croyances légitimes, faites descendre au milieu de ces masses affamées de foi et desséchées par de désolantes doctrines, quelques rayons d'espérance après cette vie: démontrez-lui la spiritualité de l'ame, l'immortalité et les grandes vérités qui la suivent; surexcitez son aspiration affaiblie vers un monde avenir, et vous verrez bientôt

s'éteindre l'incendie qui parcourt les royaumes, et rentrer dans de meilleures voies, la barbarie déchaînée contre la civilisation moderne. Alors les sages institutions que nous a léguées le passé, seront préservées d'un imminent naufrage; l'ordre sera rétabli et la société sauvée.

Si l'on nous demande maintenant quelle est la loi génératrice de ces phénomènes, nous répondrons que la question facile à proposer est demeurée jusqu'ici une énigme. La science actuelle a prétendu cependant y répondre; mais nous ignorons si elle a résolu le problème. Elle établit deux hypothèses, dont l'une est physico-psychique, l'autre est exclusivement spiritualiste. La première consiste à supposer d'abord la parfaite identité des différents agents connus sous le nom de *fluides impondérables;* et reconnaissons ici que c'est la théorie physique, généralement admise par la science moderne, qui cependant ne peut pas encore l'expliquer. Cela posé, les impondérables, ou plutôt l'impondérable, appelé par les physiciens *électricité naturelle, magnétique, calorique,* etc., traverse les corps les plus compactes et les plus durs, en

vertu de sa ténuité excessive, et devient lumineux pour les personnes placées dans ces états exceptionnels dont nous avons parlé. Or, il est facile de comprendre, dans cette hypothèse, que le fluide s'interposant entre les molécules atomiques de tous les corps, l'opacité de ceux-ci disparaisse pour une vue semblable et donne lieu à une lumière continue entre tous les corps de la nature.

A côté de cette théorie, nous placerons celle qui, toute spiritualiste, explique le phénomène de la vision à travers les corps opaques, par l'action directe et immédiate de l'ame. D'après et dans cette hypothèse, les membres s'engourdissent, la vie des sens s'éteint en tout ou en partie, et l'ame humaine se dégage de sa grossière enveloppe, ou s'affranchit des entraves qui ralentissent son essor. Alors, tandis que les yeux du corps sont fermés, ou comme morts, ceux de l'ame s'ouvrent, pour ainsi dire, à la lumière, et plus purs et plus perçants, pénètrent dans un ordre de choses où ne peut atteindre notre intelligence, tant qu'elle est *asservie* par des organes.

Quand nous disons que l'ame se dégage

de son enveloppe matérielle, nous voulons dire seulement, que la domination de la chair sur l'esprit, est momentanément suspendue ou affaiblie; mais nous sommes loin de penser que l'ame puisse absolument émigrer du corps avant la mort, et quoique Origène ait eu là-dessus une opinion différente, il a contre lui le sentiment de Tertullien, de S.-Augustin et de S.-Thomas.

Nous avons cité des auteurs connus et spéciaux, leur témoignage est donc acceptable, bien différent de celui de tant d'esprits vulgaires, qu'on pourrait appeler *négatifs*, qui sont sans individualité, sans valeur propre, et ne servent qu'à faire nombre. Les faits que rapportent les premiers sont incontestables, ils en ont été témoins ou les ont trouvés consignés dans l'histoire. Direz-vous qu'ils sont dupes d'une illusion grossière, ou que ces faits sont impossibles? et vous renversez les fondements de la connaissance et de la certitude? M'empêcherez-vous de les croire, par la crainte du ridicule ou de la menace? et vous violentez ma liberté. Direz-vous que jamais vous n'avez rien vu de semblable, et une foule de personnes vous répondent

qu'elles ont vu ; la connaissance doit-elle céder le pas à l'ignorance? Direz-vous que les faits par vous attendus, par vous désirés, ne se sont pas produits; des faits attendus par d'autres ont eu une complète réussite : des faits négatifs doivent-ils l'emporter sur des faits positifs? Esprits craintifs ou pusillanimes, de la confiance et du courage! La vérité ne saurait être nuisible. Esprits obstinés ou rétrogrades, prenez garde! Si le préjugé a lutté quelque temps contre le progrès de la science, tôt ou tard il a été vaincu.

Les prévisions naturelles sont donc des faits; les faits, je le répète, sont des principes. Nous aurions pu être logiques dans la déduction, et ne fléchir devant aucune des vérités qui en découlent, mais nous avons préféré demeurer dans les termes de la probabilité. Partant de là, avons-nous érigé les conjectures en vérités démontrées, et les hypothèses en axiomes? A d'autres de juger et de prononcer.

PARAGRAPHE X.—Foi et science. Leurs rapports. Est-il vrai que la foi ait nui au progrès des sciences?

Voltaire ainsi que son siècle sont passés, et l'esprit de cette malheureuse époque s'est évanoui avec lui ou du moins est bien affaibli. Cependant l'*obscurantisme catholique* est un mot qui a été jeté, comme un appât, à l'avidité d'une populace sans croyance, inséré dans quelques contes où elle alimentait ses passions, et nous sommes les descendants de cette triste génération. Aussi, il faut bien reconnaître que, quoique ce mot n'exprime qu'une sottise ou tout au moins une ineptie dans la bouche de ceux qui l'ont proféré, il n'est pas rare encore de rencontrer quelques hommes assez benêts, non pas pour répéter cette expression dans tout son cru, ils passeraient pour des grisons ou des échos par trop serviles, mais vous les voyez encore branler dédaigneusement la tête au seul nom de science catholique, sourire avec pitié du soidisant fanatisme de nos ancêtres et vanter avec orgueil les lumières du temps présent, fruit trop tardif de la philosophie : or, tout cela n'est guère à nos yeux que déguiser le

terme d'obscurantisme en le rajeunissant à la façon de notre siècle, sous un vernis de politesse assez conforme à nos mœurs. Il importe donc, autant pour renverser ce piédestal de l'incrédulité moderne, que pour tirer un dernier corollaire des considérations que nous venons de faire sur l'ordre divin en regard de la science, de démontrer, en quelques mots, que les croyances chrétiennes ne sont pas ennemies des lumières, comme on s'est souvent plu à le dire, mais qu'elles les encouragent d'une manière merveilleuse et les mènent en quelque sorte toutes de front.

Pour procéder ici avec plus d'ordre, voyons d'abord la foi dans les sciences religieuses, nous l'envisagerons ensuite dans l'influence qu'elle exerce sur les sciences profanes.

Science religieuse. Comprendre et croire, telle est la double condition de toute vie morale; quiconque veut s'affranchir de l'une ou de l'autre de ces lois, ne vivra jamais qu'à demi : la science bien entendue des rapports le demande absolument.

Toutes les sciences naturelles sont du ressort de l'esprit humain : notre intelligence, vivante image de Dieu, a le droit acquis et

incontestable de soumettre les vérités de cet ordre à ses recherches et à son examen. Elle peut les approfondir, les développer, les comparer, pour en saisir les rapports de convenance ou d'opposition. S.-Paul le lui permet : chacun de nous peut suivre, dans ces matières, le sentiment qui lui semble le meilleur (1). Mais les piéges sont tendus, d'affreux abîmes sont ouverts devant ceux qu'une curiosité indiscrète porterait à sonder ce qui est insondable, et à jamais digne de respect : agir ainsi serait s'exposer à trouver la mort dans le principe même de la vie, et de là cette belle image de nos saints livres : *sicut qui mel multùm comedit non est ei bonum, sic qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria* (2).

Du reste, que l'on veuille bien se rappeler les réflexions que nous avons antérieurement faites sur la théorie des rapports, considérée comme base de la science, et l'on demeurera convaincu que ceux-là n'ont ni religion ni science qui prétendent que l'une

---

(1) Romains XIV.
(2) Proverbe XXII, 27.

doit exclure l'autre, ou qui se vantent d'aimer l'une et de haïr l'autre.

Et qu'est-ce donc que la science, sinon la connaissance intime de cet univers et de ses lois par la théorie des effets et des causes, comme ces lois et ces causes ne sont elles-mêmes que la manifestation des volontés divines, répandues à notre insu, au fond de la nature et cachées derrière tous ses secrets? Et la religion, qu'est-elle autre chose sinon la connaissance et l'observation des rapports de l'homme avec Dieu, je veux dire des volontés et des droits du Créateur à l'égard de sa créature et des obligations de la créature à l'égard de son bienfaiteur? Or, si Dieu, dans son ouvrage moral comme dans son ouvrage physique, je veux parler de la religion et de la science, de l'homme et de l'univers, a voulu placer le mystère à côté de la connaissance, et le secret découvert à côté du secret à découvrir, serait-il raisonnable de murmurer et de nous plaindre, et ne devons-nous pas plutôt les recevoir et les respecter avec tout le dévouement de l'amour? Et si la religion, à son tour, embrasse des lois que l'œil ne peut saisir, établit des harmonies sur des

choses plus nobles, plus relevées et par conséquent plus mystérieuses, faudra-t-il encore abjurer la foi et cesser de se soumettre au souverain législateur qui commande, sous prétexte que les rapports religieux qu'il établit, sont plus incompréhensibles ou plus nombreux.

Un seul motif, s'il était jamais possible, pourrait excuser la révolte de l'homme, ce serait une contradiction évidente et réelle sur les objets de notre foi. Mais hâtons-nous de dire qu'ici encore la théorie des rapports, loin de supposer l'existence d'une contradiction semblable, en exclut même la possibilité. Les vérités de la foi s'accommodent toujours en effet, ou se dérobent supérieures à la portée de notre esprit. Or, s'il ne peut y avoir de contradiction dans le premier cas, puisque l'esprit possède l'intelligence des vérités à croire, n'est-il pas évident que la contradiction est encore moins possible dans le second, où il s'agit de mystères, c'est-à-dire de vérités, dont nous ne pouvons ni comparer ni percevoir les rapports? Par-tout où la raison se révolte, la contradiction ne peut donc être qu'apparente, et le vrai philosophe ne doit jamais l'oublier.

Homme malheureux, si tu te plains quelquefois de ne pas croire, commence par aimer, fais taire tes passions, aime ton Dieu et tu croiras. La foi comme l'incrédulité, a son principe dans le cœur plus que dans l'esprit; plus l'amour anime notre foi et plus celle-ci se transforme en science par un sentiment intérieur qui rafraîchit l'ame et l'établit au sein d'une certitude inébranlable, où elle goûte les douceurs de l'union la plus intime avec son Dieu.

Que l'homme présomptueux cesse donc d'insulter à la foi des simples; leur foi, loin d'être aveugle, est un acte de la plus haute sagesse, puisqu'elle augmente leurs connaissances et les rend heureux.

Dieu créa le monde, l'homme a prévariqué, l'Homme-Dieu racheta le genre humain et confia pour toujours ses volontés à une société enseignante, l'Église : voilà dans ces éléments du catéchisme, un enseignement religieux, plus complet que ne le rêva jamais Platon. Dans ces quelques mots que récite le dernier enfant du village, auquel une humble Sœur enseigne la doctrine chrétienne, dans ces simples paroles est renfermée toute

la révélation : la création d'abord, inconnue de toute la sagesse païenne, le système magnifique de la grace, tous les rapports de Dieu avec l'homme et de l'homme avec la société ; là, vous trouvez une religion toute entière avec son culte, son dogme, sa morale ; là est déposé enfin le germe fécond de toute vérité. Et dès ce pas, l'enfant dont nous parlions tout-à-l'heure, possède un alphabet plus savant que toute la science des incrédules.

L'incrédule se promène sur cette terre comme dans un pays sauvage où tout est casuel et livré au hasard, et l'homme de foi voit la main de Dieu dans le ver qui rampe et à travers la feuille qui se remue ; l'incrédule, ambitieux à l'instar de la brute, borne comme elle ses pensées à ses besoins et sa science aux objets qui frappent sa vue épaisse ; et le chrétien, seul véritable philosophe, élève et étend ses vues jusqu'à l'infini ; l'incrédule se regarde enfin comme isolé dans ce monde, séparé de ses amis et de ses proches, qui ne sont plus, ignorant son origine comme sa destinée ; et le disciple de la foi se trouve en société avec ceux qui lui furent chers et qui ont quitté cette terre ; il les voit,

dès à présent, les contemple et soupire après leur bonheur dans cette région splendide, qui n'est plus embellie de l'auréole de l'espérance, mais où l'on s'enivrera sans fin et sans mesure dans les délices ineffables de l'amour divin.

Que l'homme est grand, que son repos est paisible lorsqu'il se repose sur la foi! De loin il salue sa patrie, il entr'ouvre, pour ainsi dire, les cieux, et devient participant de la prescience divine; sa science, plus vaste et plus ferme, surpasse celle de tous les philosophes ensemble, et son ame est comme le sanctuaire qui renferme les secrets du temps à venir.

Science profane (1). Aux incrédules et aux rationalistes, il serait peut-être convenable de joindre encore les protestants. Les protestants, pour justifier leur révolte contre l'Église, et donner au moins quelqu'appa-

---

(1) Le savant P. Perrone a traité un semblable sujet avec tant de talent que nous ne nous sommes pas fait scrupule de nous approprier ici quelques-unes de ses pensées. Voyez ce beau travail dans l'ouvrage du célèbre théologien, intitulé *Prælectiones theol.*, tom. 2, p. 1383, éd. Migne.

rence de raison à leur méthode arbitraire, ont toujours fait écho avec les premiers pour reprocher au catholicisme de gêner la liberté de penser, et d'engendrer l'obscurantisme en appuyant la foi sur le principe de l'autorité. Mais, il faut convenir, dirons-nous aux protestants et aux incrédules, que si l'on s'en rapporte à l'histoire, ce reproche est bien mal justifié par les faits; il est même évident, pour peu qu'on y réfléchisse, et qu'on ait de bonne foi pour l'avouer, que loin de nuire aux recherches légitimes de la raison, la foi les encourage d'une manière en quelque sorte nécessaire, et que c'est seulement à son influence que les nations chrétiennes doivent leur supériorité et le privilége d'occuper le premier rang dans l'échelle de l'entendement. Il ne sera pas difficile de le prouver par des arguments directs et indirects, à la gloire d'une religion qui nous est chère et que l'on a trop souvent calomniée, contre le langage même de la raison et des faits.

Et, d'abord, que la foi donne un élan direct à la science et aux beaux-arts, il n'y a pas lieu de s'en étonner, c'est nécessaire :

elle a besoin de leur appui et de leur témoignage. Avant de croire, en effet, le catholique les consulte, interroge leurs voix; avant de soumettre son intelligence à d'impénétrables mystères, et son cœur à une morale sévère, il faut qu'il discute, et qu'il arrive à se poser des préambules de foi, d'autant plus forts, d'autant mieux fondés en science, que la raison jette plus haut ses cris d'indépendance, et que le cœur soulève de plus violents assauts.

L'existence de Dieu et sa providence, l'immortalité de l'ame et ses destinées futures, voilà ses préambules. Mais, pour les appuyer, il est nécessaire de sonder les fondements des connaissances humaines, de poser les *criterium* de certitude, de rechercher la nature et les propriétés de l'ame, d'établir au moins les principes généraux de l'ontologie, et de coordonner enfin tous ces matériaux, en les soumettant aux lois du raisonnement et aux analyses de la plus sévère logique. Or, tout cela nécessite tellement l'emploi des sciences rationnelles, qu'il est absolument impossible de faire le moindre pas sans elles. Mais, ce premier pas une fois fait,

il faut encore peser les motifs de crédibilité, et les montrer si évidents, qu'ils rendent la foi évidemment certaine. Et aussitôt s'ouvre un nouveau champ à des recherches historiques, critiques, philosophiques, physiques, dans lesquelles on fait voir l'existence des miracles, des prophéties et de leur accomplissement; c'est alors qu'on étonne et que l'on transporte dans une douce ou pénible atmosphère l'homme de bonne ou de mauvaise foi, en le faisant assister au merveilleux spectacle de cette foi qui s'établit, se propage et se conserve par des moyens si faibles à travers de si formidables obstacles; alors, on demande à l'homme raisonnable ce que vaut, je ne dis pas le témoignage de quelques-uns de ses semblables, scellant de leur sang une religion aussi opposée à leur esprit qu'au nôtre, mais le témoignage d'innombrables martyrs, qu'on ne peut regarder en masse, ni comme trompeurs, ni comme trompés.

Les prophéties, les miracles, la propagation du christianisme, la voix sanglante des martyrs, une fois bien constatés, l'homme croit sans peine à la religion et à sa règle vi-

vante, l'Église. Mais, cette Église, maîtresse de notre raison à si juste titre, lui dit-elle alors de se taire? Non, pas encore. Quand elle la voit arrivée au mystère, elle le lui ordonne, sans doute; mais, jusque-là, le travail de la raison est incessant et absolu. La raison expose et venge les dogmes, défend la discipline et les lois ecclésiastiques, justifie la condamnation des erreurs et des doctrines qui tendent à renverser ou à corrompre nos croyances : de là, la polémique ou la controverse théologique, cette arme si redoutable entre les mains de la vérité, et chargée tour à tour de la montrer ou de la défendre au sein de l'Église catholique. Les obstacles sont nombreux, sans doute, les ennemis sont puissants, n'importe, les victoires se comptent par les attaques, le triomphe sera plus glorieux. Et avec une tranquille assurance, qui ne sied qu'à la vérité, l'Église descend dans l'arène, armée seulement de sa foi et de la noblesse de sa cause, et se trouve aussitôt en présence des incrédules, des impies, des hérétiques, et même des catholiques téméraires. Et qui ne voit, par le nombre et la nature de tous ces opposants,

qu'une polémique aussi variée qu'incessante, doit contribuer puissamment à la culture des sciences, et donner une impulsion extraordinaire aux esprits?

Quant aux beaux-arts, disons encore qu'ils ont nécessairement dû trouver leur principal aliment dans le culte extérieur de la religion et dans la pompe qui l'accompagne. Oui, la religion a plus fait pour eux que toutes les têtes couronnées ensemble. Et n'est-ce pas en s'exerçant sous la protection et en puisant au sein de l'Église, que la peinture, l'architecture et la sculpture ont produit ces chefs-d'œuvre sans nombre qui couvrent le sol de l'Europe, ornent en particulier le centre du catholicisme et qui, debouts encore, restent les modèles où l'on vient chercher les savantes proportions et le goût? Un mot seulement sur le premier de ces arts, la peinture, et ce qui convient à l'un peut se dire des autres. Où trouverez-vous, dans nos écoles modernes de peinture, des natures parlantes, une éloquence aussi pathétique que la Cène des Léonard de Vinci, que le Jugement dernier de Michel-Ange, la Transfiguration de Raphaël, la Descente de Croix de

Rubens, chefs-d'œuvre de ces grands maîtres, tous inspirés par la foi? La France possède assurément ici comme partout, des artistes éminents, leurs couleurs sont superbes, habilement ménagées, leur touche est heureuse, annonce de l'habitude, du talent; mais des éclairs qui jaillissent de l'ame et la transportent, des études fécondées par la foi, le sentiment des hautes destinées de l'ame, en un mot la science des rapports, *la beauté véritable*, peut-être nous serait-il permis de dire... cherchez... et vous ne trouverez pas. Mais à qui la faute? Ah! que l'on nous donne des hommes de foi et nous égalerons nos devanciers! La foi, la foi seule est vraiment féconde en grandes choses, parce que seule elle peut élever le génie sur les ailes de l'enthousiasme; un siècle sceptique ou irréligieux ne sera jamais fécond en œuvres sublimes, et s'il paraît s'oublier un instant pour s'élever au-dessus de lui-même, c'est encore aux inspirations de la foi qu'il devra son essor et ses succès.

Que dirons-nous des langues orientales qui laissent si loin derrière elles leurs filles aînées, les langues modernes, tant par leur

simplicité et leur gracieuse allure, que par leur signification et leur sublime philosophie? N'est-ce pas à leur dépositaire naturelle, l'Église catholique, qu'elles doivent leur conservation ? N'est-ce pas les missions qui en ont surtout développé la culture et l'étude? Et ne faut-il pas en dire autant de l'archéologie sacrée et profane, de la paléographie, de la numismatique, de l'épigraphie, qui, servant à la dépense de la foi catholique, lui ont dû en retour les progrès immenses qu'elles ont fait par ses inspirations? Qui est-ce qui a développé enfin et précisé avec tant de justesse les connaissances géographiques, si ce n'est en grande partie les excursions et les recherches de nos missionnaires intrépides?

Ah! aimons la science, honneur aux savants; mais s'il est dans nos cœurs quelque sentiment de justice, découvrons-nous au nom de l'Église, et n'importe notre culte ou notre langue, déposons à ses pieds, l'hommage de notre reconnaissance, sur son front un rayon de gloire : elle nous a préservés de la barbarie. Pour l'amour de la vérité, ne disons plus que le catholicisme énerve

les esprits, reconnaissons plutôt qu'à l'instar d'une puissante machine électrique toujours en mouvement et toujours active, la foi excite et développe dans tous les membres de la grande famille catholique, le fluide vivifiant des intelligences, la vérité et l'amour du savoir, qui, comme un feu sacré, brûlent constamment au service de l'humanité, sous les auspices de la religion et avec le concours du sacerdoce chrétien.

Mais les premières difficultés puisées dans la science étant levées, le rôle de la foi ne finit pas encore. Et ici commence l'influence indirecte que la foi exerce sur toutes les branches des connaissances humaines.

Les difficultés grandissent, en effet, par les sciences mêmes, et les ennemis de la religion augmentant avec elles, ses défenseurs doivent nécessairement se tenir en garde et suivre constamment le progrès des lumières, pour abattre l'appui que les premiers s'efforcent d'y trouver. Mais comme les adversaires abusent de tout, fouillent partout, tâchent de s'appuyer sur les monuments, dénaturent les faits et l'histoire, n'épargnent ni fraude ni effort pour déposséder l'Église du dogme

qui a prescrit en sa faveur, il est évident que le premier soin du catholique, doit être de faire appel aux sciences et de les scruter pour montrer qu'elles sont toutes chrétiennes, et que les rayons épars de la vérité convergent tous dans le sein du catholicisme, d'où ils sont partis.

Sans doute, la foi manquant à l'homme, d'autres motifs ne laisseraient pas que d'allumer en lui le désir de la science. La cupidité, la rêveuse ambition de porter loin son nom et de vivre dans la mémoire des hommes, en servant à la prospérité de ses concitoyens, seraient autant de motifs pour l'engager à cultiver le champ aride des sciences; mais la foi, réveillant dans l'homme des motifs plus nobles, celui de fortifier en lui et chez les autres une religion qui a les promesses de la vie présente et de la vie future, qui doute qu'elle fournisse la sève la plus féconde et possède les plus puissants ressorts pour élever l'intelligence humaine aussi haut qu'elle peut atteindre?

Quelle est, d'ailleurs, son auteur, si ce n'est Dieu lui-même, la source et le distributeur des lumières, celui de qui découle tout don

parfait, qui enseigne la science à l'homme et qui veut expressément qu'on l'appelle le *Dieu des sciences?* N'est-ce pas lui qui, ayant mis dans l'homme un désir insatiable de savoir, l'excite sans cesse dans les Écritures à donner à l'étude de la sagesse, tous ses soins et toutes ses peines? N'est-ce pas Dieu qui veut que les lèvres du prêtre soient les gardiennes de cette sagesse, pour la communiquer à tous ceux qui la demanderont et qui menace de rejeter de ses autels, le ministre qui aurait le malheur de repousser la science. Il est donc évident qu'entre la foi et la science, il s'établit un lien nécessaire que le clergé a tout droit de conserver, que c'est la foi surtout qui embrasse toutes les connaissances comme un seul faisceau de lumières, et en garde le dépôt contre la corruption et l'envahissement de la barbarie. Aussi, partout où les splendeurs de la foi ont brillé, les esprits se sont sentis revivre et ont plané là où sans elle, on marchait à peine : de là les Pontifes romains, gardiens et vengeurs de cette même foi, n'ont jamais rien eu tant à cœur que de favoriser avec son expansion, le goût des arts et des sciences; ce sont eux

qui en ont recueilli et conservé les monuments au milieu de tous les désastres des temps; c'est à leur protection et à leur encouragement, que nous devons tant d'artistes, de poètes, de peintres, de théologiens et de linguistes; leur siége, en un mot, n'a pas moins été de tout temps le domicile privilégié des savants que le centre de la Religion et de la civilisation chrétienne.

Pour appuyer ce que nous venons de dire, il suffirait de comparer ce que furent les sciences avant et après le christianisme, de comparer ce qu'elles sont là où brille la foi, et là où elle s'est éteinte ou n'a pas encore pénétré. En effet, bien que les régions les plus cultivées de l'ancien monde, comme Athènes et Rome, aient vu fleurir quelques rares génies, qui ne s'aperçoit de la différence qu'il y a entre l'état des sciences alors, et leur état sous le christianisme? A peine remarquez-vous là quelques lueurs de cet immense éclat qu'elles ont jeté ici. Si vous comparez la civilisation dont jouirent autrefois ces florissantes et fameuses provinces de l'Asie et de l'Afrique, avec la barbarie dans laquelle les a fait tomber le cimeterre des Musulmans

ou la révolte de l'hérésie, à peine pouvez-vous les reconnaître.

Tertullien ne fait plus entendre ses accents à Carthage, Hippone n'a plus d'Augustin, la Turquie, des Basile et des Chrysostôme, l'école d'Alexandrie, des Clément et des Origène; toutes ces belles contrées gémissent sous le despotisme de la Porte et de ses agents. L'empire Chinois, après tant de siècles d'existence, est encore à l'état d'enfance, les Indes sont enveloppées dans un tissu de fables grossières; partout où s'est éteint le soleil du christianisme, partout où il ne s'est pas encore levé, le regard s'attriste du vide de saines doctrines, ou s'épouvante des égarements déplorables de l'esprit humain. Dieu a ses vues, sans doute, dans la distribution de ses dons, et nous devons les respecter; mais, fils aînés d'une religion qui berça si doucement notre enfance, éclairés de sa lumière, préservés de tant de dangers dans l'âge brûlant, pourrions-nous ne pas aimer cette philosophie sublime, qui nous distingue par tant d'endroits des autres peuples? Parjures, cesserions-nous un instant d'en faire la règle de notre conduite et de

nos jugements? ingrats, ne reconnaîtrions-nous pas, en profitant de ses bienfaits, que la foi catholique, loin de nuire au progrès et au développement de la raison humaine, les hâte et les favorise d'une manière merveilleuse, et que « si le sceptre de la science appartient à l'Europe, c'est uniquement parce qu'elle est chrétienne (1)? »

Un mot, maintenant, mais un mot seulement à nos amis, les païens du christianisme : J'ai nommé le peuple Chinois et les Musulmans, et je crois déjà entendre les rejetons affaiblis du dernier siècle, se récrier encore, sur le ton le plus solennel, 1° que l'imprimerie, la boussole et la poudre à canon ont été inventées par ces peuples de l'Orient.—Eh bien! pas de disputes, je l'accorde; mais que sont devenues, dites-moi, ces découvertes, entre les mains de leurs inventeurs, et quelle n'est pas leur puissance entre les mains des chrétiens?

2° Que l'Europe catholique était dans l'ignorance, du septième au douzième siècle,

(1) Soirées de S.-Pétersbourg.

tandis que les lumières étaient répandues parmi les Mahométans. — Soit, l'ignorance comme la science sont toujours relatives aux temps et aux circonstances; mais convenez, au moins, qu'elle n'est pas trop indigne du christianisme cette ignorance qui voit briller au septième siècle S.-Jean Damascène, la lumière de son temps; au huitième, le vénérable Bède, un prodige de science; au neuvième, les savantes écoles de Charlemagne; au dixième, l'illustre pape Gerbert; au onzième, les Lanfranc et les Anselme; au douzième, S.-Bernard et l'abbé Suger.

3° Que le pape Gerbert dont la mesure peu commune de science est incontestable, avait été faire ses études dans l'Orient. — Oui, ça été dit et répété; mais que l'on nous permette d'ajouter, *salvâ reverentiâ,* qu'il n'en est rien. L'histoire constate, et au besoin un manuscrit récemment trouvé à Bamberg, et portant le nom de Rickel, secrétaire et condisciple de Gerbert, confirme que l'illustre Pontife ne fut jamais en Orient, mais qu'il a appris les mathématiques en Espagne, et la logique, l'histoire, la géo-

graphie, la langue latine et l'astronomie à Reims.

4° Que les ouvrages anciens se sont, il est vrai, conservés dans les monastères et les abbayes, au milieu des guerres et des désastres du moyen âge; mais que les moines ont fait perdre un grand nombre d'ouvrages en grattant et effaçant plusieurs parchemins écrits. — Très-bien! merci de la reconnaissance, *sic vos non vobis mellificatis apes!* Et vous, fervents cénobites, au travail assidu et à la figure pâle, vous fussiez-vous jamais douté, qu'en récompense de votre zèle et de vos services rendus à la civilisation et aux lettres, on vous accuserait un jour d'avoir falsifié les livres, détérioré ou égaré les monuments du passé!..... Le fait est que, le parchemin étant très-rare, et le papyrus n'étant plus préparé, les moines laborieux ont pu effacer certains parchemins, peu importants, pour y transcrire de plus précieux ouvrages; mais nous dirons, à la consolation des bibliomanes, que, sans parler des procédés chimiques qui ont fait reparaître les premières inscriptions de ces parchemins grattés, les moines nous ont conservé tant d'ouvrages

anciens, qu'il en est encore une foule dans les bibliothèques de l'Europe qui n'ont pas vu le jour.

Que de disputes finiraient, si chaque homme disait ce qu'il pense!

CHAPITRE IV.

EXPRESSION OU LOIS GÉNÉRALES DES RAPPORTS.

PARAGRAPHE Ier. — Axiomes ou principes fondamentaux des connaissances humaines ; leur application.

Notre tâche approche de sa fin ; il ne nous reste maintenant qu'à conclure et à tirer les conséquences de nos prémisses, ce qui ne demandera pas de grands développements. On établit les principes, on ne les démontre pas : les axiomes se manifestent et s'irradient seulement de leur propre lumière ; on décompose leurs éléments, on leur assigne une valeur ; mais la valeur qui convient aux principes eux-mêmes, est antérieure à toutes les intelligences, et aussitôt que l'esprit la

perçoit, il s'écrie : c'est la vérité. La vérité, en effet, n'est pas arbitraire, elle ne peut donc varier comme l'opinion des hommes, parce que son type est divin, et son origine est en Dieu seul.

Quoique la plus concise et la plus courte, cette partie, qui est comme la conclusion de tout l'ouvrage, en est cependant une des plus importantes, soit qu'on la considère en elle-même, ou dans l'application que nous aurons à en faire plus tard. Mais comme il s'agit de vérités premières dont on demeure d'accord à une première lecture, qu'admettent du moins tous ceux qui ont acquis les premiers éléments de la science, c'est pour nous un devoir, et nous regardons comme une marque de respect pour nos lecteurs, d'être très-succinct dans l'exposé de ces principes et de leurs corrollaires; nous n'appuierons un peu que sur leur développement et sur les exemples qui l'accompagnent, toujours en raison de l'importance de ces principes, ou de l'usage que nous nous proposons d'en faire ultérieurement.

I. Tout ce qui exerce quelqu'action, engendre un phénomène ou un effet, existe,

c'est évident : donc, par une conséquence irrésistible, dès qu'un effet est constant ou certain, l'on est fondé à affirmer l'existence d'une cause, alors même qu'elle serait invisible; voilà une assertion qui a toute la valeur d'un axiome et qui se traduit par cette formule des philosophes : il n'y a pas d'effet sans cause.

Explication. Depuis que la science expérimentale marche à pas de géant, depuis surtout la découverte ou l'usage fréquent des impondérables, nous nous trouvons continuellement en présence de faits nombreux, saisissants, que nous ne pouvons rattacher à aucune cause, ou nous n'apercevons, du moins, aucun moyen d'action; et c'est alors que la raison doit venir en aide aux sens, et spiritualiser notre investigation toute brute et matérielle. Hommes, nous sommes composés d'un corps et d'une ame, et si nos sens nous rendent sensibles les phénomènes, notre ame doit nous rendre incontestable la présence des causes de même nature, alors mêmes qu'elles sont invisibles : agir autrement serait bâillonner la science sans aucun profit réel pour la religion ou pour la société.

Exemple. Quand on place un thermomètre sur le passage de chaque rayon, dans le spectre solaire, le thermomètre s'élève plus ou moins, selon la nature du rayon qu'il absorbe. Mais ce qui surprend certaines personnes, c'est qu'en dehors du spectre, et dans les points voisins du rayon rouge, le thermomètre s'élève beaucoup plus que partout ailleurs, tandis qu'à la suite du rayon violet, qui est opposé au rayon rouge, la chaleur existe encore, mais peu sensible; d'où il est facile de conclure que, quand même nous n'aurions pas la science du principe qui produit les rayons échauffants, il serait aussi peu raisonnable de nier leur cause, que de nier celle des rayons colorants.

II. On ne peut attribuer à une cause quelconque, un effet qui excéderait la puissance ou l'activité de cette cause; c'est-à-dire, qu'entre la fin et les moyens, il doit y avoir une exacte proportion : donc, tout ce qu'il y a de perfection dans l'effet, doit se trouver en quelque manière, soit formellement, soit éminemment, soit virtuellement dans la cause de cet effet.

Exemple. D'après ce principe, il est évident

qu'on ne peut admettre le sentiment de ces physiciens superstitieux, qui prétendaient, au rapport de Sénèque, que quelques gouttes de sang humain, provenant d'une incision au doigt, avaient la puissance, en s'évaporant dans l'air, de dissiper ou de fondre les nuages chargés de grêle (1).

III. Une même cause, par exemple, l'eau, le poison, peut produire des effets différents : donc, la différence des effets n'annonce pas toujours une multiplicité de causes.

Explication. Rien n'empêche qu'un être n'ait plusieurs manifestations, et qu'il ne se révèle par autant d'actes ou de phénomènes qu'il y a en lui de facultés ou d'éléments constitutifs; voilà ce qui explique pourquoi la lumière, considérée sous divers rapports, peut brûler, guérir, blesser, tuer (2).

(1) Pratique bizarre et superstitieuse des habitants de Cléone. Voy. le P. Lebrun, *Histoire des Superstitions*.

(2) On convient aujourd'hui qu'un seul fluide matériel, impondérable à cause de sa ténuité ou de l'imperfection de nos moyens d'analyse, rend suffisamment compte de tous les phénomènes de la lumière, du calorique, de l'électricité, du magnétisme minéral, animal, etc. Les découvertes de

IV. — Des effets, quoique différents, doivent être rapportés ou attribués à une même cause, quand cette cause suffit pour rendre raison de l'existence de ces différents effets. La raison de cet énoncé se trouve dans l'axiome précédent.

V. — Des effets différents doivent être rapportés à des causes différentes quand une même cause ne suffit pas pour rendre raison de ces différents effets. Ce qui peut se connaître très-souvent au moyen de l'expérience, de la tradition ou de la raison.

Exemple. Pour en donner un exemple sensible et qui n'est pas éloigné de nous, nous dirons que puisqu'on remarque deux ordres de phénomènes bien distincts dans l'homme, il faut recourir de toute nécessité à deux principes d'action ou à deux causes diffé-

---

tous les jours, ainsi que l'opinion générale des hommes spéciaux dans ces sortes d'études, viennent confirmer cette doctrine. Nous croyons que c'est un principe d'unité cosmologique, auquel il faut adhérer, si l'on veut avancer dans la voie du progrès. Voyez les ouvrages élémentaires de physique, publiés tout récemment par MM. Poirier, Pinaud, Deguin, Kœppelin, Desdouits, Piérot, etc.

rentes. L'une devra être physique, matérielle, d'où émanent les phénomènes si divers de la vie organique; l'autre psychique, libre, principe d'intelligence, de moralité, de conscience, tout-à-fait distincte de la première et qui n'est autre que notre ame.

VI. — Un effet peut provenir de plusieurs causes et peut être à la fois naturel et surnaturel, ou bien il peut provenir seulement de la nature ou seulement de la grace, selon la qualité de la puissance à laquelle on l'attribue.

Explication. La justification qui a lieu dans le baptême sans aucune coopération de notre part et l'acte premier de la création, sont de simples effets de la grace.

Le chant du rossignol qui remplit la vallée, la voix de l'orateur qui porte à la fois sa pensée dans l'esprit de cent et de mille personnes (et voilà encore deux mystères naturels inexplicables), sont de simples effets de la nature..

Enfin, quand il s'agit d'actes surnaturels propres seulement aux intelligences, Dieu élève et complète les facultés naturelles et

les opérations ordinaires en leur adjoignant des graces destinées à mettre ces intelligences en état d'agir dans l'ordre surnaturel et de produire des actes qui excèdent les forces créées, abandonnées à elles-mêmes. Et ici, la grace ne détruit pas la nature, mais la dirige ou la perfectionne; l'ordre divin complète sans anéantir l'ordre créé.

VII. — Ce qu'il y a de clair et de certain dans une chose, ne doit pas être abandonné ou nié à cause de l'obscur ou de l'incertain qui pourrait se trouver dans la même chose. Dans l'hypothèse contraire, nos connaissances, déjà si bornées, seraient encore considérablement diminuées.

Explication. Dieu est si grand, dans tout ce qu'il a fait et dans ce qu'il produit encore par les seules lois de la communication des mouvements, qu'il n'est pas possible de connaître tous les ressorts que cette intelligence infinie met en jeu dans l'exécution de ses desseins. Parmi ces lois, il en est quelques-unes que notre esprit conçoit avec une joie sensible; mais le plus souvent, nous sommes obligés de reconnaître que le Seigneur est

trop grand dans ses œuvres, pour que la créature puisse en avoir l'intelligence (1).

VIII. — La réalité d'un agent est toujours distincte de ses accidents ou de sa manière d'agir; en d'autres termes, l'existence d'un être quelconque est toujours indépendante de l'usage ou de l'emploi qu'on en fait.

EXPLICATION. Vouloir assigner des lois invariables à la nature, serait vouloir la changer à son gré et substituer sa volonté à celle du Créateur, ce qui est impiété ou folie. On peut employer tous les êtres créés à des fins conformes ou contraires aux desseins de Dieu : dans le premier cas, l'usage est bon, licite, on demeure dans le bien; dans le second cas, l'usage est illicite, mauvais et constitue un mal moral ou physique, selon la nature des rapports qu'il viole.

IX. — L'ensemble de la nature est régie par des lois universelles et constantes, ce qui revient à dire que toutes les causes demeurant dans les mêmes circonstances, agissent toujours de la même manière ou produisent les mêmes effets.

---

(1) Ps. 110 et ps. 91.

Explication. Depuis que Dieu, par lui-même ou par ses agents, a donné le mouvement au monde, les êtres y opèrent des phénomènes, y subissent des alliages, des combinaisons ou des dissolutions, mais tout y suit des lois régulières et constantes, et Dieu ne s'en écarte que lorsque l'exception lui paraît meilleure que l'uniformité, ce qui est très-rare et n'a lieu que par un miracle. Cette régularité d'ordre se manifeste d'une manière sensible dans le cours des astres, dans l'équilibre des éléments, dans l'organisation des animaux, des végétaux, etc. dans la nature universelle aussi bien que dans ses parties.

Exemple. En vertu de ce principe, une vibration de l'air doit faire résonner à la fois et sur le même ton, les deux cordes d'un instrument qui sont à l'unisson ; deux plantes de même nature et placées dans les mêmes conditions, doivent recevoir la même influence du soleil. C'est encore sur ce principe que se fonde la valeur de l'analogie, comme c'est sur l'analogie que se règle l'homme dans sa conduite, puisqu'il proportionne toujours son action à l'effet qu'il veut produire.

X. — Le terme moyen d'un rapport qui change de nature ou qui ne demeure pas dans les mêmes circonstances, doit nécessairement entraîner des changements identiques dans ses effets.

Explication. Tout agent exige des conditions pour exercer quelque influence, et ces conditions ne demeurant presque jamais identiquement les mêmes, soit à cause de l'incalculable divisibilité de la matière, soit à cause de la diversité des milieux, soit enfin à cause des changements qui peuvent survenir dans les termes du rapport, il suit nécessairement que les phénomènes doivent suivre la marche des principes et varier comme eux.

Exemple. Malgré la différence qui les distingue dans leurs résultats, on ne supposera jamais de principe différent ou de substance autre, entre le feu qui tombe sur la paille et le feu qui tombe sur un sable humide; entre l'ame d'un homme doué de raison et l'ame de ce même homme atteint d'aliénation. En faisant varier la nature des frottoirs dans nos machines, nous faisons varier la nature de l'électricité et la puissance de ses effets.

Enfin, il n'est pas d'agent, dans la nature qui produise en tout temps et identiquement les mêmes effets. Et la raison en est toujours dans notre principe, la théorie des rapports.

XI. — Une substance quelconque élevée par des moyens naturels ou surnaturels à une puissance qu'elle n'a pas dans son état primitif et normal ne perd rien de sa nature primitive; cette élévation ainsi surajoutée ne fait que rendre plus efficace et plus parfaite cette nature primitive inhérente à la substance perfectionnée.

Explication. Ainsi, par exemple, l'œil de l'homme, dans son état normal, a la faculté de se représenter les objets visibles; cette admirable faculté, qui devient nulle quand les objets s'évanouissent dans une immense distance, aidée et perfectionnée par le secours d'un télescope, acquiert le pouvoir anormal mais non surnaturel, de se représenter ces mêmes objets imperceptibles sans ce secours artificiel; voilà la puissance de l'œil perfectionnée sans être anéantie par une puissance naturelle.

Si à la place du télescope, moyen purement naturel, nous supposons un secours surna-

turel que Dieu peut donner à l'œil, l'œil de l'homme, aidé et perfectionné par ce secours surnaturel, aura la puissance de percevoir à travers le temps et l'espace des objets qui seraient pour lui demeurés inconnus sans ce secours surnaturel; voilà la puissance de l'œil qui demeure intègre, et conserve, sous une influence surnaturelle, sa faculté naturelle, de voir dans les conditions ordinaires.

XII. — Dans le doute, si un effet ou un phénomène sensible appartient à l'ordre de la nature ou de la grace, on doit le présumer naturel.

Explication. Trop souvent les philosophes habitués à risquer des hypothèses sur toutes sortes de matières, n'ont même pas redouté de chercher des raisons ou de donner une solution de leur cru, à ce qui ne peut en avoir dans la nature. Esprits légers ou téméraires d'avoir oublié que l'ordre présent suppose un ordre supérieur! Malheureux de s'être ainsi créé des ténèbres volontaires, et de n'avoir pas compris qu'on peut donner des explications chimériques d'un effet extraordinaire sans le rendre pour cela naturel.

Mais non moins frivoles, si non aussi coupables, ceux qui voudraient voir du surnaturel dans tout phénomène inexplicable et se mettre à genoux pour l'adorer. Ils s'exposeraient à nous jeter dans un spiritualisme vague, qui ne tournerait guère au profit de l'ordre divin. Pour regarder un effet comme naturel, il n'est pas nécessaire de pouvoir en montrer et en préciser la raison physique. La plupart du temps ce serait chose impossible, et souvent nous devons nous contenter de quelques vraisemblances; mais, comme nous ne connaissons pas tous les ressorts cachés et si puissants de la nature, ces vraisemblances se trouvent dans l'ordre et sauvegardent au moins l'inviolable liberté de la conscience humaine. La nature a une priorité logique et chronologique sur tout ce qui peut en interrompre les lois; la présomption est en sa faveur, et jusqu'à preuve contraire, l'insolite ou l'extraordinaire doit être regardé comme naturel. Et nous sommes heureux de constater ici encore une fois l'harmonie qui règne entre les deux sœurs jumelles, la théologie et la philosophie, et de reconnaître que tous les moralistes chré-

tiens, à quelqu'école qu'ils appartiennent, n'ont pas d'autres sentiments (1).

PARAGRAPHE II. — Résumé rétrospectif ; conclusion.

Nous avons traité des matières importantes, mais hérissées pour la plupart de grandes difficultés ; quand la polémique nous a paru nécessaire, nous l'avons acceptée avec franchise et considérée comme un devoir. La nature du sujet, et principalement de certaines questions qui se sont rencontrées sur notre route, eût pu facilement nous faire craindre de nous égarer, si nous ne nous étions sentis fortifiés du suffrage de noms respectables, et encouragés par leur approbation. Appuyés de ces autorités, et regardant sur quelques questions nouvelles notre sentiment comme assez conforme à la vérité, nous avons marché en avant sans trop nous enquérir, si notre manière de voir s'accorde ou non avec l'opinion du vulgaire ou des salons, des esprits peu réfléchis ou d'une

---

(1) *Voyez* S.-Liguori, *Syst. theolog.*, etc. Mgr Gousset, *Théol. mor.*, t. 1, p. 178.

certaine science qui souvent n'en a que les dehors.

A l'égard des sujets que nous avons abordés, il était impossible, vu leur nature, de ne pas user d'une certaine liberté assez ordinaire dans le champ des opinions. Et de fait, tout ce qu'on peut demander du philosophe chrétien dans de semblables matières, c'est qu'il soit prudent, mais non pusillanime, orthodoxe, mais sans scrupules; qu'il entre profondément dans le sujet sans s'y perdre, qu'il ne recule pas, s'il veut, devant les difficultés, mais qu'il sache au moins méditer ses plans et mûrir ses pensées, de manière à conduire le sujet à une solution facile, à en faire sortir une conclusion lumineuse.

Si nous ne nous sommes pas approché de ce but, si cette première série de considérations philosophiques et théologiques est trouvée mauvaise ou seulement défectueuse, que l'on ait la bienveillance de nous en prévenir; nous accueillerons avec reconnaissance toute critique éclairée et judicieuse, et nous confesserons loyalement et sans peine tous nos torts; si, au contraire, elle peut ajouter seule-

ment un faible rameau à l'arbre immense de la science, ou ramener à Dieu quelque esprit qui s'en serait éloigné, en un mot, si elle est sur quelque point dans le vrai, ou peut contribuer au bien, nous remercierons Dieu de s'être servi de nous comme d'un instrument ou d'un faible organe : la vérité, qui est son œuvre, doit aussi lui appartenir avec tous ses fruits. Je me résume en peu de mots :

La volonté divine est-elle la seule force mouvante des corps, ou y a-t-il des êtres en dehors de Dieu, mais dépendants de cet être suprême, qui remplissent la fonction de forces mouvantes à l'égard des autres créatures? Faut-il admettre dans le monde une théorie panthéiste ou dynamique? La question pour nous ne peut demeurer long-temps indécise, et nous nous prononçons pour la seconde opinion.

L'ordre et la bonté, la science et le progrès, ne sont que l'intelligence et la conservation des rapports des êtres ; et ces rapports ne sont eux-mêmes que des manifestations divines proposées à l'admiration de l'homme; voilà pourquoi la rupture de ces liens providentiels constituent ce que nous appelons

désordre et *ignorance*, engendre nécessairement le malheur de l'homme et prépare la décadence des sociétés.

Le Créateur de cet univers a voulu atteindre autant de buts particuliers qu'il a créé d'êtres divers; mais le but dernier et seul digne de lui a été de se manifester à sa créature intelligente et libre, de l'élever jusqu'à lui par l'observation d'une morale et de la rendre heureuse en la conduisant à sa véritable fin.

Dieu, dans les différentes révélations qu'il a faites à l'homme, n'a eu pour but que d'informer notre foi et de régler nos mœurs pour nous rendre des images vivantes de lui-même dans le temps et participante un jour de son bonheur. Le dessein de Moïse et des écrivains sacrés, en général, n'a donc pas pu être soit de donner au monde un cours ou un système complet de physique, d'astronomie ou autre, soit de faire de nous des savants dans l'acception ordinaire de ce mot : une fin spéciale ne suppose jamais qu'un certain genre de moyens. Il nous semble donc qu'il n'est pas sans danger, surtout à notre époque, de vouloir employer les Divines

Écritures, et interposer l'autorité du Saint-Esprit sur des opinions purement philosophiques, ou dans des matières qui ne peuvent nous rendre ni plus justes, ni plus heureux.

Il n'est pas exact, il serait peu raisonnable de dire que les inventions admirables de l'industrie humaine puissent jamais décréditer les vrais miracles, ou compromettre un jour notre sainte religion. Penser autrement annoncerait une foi bien faible ou serait la preuve d'une ignorance feinte ou réelle, mais toujours impardonnable.

La connaissance de l'incrédule et du déiste, qui veulent retrancher la foi de la philosophie, doit être de beaucoup inférieure à celle du théiste et du chrétien; les premiers, en restreignant ainsi le domaine de la science, ne ressemblent pas mal à ces auteurs qui, pour étendre le cercle de la physique, commenceraient par en bannir les agents universels et les plus puissants, je veux dire les fluides impondérables.

Il n'est pas exact, il serait peu philosophique de dire que les mystérieuses révélations dont nous avons parlé, et qui manifestent mieux que toutes les abstractions de

la métaphysique, la puissance extraordinaire de notre ame, sont impossibles ou le seul fait de l'imagination. Dans le premier cas, c'est vouloir établir le scepticisme en principe; dans le second cas, c'est reculer la difficulté sans lui donner une solution. Vouloir, d'un autre côté, identifier ces lueurs transitoires avec ce que nous remarquons dans les saints ou dans les prophètes, c'est vouloir confondre les choses les plus disparates, prendre la portée de son esprit pour règle unique dans chaque ordre de vérités et refuser à Dieu une science supérieure à celle de l'homme dans l'immense sphère des possibles.

Qu'il me soit permis, avant de clore cette cette légère exquisse de la science humaine, de rappeler encore ce que j'ai souvent eu lieu de confesser à la vue de notre impuissance et de l'infinité que nous avons touché de toutes parts, dans le cours de ces considérations. C'est de Dieu seul que provient tout ce qu'il y a dans les êtres de bonté, de force et de perfection. Tout ce qu'il y a dans ce monde de perfections relatives et secondaires, en supposent dans Dieu de primitives

et d'absolues. L'intuition de l'ordre de la nature est donc réellement l'intuition de Dieu lui-même et de ses divins attributs. De sorte que, quand nous nous élevons à un point de vue tout chronologique, et que nous entendons parler philosophie pure et vérité rigoureuse, nous ne pouvons pas dire que Dieu est, parce que l'univers s'annonce comme un chef-d'œuvre ou reluit l'intelligence et l'ordre, mais il faut dire que ce bel univers existe, parce qu'il vient de Dieu, ou parce que Dieu est; ce qui revient à dire que l'ordre téléologique et créé reproduit l'ordre primitif et divin, comme le tableau et la statue démontrent les qualités du peintre ou du sculpteur.

Le progrès moderne est donc l'avant-coureur d'un progrès ultérieur qui en sera le couronnement et la perfection; la lumière d'ici-bas n'est que la faible aurore du soleil de justice, et notre vie du moment que le premier jour de notre vie future; ce n'est donc pas une déception que notre vie terrestre, puisque la terre est le point de départ et comme la plage où nous prenons pied, pour nous élancer vers un monde écla-

ré, meilleur, dans le sein infini de Dieu. Et quel Océan de lumière! quel abîme de profondeur! Dans son immensité, il renferme tous les espaces; dans son éternité, la durée temporaire; dans sa vie substantielle et immanente toutes les vies transitoires et d'emprunt; il s'appelle le principe et la fin de toutes choses, l'être et non l'existence, la vérité et non pas l'erreur, la perfection et non ses degrés; il est sainteté et il n'est pas saint, il est justice et il n'est pas juste, il est la bonté même et il n'est pas simplement bon (1); il est enfin le centre universel d'où

(1) Ces expressions, qui d'abord paraissent singulières et peu dignes de Dieu, sont communément employées dans le langage rigoureux de l'école, tant dans l'enseignement de la théologie que dans celui de la philosophie. Elles relèvent d'ailleurs infiniment la nature divine et sont très-propres à en donner une notion exacte. Mais comme elles pourraient faire une impression pénible et avoir de fâcheuses conséquences dans l'esprit de ceux qui n'en ont pas l'intelligence (et c'est ici le cas du plus grand nombre), qu'il nous soit permis d'en faire sentir la justesse par quelques exemples pris dans l'ordre naturel. L'on comprendra alors pourquoi la théologie a toujours conservé soigneusement ces expressions dans son enseignement :

part et où retourne tout ce que les hommes appellent *être* et *vérité*, *puissance* et *lumière*, *amabilité* et *bonheur*. *Quoniam*, dit S.-Paul, *ex ipso*

Si je parle d'un homme et que je lui attribue ces qualifications :

Il est bon,	ou bien	Il est doux,
Il est meilleur,		Il est plus doux,
Il est très-bon,		Il est très-doux,
Il est la bonté même.		Il est la douceur même,

Il est évident que les termes *bonté, douceur,* ne pouvant être placés à la tête ni intercalés dans le corps de la gradation, doivent être placés à la fin de l'échelle, puisqu'ils en résument tous les degrés. De même si, en parlant d'un couvert de table, je dis :

Il est argenté,
Il est plus argenté,
Il est très-argenté,
Il est d'argent,

J'exprime que la quantité d'argent employée dans le premier cas est moindre que dans le second, moindre dans le second que dans le troisième, ainsi de suite, et dans le quatrième cas seulement je conclus que la quantité égale l'unité ou que l'être est porté à son plus haut degré, c'est-à-dire que la substance argent est égale à elle-même dans la composition de ce couvert. Tous les substantifs, àl es bien prendre, ne sont donc que des adjectifs portés à leur quatrième puissance. Quand ils ont des adjectifs exprimés, la progression est facile à reconnaître; quand ils n'en ont pas, il est encore facile de leur en supposer ou de les y réduire en re-

et per ipsum et in ipso sunt omnia; ipsi gloria in sæcula (1).

---

présentant les différents degrés d'un être par des quantités fractionnaires.

Avis à tant de linguistes qui se croient savants contre Dieu et contre la nature même des choses, et qui ont fait à la plus rationnelle des langues, la langue hébraïque, le reproche de donner à un même mot l'emploi ou le double usage du substantif et de l'adjectif.

(1) Rom. XI, 36.

FIN.

ERRATA.

Page	3,	ligne	16, prétentieuse,	*lisez*	prétendue.
—	13,	—	24, lui,	—	leur.
—	30,	—	6, perdent,	—	communiquent.
—	106,	—	12, affaiblis,	—	affaiblie.
—	190,	—	6, davantage,	—	d'avantages.
—	198,	—	9, psychiques,	—	physiques.
—	241,	—	22, contrôlées,	—	approuvées.
—	247,	—	13, air,	—	son.
—	271,	—	1, acromatique,	—	acroatique (*secret*).
—	288,	—	13, livres,	—	chapitres.
—	302,	—	13, l'on nous.	—	selon nous.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA NATURE.

CHAPITRE II.

DE L'HOMME.

CHAPITRE III.

DE DIEU.

CHAPITRE IV.

EXPRESSION OU LOIS GÉNÉRALES DES RAPPORTS.

De l'Imprimerie de KLEFER, place d'Armes, 17, à Versailles.



